

**FACE
AU SEXISME,
AU MACHISME,
AU PATRIARCAT...**

**On a
L'ÉMANCIPATION
toujours
CONTRE
raison
LA
de se
SOUMISSION
révolter!**



NO PASARAN !

PASARAN ! est réalisé par le Réseau de lutte contre l'extrême droite, les politiques autoritaires et sécuritaires. Il regroupe selon un mode fédéral les groupes et collectifs qui adhèrent à ses deux textes de référence que sont la plate-forme de l'ex-coordination nationale antifasciste et celle de la coordination régionale Bretagne / Pays de Loire.

Le Réseau n'est ni une structure figée ni une organisation partidienne. Au vu de la situation politique actuelle, ses objectifs sont de promouvoir l'échange d'idées, d'analyses et de pratiques sur un certain nombre de thèmes (exclusions, répression, autoritarisme, ordre moral) qui sont à l'origine du développement des extrêmes droites, des politiques sécuritaires tant en France qu'en Europe et dans le reste du monde.

Indépendant, le Réseau fixe son action dans une lutte antifasciste qui ne peut se dissocier de la lutte contre toutes les exclusions et le système capitaliste qui les engendre. Partie prenante d'une résistance européenne, le Réseau développe contacts, échanges et actions dans ce sens.

Que ce soit sur le terrain politique, social, culturel ou idéologique, le mouvement antifasciste radical doit se regrouper et se donner les moyens humains, financiers et pratiques pour peser au sein de la société.

- ANGERS - REFLEX - 160, av Pasteur 49000 Angers
- BORDEAUX - Collectif antifasciste 7, rue du muguet 33000 Bordeaux
- BOURGES - Est qui libre, BP 402 - 18007 Bourges
- DIJON - SCALP 21 RUE Jeannin 21000 Dijon
- LILLE - Collectif Basta ! c/o CCL 1/2 rue Denis du Péage 59800 Lille Fives
- LIMOGES - SCALP Limoges c/o Convergence libertaire BP 135 87000 Limoges cedex
- LYON - Comité de lutte contre la soumission c/o La Gryffe, 5, rue Sébastien Gryphe, 69001 Lyon
- MONTPELLIER - REFLEX BP 5555 - 34070 Montpellier cedex 3
- NANTES - Scalp c/o CERED BP 322, 44803 Saint Herblain cedex
- NORD-PAS-DE-CALAIS - Réseau No Pasaran Nord-Pas-de-Calais (Boulogne, Calais, Collectif Dunkerque, Lille) 1/2 Denis du Péage 59800 Lille
- NEVERS - Scalp c/o «Collectif Y'en a Marre», 10, rue M^{me} Bourgeois 58000 Nevers
- PARIS - REFLEX/SCALP Paris - 21, rue Voltaire 75011 Paris
Tél. 43485495
- Collectif Vendredi 13
- Collectif 18e Parallèle 10 rue R. Planquette 75018 Paris
- Collectif L'ennemi public n° 20 c/o La Bonne Descente 64 rue Rébéal 75019 Paris
- PICARDIE - Coordination régionale antifa (CRAF) regroupant Creil, Beauvais, Noyon, Amiens, Rethondes, écrire à REFLEX
- RENNES - SCALP No Pasaran ! c/o CPCL BP 2571 35036 Rennes Cedex
- SARRE-UNION - Ne Plus Subir, BP 58, 67260 Sarre-Union
- TOURS - Grolito, c/o FA BP 2114, 37021 Tours Cedex
- Pour les collectifs Ales, Aix-en-Provence, Marseille, Millau, Nancy, Perpignan, Poitiers, Rodez, Rouen, Toulouse, écrire à REFLEX

ADRESSES UTILES :

- La Bonne Descente 64 rue Rébéal 75019 Paris
- Librairie Publico, 145 rue Amelot, 75011 Paris
- Librairie La Gryffe, 5 rue S. Gryphe, 69007 Lyon
- Librairie l'En Dehors, 6 rue St François, 33000 Bordeaux
- Le Local, 16 rue Sanlecque, 44000 Nantes
- Le Courtois, 10 rue Bitche 44000 Nantes
- Maloka, 61 Rue Jeanin, 21000 Dijon
- CCL, 1/2 rue Denis du Péage, 59800 Lille
- Patxoki 23 bis rue des Tonneliers 64000 Baïona

numéro hors série édité par le
RÉSEAU No Pasaran ! et REFLEX^{es}

Directeur de publication B. Delmotte

dépôt légal à parution ISSN 0764-9339

Commission paritaire 68 888

SCALP REFLEX 21^{ter} rue de Voltaire
75011 Paris

© 43 48 54 95 - Fax : 43 72 15 77

TOUS LES DEUX MOIS, DES ARTICLES DE FOND SUR L'EXTRÊME DROITE



La revue REFLEX^{es} propose tous les trois mois des enquêtes, des reportages, des articles de réflexion sur l'extrême droite, sur les politiques autoritaires de l'État en matière de sécurité et d'immigration. Son objectif est de lutter par l'information contre toutes les

formes de discriminations, qu'elles soient sociales, raciales ou sexuelles, et ce en France mais également dans le reste du monde, et plus particulièrement en Europe. Revue de l'association REFLEX SCALP, elle s'engage sur les mêmes bases de solidarité, d'égalité, avec pour but la construction d'un mouvement réunissant toutes les forces de contre-pouvoir partageant ses valeurs.

ÉDITO

Cette brochure est dédiée à toutes les femmes algériennes, bosniaques... auxquelles s'adresse notre soutien dans leur lutte contre les intégristes et les fascistes.

Cette brochure réalisée collectivement par des militants du réseau «No Pasaran!» est entièrement consacrée à l'antisexisme. Depuis un certain temps, des débats sur le sexisme, le machisme, le patriarcat, l'homophobie, traversaient nos groupes. De la lutte contre les cathos intégristes à la volonté d'installer entre nous des relations égalitaires, du ras-le-bol des pogos machos dans les concerts à la lutte des femmes algériennes, chiapanèques ou tibétaines, la nécessité de développer nos positions et une réflexion plus approfondie se faisait sentir. Nécessité également de connaître l'histoire des luttes féministes, de s'interroger sur l'ordre patriarcal et son rapport avec la société dans laquelle nous luttons.

Bien qu'elle ne soit pas exhaustive, espérons que cette brochure puisse être utile pour nos luttes actuelles et futures...

S o m m a i r e

- De l'antifascisme à l'antisexisme *page 4*
- Société tu m'auras pas... *page 7*
- Les mouvements de femmes *page 9*
- Contre les pressions morales *page 16*
- Femmes dans un métier d'hommes *page 18*
- Mouvements internationaux de femmes *page 21*
- Les femmes au Chiapas *page 23*
- Conférence de Pékin : état des lieux *page 25*
- Croatie : les survivantes *page 27*
- La métaphore sexuelle chez Le Pen *page 29*
- Luttes antisexistes *page 31*
- Histoire du mouvement homosexuel *page 34*
- Paroles d'hommes *page 41*
- Filles dans la pub *page 43*
- Revue de presse *page 45*
- Adages réactionnaires *page 47*
- Contre-culture *page 49*
- Notes de lecture *page 50*



DE L'ANTIFASCISME A L'ANTISEXISME

Le rassemblement du 25 novembre 1995 à Paris s'est préparé autour de la CADAC (Coordination des Associations pour le Droit à l'Avortement et à la Contraception). L'appel à descendre dans la rue se veut minimaliste pour être le plus large possible: on réclame l'égalité. Pour nous, militants du Réseau No Pasaran, nous ne pouvons nous contenter de l'exigence de droits, forts légitimes du reste, et souhaitons participer à la construction d'un mouvement autonome de lutte antisexiste pointant le doigt sur ce que nous pensons être les origines des obstacles à l'émancipation féminine.

Le texte qui suit, fruit de la réflexion de différents groupes du Réseau et de la commission antisexiste du SCALP-Nantes en particulier peut se lire comme un éclaircissement de notre engagement, de notre spécificité.

QUEL EST NOTRE ENGAGEMENT ?

Il ne s'agit pas ici de décrire les démarches individuelles ayant mené à une conception antimachiste de la société et des relations inter-individus. Remarquons simplement que notre Réseau étant par définition une fédération de groupes anti-autoritaires, la vigilance à l'égard de comportements ou pratiques sexistes était de mise, tant à l'intérieur des groupes qu'au sein des différentes luttes dans lesquelles nous étions engagés.

Nous nous attacherons plutôt à définir dans les lignes qui suivent les raisons qui ont amené le Réseau No Pasaran à s'investir sur le terrain de l'antisexisme et de l'antipatriarcat, description d'une évolution politique et historique de l'antifascisme radical vers une globalisation toujours plus grande de sa praxis.

Pour nous, c'est la rencontre sur le terrain du combat contre l'extrême-droite des courants intégristes chrétiens (catholiques et protestants) investis dans les groupes pro-vie opposés à l'avortement. Que ce soit dans l'organisation d'attaques commandos contre les centres d'IVG ou la diffusion de la propagande anti-IVG, les connexions entre ces tristes individus et les formations allant de la droite-extrême (pans entiers de l'UDF, du PR et du RPR) aux groupes néo-fascistes

(Oeuvre Française, Action Française...) sont prouvées (cf.: Réflexes n°46). Nous nous retrouvons confrontés à une nouvelle offensive réactionnaire très activiste certes, mais qui implique dans ses orientations une vision globale de la hiérarchie sociale très nette : la femme, oeuvre du malin (mâlin?), doit tenir un rang second dans l'ordre social, soumise aux décisions des patriarques, la féminité se trouvant confondue désormais avec la maternité et rien de plus. Autant dire tout de suite que ces conceptions sont formidablement peu en accord avec notre idéal égalitariste. L'autonomie des individus dans leurs choix de vie est niée.

Un nouvel ordre moral pour un nouvel ordre social

On peut dater le début des commandos anti-IVG en 1990 bien que les groupes pro-vie se soient développés dès la légalisation de l'avortement. Il y en a eu plus d'une centaine depuis. Autour de ce mouvement obscurantiste s'organise une très sérieuse offensive contre le droit des femmes à disposer de leur corps. Les préceptes religieux les plus radicaux pénètrent désormais le coeur des ministères, notamment par le noyautage discret et systématique des postes décisionnels par des membres de l'Opus Dei, milice catholique aux comportements de secte fondée par un prêtre franquiste béatifié par Jean Paul II. On peut ainsi faire l'analyse que le courant intégriste catholique qui marque de plus en plus sa présence est un des principaux acteurs de la mise en place du nouvel ordre moral. Ce nouvel ordre moral est un mélange d'une éthique de la «pureté» (racisme, homophobie, idéologie de la propreté, lois anti-alcool et tabac, etc.) et d'un autoritarisme diffus (camisole médiatique, désémantisation du vocabulaire contestataire pour geler la pensée dans des visions réductrices et pro-système, marchandisation des relations sociales, domination patriarcale...). Ce nouvel ordre moral donc s'inscrit totalement dans ce que nous décrivons comme une fascisation de la société et des esprits, dérive d'un système capitaliste aux prises avec ses contradictions ne devenant gérables que par le «bétonnage» sécuritaire, raciste et à caractère de plus en plus dictatorial.

Ainsi, le patriarcat se trouve être encore une fois le meilleur allié du Capital pour imposer un ordre de

domination conforme à ses nouvelles stratégies de développement. D'où la très faible répression des terroristes anti-IVG (aucune peine de prison ferme jusqu'à présent) et le démantèlement des centres d'orthogénie et de Planning Familial en les privant de leur budget de fonctionnement. D'un combat contre des réactionnaires nous nous retrouvons donc engagés dans la lutte anticapitaliste. Mais pas n'importe quel capitalisme, celui des années 80-90. Nous ne concevons notre action politique que d'un point de vue historique. Nous posons donc la problématique de la lutte anti-patriarcale à la lumière de ses nouveaux enjeux, de notre analyse de l'évolution sociétale. Le développement des intégrismes doit également se lire dans son contexte historique très spécifique de dépression généralisée et de recherche de sens à un système sans cap.

Un nouvel ordre moral pour un nouvel ordre mondial

Cessons de nous regarder le nombril. Aujourd'hui se dessine, toujours autour de cette dérive sociétale autoritaire, raciste, sécuritaire et d'apartheid social, une nouvelle alliance théocratique entre intégristes chrétiens et musulmans. Vérifiée à la Conférence de Pékin, cette alliance a pour objectif de faire partout pression sur le rôle social des femmes, sur leurs droits. En fait, les attaques se font sur la définition de la féminité. Il nous apparaît clair, en tant que libertaires, que la considération de la femme comme être soumis, dominé économiquement et socialement, souvent humiliée et terrorisée dans sa chaire (excisions...) est inacceptable. Et cette internationale réactionnaire est bel et bien en marche. Il n'y a qu'à lire la nouvelle encyclique de Jean Paul II, entendre ses discours sur l'avortement de plus en plus durs. Il n'y a qu'à observer la situation des femmes algériennes, cibles des fondamentalistes, et la condition des saoudiennes dans un régime traditionaliste accompli. Nous voyons donc que ces interprétations de religions (interprétations car comment classer l'Islam bosniaque ou le catholicisme de Mgr Gaillot?) se présentent comme des négations des libertés, des négations de l'égalité, bref des prisons aux barreaux d'intolérance.

Dans ce contexte, les droits des femmes ont peu d'espoir de s'étendre et le sexisme de disparaître tant les fanatismes exacerbent les délires autoritaires autour d'un maître: l'homme.

QUELLE ANALYSE DE LA PERENNISATION DU SEXISME ?

Maintenant que nous avons tenté de cadrer le contexte dans lequel la lutte pour le droit des femmes va évoluer, nous devons réfléchir aux origines du machisme pour intervenir en contre des représentations et pratiques sexistes.

Le système patriarcal s'est pérennisé à travers les



âges. C'est un système antérieur au capitalisme même si celui-ci s'en accomode particulièrement comme nous l'avons vu et comme nous le verrons encore. On peut expliquer cette pérennisation par la transmission des visions machistes de la société au travers de l'éducation, qu'elle soit scolarisée ou non. On retrouve la mise en place des rôles respectifs de l'homme et de la femme (construction des genres sociaux) depuis les petits rubans bleus et roses attribués aux nouveaux-nés jusqu'aux jeux d'enfants. Cependant, c'est par l'entremise de relations parents-enfants plus insidieuses que vont être amenés à se reproduire les schémas établis d'ordre sexiste (à ce propos lire *Les enfants de Jocaste*, Christiane OLIVIER). Il nous semble donc possible que la lutte antisexiste, qui est une lutte sur la sensibilité et les comportements, trouve une certaine efficacité dans un travail de remise en cause de nos modes et normes éducatifs, et c'est bien le plus difficile d'interroger la sphère privée.

Le sexisme est parfaitement intégré par le capitalisme, système de dominations par excellence. L'idéologie marchande, désormais triomphante, est un des vecteurs du maintien du machisme, voire de sa diffusion sous d'autres formes. L'exemple le plus flagrant est celui de la publicité. Dans un cas elle va faire la promotion de la mère au foyer pour refiler des produits d'entretien - c'est la fonction sociale de bobonne - puis la pub va réifier la femme en un objet de désir unilatéral pour mâle affamé, enfermant le concept de femme idéale dans de précises mensurations. Les corps sont des marchandises et les conséquences sur les comportements machistes sont immédiates dans les agressions sexuelles, qu'elles soient physiques ou verbales.

Car parlons-en du verbe. Nous utilisons un langage sexistement connoté. Tout le discours, toute la pensée est basée sur la pensée de l'homme, la femme ne pensant que le quotidien. D'autre part, le mâle en chaleur dispose d'un arsenal impressionnant d'expres-

sions lui conférant une position de dominant dans la traque de la proie apeurée. Bien sûr ce type de vocabulaire n'est pas réservé aux mecs, mais ils sont les seuls à pouvoir en user publiquement sans passer pour de fieffés goujats.

Enfin, l'économie de marché trouve dans la «catégorie femme» une aubaine pour accroître son exploitation de la force de travail. En d'autres mots, moins marxistes et plus intelligibles, tant qu'on peut payer moins, on profite. Surtout en ces temps de crise, il faut trouver des responsables au chômage de masse. Ce sont donc les populations immigrées et les femmes qui vont être les victimes des pressions patronales pour qu'elles se contentent d'un bout de salaire quand on veut bien leur filer du boulot.

QUELLES LUTTES ?

On pourrait s'appuyer sur des expériences de lutte féministe menées pendant les années 60-70. Dans un premier temps, il nous semble nécessaire de transmettre l'histoire de ces luttes de façon non tronquée, comme ce fut le cas pour les médias de l'époque. On en ressent aujourd'hui les conséquences dans le tou-

jours très fin leitmotiv «féministes = mal-baisées». Ensuite, il nous faut porter un regard critique sur l'anti-patriarcat d'alors. On ne peut plus considérer l'Etre-femme comme sujet de révolte. En effet, dans les années 70, tout comme l'Etre-prolétaire, l'Etre-femme se retrouvait inscrit dans des schémas de type dominant-dominé, exploiteur-exploité ce qui impliquait des luttes très conflictuelles contre l'Etre-homme.

Or l'Etre-femme a perdu son homogénéité, tout comme l'Etre-prolétaire par ailleurs, du fait par exemple d'une certaine ouverture du marché du travail aux femmes, tout comme des postes décisionnels. Bien sûr, on retrouve à l'intérieur de ce marché du travail la même domination Homme-Femme mais on ne peut plus parler de l'ensemble des femmes comme des mères au foyer, prisonnières d'un carcan moral de comportement. Les femmes ne forment plus une entité sociale homogène, on ne peut donc pas utiliser des discours simplificateurs et réducteurs leur conférant un statut d'oppression, le même pour toutes.

De plus, il y a eu intégration des luttes des années 70 dans le cadre de la démocratie de marché. La lutte pour les droits des femmes s'est institutionnalisée et a perdu son versant subversif au profit d'une optique gestionnaire de la condition féminine. Les féministes

«télévisées» ne critiquent plus les structures de domination comme la famille et la hiérarchie écrasante omniprésente dans nos sociétés. Le problème est que l'on constate que la garantie de droits à l'intérieur d'un cadre juridique ne suffit pas, et que pour que ces droits existent une mobilisation militante doit imposer un rapport de force permanent pour empêcher les régressions. Actuellement, face au vide du féminisme militant et critique, les adversaires du droit des femmes gagnent. Ainsi, organiser une grand-messe (sic) le 25 novembre 95 ne peut être une fin en soi sous peine d'un échec assuré pour l'ensemble du mouvement émancipateur.

Enfin, nous ne souhaitons pas tomber dans les travers de la culpabilisation des hommes, ce qui ne ferait qu'entériner la ghettoisation de la lutte victime de son propre sectarisme. Comme souligné plus haut, c'est une lutte de sensibilisation, sur les comportements, pas de culpabilisation. Car si on ne discute pas avec les fachos et tous ceux qui mènent actuellement une offensive pro-patriarcat, le sexisme est un mode de fonctionnement intégré, et intégré par tous et toutes puisqu'il se diffuse de manière plus ou moins évidente par l'intermédiaire de l'éducation, de la vie en société, de la publicité, etc.

Quant aux intégristes anti-IVG, notre réponse est simple, partout où nous pourrions contrer physiquement leurs actions, que ce soient des manifestations ou des commandos, nous le ferons. Maintenant, il faut être également capable de s'opposer à la propagande des différentes Eglises réactionnaires : Vatican, protestants extrémistes, fondamentalistes musulmans... Il faut favoriser la libre-pensée et des conceptions de l'individu comme sujet autonome, maître de son corps, de ses choix de vie. Et plus que jamais faire barrage à l'extension du pouvoir des clergés sur la société.

L'EMANCIPATION CONTRE LA SOUMISSION

L'engagement des militants du Réseau No Pasaran est encore jeune sur le terrain de l'antisexisme mais ne demande qu'à se préciser. Notre lutte s'inscrit pleinement dans notre combat antifasciste et anticapitaliste. Plus que jamais il s'agit de donner du sens à une alternative de vie en dehors des relations de domination, d'exclusion. **Comprendre aussi que pour défendre et étendre ses libertés, ses droits, il faut prendre ses affaires en main.** Que c'est par le travail associatif, politique, l'action et la réflexion quotidienne que la société civile pourra espérer regagner du terrain sur la bêtise, la barbarie marchande. Dans les années 70, les femmes se sont battues pour des droits, elles doivent se battre aujourd'hui pour limiter la casse. Il ne s'agit pas de créer un lobby mais de comprendre cette période historique de régression sociale généralisée et de reprendre le sentier de la guerre contre tous les exploiters. NO PASARAN !

Lee BERTI



SOCIÉTÉ, TU M'AURAS PAS...



Notre société occidentale est aujourd'hui dominée par une double influence, imbriquée : le capitalisme et le patriarcat. L'un vise à donner des règles de société économique : suprématie de l'argent, du profit, de la compétitivité, organisation sociale hiérarchisée selon les revenus, fortes inégalités..., l'autre vise à assurer la domination des femmes par les hommes. Alors que le capitalisme est installé depuis deux siècles, le patriarcat est ancestral, malgré quelques exceptions. L'imbrication de ces deux phénomènes a fait évoluer la condition des femmes, celles-ci participant au processus productif, mais l'ordre moral a permis de conserver la soumission des femmes à l'ordre patriarcal. Celui-ci, s'exprimant à tous les niveaux de la vie selon une dialectique clichés - normes, incite les femmes à rentrer dans le schéma prévu pour elle. A travers l'éducation, la famille, la sexualité, le travail, la religion et la publicité, voyons brièvement en quoi s'exprime le patriarcat.

LES DIFFÉRENTS CARCANS DE L'OPPRESSION FÉMININE

L'éducation

Dès l'enfance, l'éducation institue une différenciation entre les sexes : on habille les petits garçons de bleu et les petites filles de rose, on les habitue à jouer selon le rôle que la société nous attribue : les petits garçons jouent à la guerre, aux voitures, font du sport, alors que la fille anticipe son rôle de mère et femme soumise en jouant à la dinette, la poupée, la marchande.

Au niveau psychologique, l'éducation est chargée de dresser les esprits selon les normes de la société. Un petit garçon ne pleure pas, ne montre pas ses sentiments, doit apprendre la dureté de l'homme viril si pratique pour le capitalisme. Une fille doit se tenir bien, ne pas exprimer trop souvent son avis. Elle peut aujourd'hui faire du sport, mais rapidement on lui apprendra qu'il faut qu'elle soit jolie (industrie du maquillage), bien habillée (achète toi des vêtements, des vêtements et encore des vêtements), souriante (apprends à te taire, à ravalier ta fierté, pondère-toi, tu as le droit de pleurer, mais pas de crier !)

La famille

La famille est un mot omniprésent dans la société bien-pensante. La famille, ce noyau si fort scellé par le mariage, la progéniture et les liens du sang. Ce havre de paix où l'homme vient se reposer après avoir travaillé

durement, où les enfants seront éduqués convenablement pour pouvoir s'insérer dans la société (*tant pis pour les autres!*).

La famille et la maison, le domaine de la femme. C'est la femme qui s'occupe du foyer, des enfants, fait son possible pour faire plaisir à l'homme qui la nourrit. *Le tout gratuitement, bien sûr!*

Le domaine de la femme est l'intérieur alors que celui de l'homme est l'extérieur. Alors qu'il part à l'assaut de la planète pour se mesurer aux autres, elle torche les mêmes et attend son retour. C'est un peu simplifié, mais c'est un schéma qui a longtemps été un leitmotiv de notre société, jusqu'à ce que la femme obtienne la possibilité de l'autonomie financière, après avoir lutté longuement.

La sexualité

Sur le thème de la sexualité, la société nous fournit une palette interminable de clichés. J'en énoncerai quelques uns, qui me semblent particulièrement révélateurs.

Une fille qui se fait plein de mecs, c'est une salope.

Un homme qui se fait plein de meufs, c'est un play-boy.

Ce paradoxe révèle bien la hiérarchie homme-femme, et l'antiégalitarisme de nos mœurs. En aucun cas, elle n'a le droit à la liberté sexuelle comme les hommes, et les ragots sont là pour le lui rappeler. Comme on le lui a appris quand elle était enfant, une femme doit être belle, se tenir bien, ne pas s'extérioriser ni ouvrir sa gueule, c'est un pot de fleurs qui doit consommer pour rester fraîche, et rester passive à tout prix.

La femme n'est pas sujet, mais objet. Elle appartient à tous les hommes. Chacun, dans sa famille, au boulot, dans la rue, a des droits sur elle. Les viols, qu'ils soient conjugaux ou dans la rue, sont l'expression extrême de cette domination que l'homme prétend exercer sur la femme. Son consentement n'est pas nécessaire, puisque la femme est l'objet et la propriété de l'homme.

Dans le mariage, la femme est donnée à l'homme par la famille, elle change de nom. Généralement, on présente un couple comme Mr Untel, et sa femme.

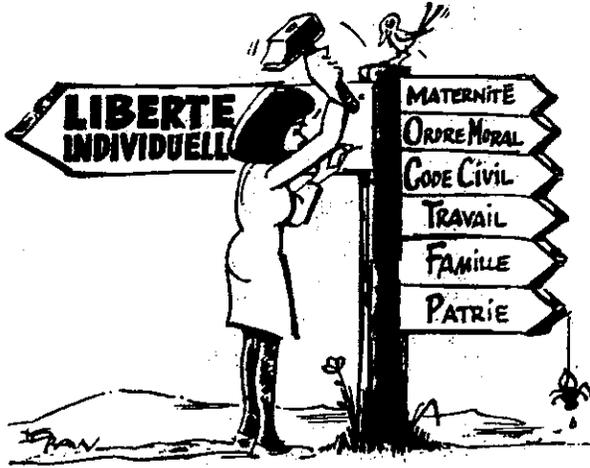
Dans l'amour, le plaisir de la femme n'est pas le principal. La priorité est donnée à la jouissance de l'homme, et l'éjaculation est le signal de la fin. La femme est un réconfort pour le mari, alors qu'il est pour elle sa raison d'être.

Une femme doit être pas-



sive au lit. C'est l'homme qui la caresse, qui la "possède", la "prend". Elle est chose offerte.

La totalité de ces clichés permet la pérennisation de la domination sexuelle de l'homme sur la femme, non pas dans chaque cas individuel, mais au niveau social, les préjugés, les coutumes guidant les conduites, les rapports entre les gens.



Le travail

À toutes les époques, les femmes ont travaillé, participé au processus productif. Pourtant, de la femme qui s'occupe d'un foyer, à la femme de commerçant ou de paysan, leur travail a souvent été nié, dans la mesure où il n'était pas rémunéré.

Aujourd'hui, dans les pays occidentaux, les femmes grâce à leurs luttes ont eu accès au travail. Le travail salarié, bien qu'il soit hautement critiquable dans sa fonction sociale, a permis aux femmes d'acquiescer l'autonomie financière et une émancipation salvatrice. Pourtant, les inégalités persistent, ainsi que les clichés sur le travail des femmes : on entend souvent des remarques du genre : «La femme est moins compétitive et performante que l'homme» (*ne serait-ce pas dû à votre éducation, par hasard ?*) ; «Une femme déstabilise l'harmonie entre ses collègues masculins», (*et alors? Ils peuvent pas apprendre à se tenir ?*) ; «Une femme a des enfants, et donc des congés maternité, ce qui n'est pas rentable pour l'entreprise» (*et toi, t'es rentable ?*).

Ces arguments sexistes justifient la discrimination entre les salariés et la femme est en moyenne payée 30% de moins que l'homme, à travail égal. C'est la combinaison entre le patriarcat et le capitalisme qui justifie cette inégalité.

La religion.

Toutes les religions nient la femme en tant que sujet, et notamment le christianisme et l'islam. La femme est successivement esclave, servante, impure, péché, démon. Elle est à l'origine de tous les malheurs de l'homme, ce qui justifie qu'il la domine jusqu'à la fin des temps.

Les religions ont été faites par les hommes, pour les hommes, qui entendent avoir tous les droits sur les femmes. Quand, dans l'islam, les femmes n'ont aucune liberté, même celle d'être le visage libre ; quand, chez

les catholiques, Mr le pape Jean-Paul 2 se permet d'interdire le préservatif et de conseiller aux femmes violées de garder leurs enfants, on a peur. *Qui sont-ils pour me dicter ma conduite, et me forcer à vivre sous leurs préjugés machistes ?*

Quant aux commandos anti-IVG, ces illuminés, couverture du Front National, ne méritent qu'une chose : des baffes, des oeufs sur la tête et des coups de pied au cul. En espérant que le lobby puritain arrête de progresser chez les députés, et soit rejeté par les gens, et notamment les femmes.

La publicité

Dans un autre genre, la publicité participe au processus de normalisation. Elle est une expression idéale de la combinaison entre le capitalisme et le patriarcat. La pub nous présente la femme parfaite, idéale, consommatrice bien sûr! Belle grâce à tous les produits de beauté, mince grâce à tous les produits diététiques, bonne ménagère grâce aux lessives et aux produits nettoyeurs, bonne mère grâce aux couches-culottes, aux bonbons et autres jouets, bonne cuisinière grâce aux cuisines, aux appareils, bonne au lit grâce aux sous-vêtements et aux matelas moelleux, bref, toujours plus parfaite grâce aux innovations toujours plus parfaites qu'elle va acheter. *C'est évident, non ? Non ? Ouf, j'ai eu peur un instant.*

La pub est là pour nous dicter notre conduite. Incessante, répétitive, elle est là pour ancrer dans nos têtes les noms de ces chers produits et l'attitude modèle qu'il nous faut adopter.

Cet endoctrinement doit être rejeté, et cela par le développement de l'esprit critique, la dénonciation du spectacle qu'on veut nous voir reproduire, et qui ne nous intéresse pas car il est faux, inepte, et veut une fois de plus reléguer les femmes au foyer, à des problèmes stupides de régime ou de choix de lessive. *Non merci, on n'a pas besoin de vous pour vivre!*

Et pourtant, nous vivons dans une société normative où, pour être admis, il faut accepter de se plier aux schémas dominants. Cette société inégalitaire, injuste, dévoyée, aliénée, dirigée par quelques-uns sur le dos de tou(te)s les autres.

Seuls nos refus collectifs de cette domination et du mode de vie imposé permettront de les remettre en question.

Il est nécessaire que les femmes s'extirpent de ce schéma patriarcal, même si elles doivent renoncer aux «avantages» qui en découlent : sécurité, passivité, mise en valeur par la beauté plutôt que le caractère.

Pour autant, la lutte antisexistes ne doit pas être exclusivement féminine, ne doit pas exclure les hommes prêts à évoluer vers l'égalité. Chacun doit se poser des questions sur ses relations aux autres et sur l'éducation qu'il-elle a reçue, améliorer ces relations, refuser les situations intolérables.

Quant aux clichés, ils doivent être systématiquement rejetés et démontés, afin que les esprits évoluent vers des rapports égaux, dans le respect et le consentement mutuels.

Et qu'on arrête de vouloir nous faire consommer et gober le discours machiste à longueur de journée, ça nous fera des vacances.

Lili VENDETTA

LES MOUVEMENTS DE FEMMES



Début des années 70, le néo-féminisme français se sent porteur d'une culture spécifique aux femmes. Ce néo-féminisme est né au sein des mouvements contestataires estudiantins de mai 1968 et cette culture s'incarne dans des valeurs propres à une société, des rites, une histoire et un langage commun. En 1968 on avait réinventé la démocratie directe dans des assemblées libres où ordre et hiérarchie étaient exclus mais la parole des femmes n'y résonnait pas pour autant. **Les femmes reprennent donc à leur compte ce mode de fonctionnement et le ritualisent en mettant en place le Mouvement de Libération des femmes de manière autonome.** La non-mixité de ces réunions les abrite de la phallocratie des "machos". Vécue comme des retrouvailles, la connivence entre femmes diffuse dans un au-delà de l'espace patriarcal dénoncé comme la cause première de toutes les rivalités. Des femmes prennent conscience de ce qu'elles ont été contraintes à la concurrence et à la querelle par

leur position d'objets attendant d'être choisis ou échangés par les hommes. Il s'en suit une ivresse nouvelle : chacune parle au nom de toutes et toutes en celui de chacune. Il est entendu que les combats pour le pouvoir ne pourront advenir entre femmes ; au contraire, la "sororité" doit garantir l'harmonie.

Dans le même temps, le Mouvement de libération des femmes est étiqueté MLF par des médias qui dans leur quête de réalités tangibles n'aiment pas donner à l'histoire le temps de se vivre.

L'histoire proprement dite est analysée comme une invention des hommes qui amplifie de grandes actions dont il eut mieux valu ne point se vanter. Hors de l'histoire, le temps cyclique des femmes se conjugue au rythme inlassable de processus biologiques inconnus des hommes.

Cette mise en commun de la révolte créatrice doit à la fois alimenter les manifestations sur le terrain et produire une société féminine réellement démocratique délivrée des mécanismes du pouvoir, de la domination et du patriarcat.

Quel que soit le parti, le sort des hommes y est toujours épineux. Faut-il les exterminer ? Les convertir ?

Les femmes ont donc recours à la fiction qui illustre un des postulats les plus importants des femmes en luttant : la manière de découper le monde en catégories, de coder la pensée, est elle-même porteuse d'action. «Dire c'est faire» (Austin 1962) et l'on parle beaucoup, chargeant les contenus linguistiques d'idéologies et de déterminations psychologiques nouvelles et multiples.

La société traditionnelle impose aux femmes un statut qui les condamne soit à l'aphasie, soit à la schizophrénie. Dans cette construction à dominante masculine, ou bien elles se taisent, puisque les valeurs qu'elles portent n'ont pas droit de cité, ou bien elles adoptent un langage sans adhérer entièrement aux conceptions qu'il sous-entend, de sorte qu'elles sont toujours vouées à l'hystérie ou au déchirement. Coincées dans leur sous-développement de colonisées dont la culture propre n'a jamais été prise en compte, comment les femmes auraient-elles pu donner toute la mesure de leur créativité ?



Les femmes vont donc se chercher un langage originel et tenter de se réapproprier leur corps, leur corps authentique, dépouillé de tout ce que les hommes ont voulu qu'il soit, aculturel, non-aliéné, naturel, comme si l'idée de nature n'était pas, elle aussi, une production culturelle. Comment penser et dire le "féminin" sans recourir au discours établi par l'homme, aux sciences élaborées par l'homme ? Quel langage de femmes, quel "parler-femmes" inventer ? Comment préserver la communication avec les hommes en utilisant un autre langage ? Fallait-il situer ce langage aux frontières du discours masculin, le seul opératoire à ce moment ? Ces questions présupposent, outre une spécificité sexuelle d'origine culturelle, une "féminité"

femmes dans la société, s'il dénonce cette condition comme le résultat d'un rapport de domination d'un sexe (masculin) sur l'autre (féminin). La constatation de la maîtrise d'un sexe par l'autre est fondamentale dans toute démarche féministe. Les dictionnaires n'ont pas retenu cet aspect et proposent une définition timide et restrictive, inspirée du féminisme réformiste de la fin du 19^e :

-Larousse : "Doctrines qui ont pour objet l'extension du rôle des femmes dans la société".

-Robert : "Doctrines qui ont pour objet l'extension des droits, du rôle de la femme dans la société".

Deux arguments nous mènent à récuser ces définitions comme restrictives et trop vagues à la fois :

1-Le féminisme n'est pas à proprement parler une doctrine (ensemble de notions organisées et solidaires) : le mot désigne des opinions et des analyses de nature très diverses dont le principal trait commun est la protestation contre le statut assigné aux femmes dans la plupart des sociétés. Dans tous les groupes qui depuis deux siècles revendiquent l'émancipation des femmes, opèrent des thématiques proches mais jamais identiques. Au mieux, le féminisme pourrait être défini comme un ensemble de doctrines possédant des niveaux de structuration très divers.

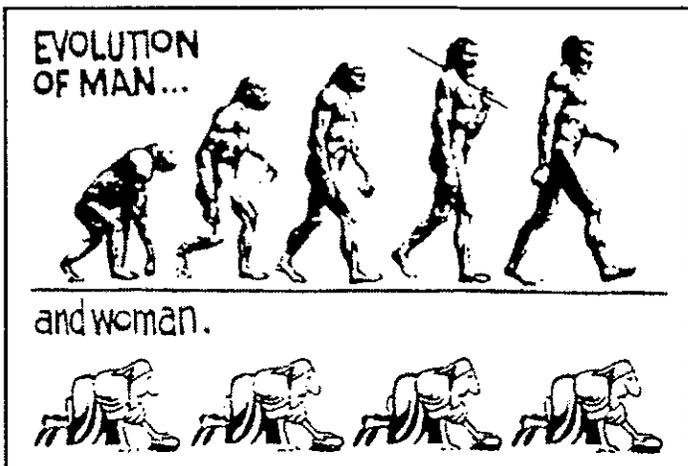
2-Parler "d'extension des droits et du rôle des femmes dans la société" est un tour pudique et euphémique : dès la naissance des premiers mouvements de revendication des femmes en 1789, certains groupes exigent l'égalité de statut la plus totale entre les sexes et bien avant l'éclosion du néo-féminisme des années 70, les féministes les plus radicales mettent en cause le fonctionnement global de la société.

Les femmes révolutionnaires de 1789

Au 17^e les Précieuses revendiquent l'usage du savoir philosophique et littéraire, cherchent à corriger la grossièreté des hommes et s'autorisent même à refuser le mariage.

Au 18^e les femmes prennent conscience d'exister "en tant que groupe social". Au nom de l'idéal révolutionnaire, les femmes réclament les droits civils et politiques jalousement gardés par les hommes. On s'aperçoit que les femmes de 89 arguent de leur "supériorité naturelle" pour requérir l'égalité des droits dans les champs institutionnel. Cette mise en évidence des qualités féminines, ce plus qui vaut bien un égal ailleurs, accompagne chaque supplique.

Ainsi, tout en participant aux mouvements insurrectionnels quand elles ne les suscitent pas, les femmes ne se sont pas défaites d'une bonne part de l'imagerie traditionnelle qui les tient à l'écart des droits qu'elles réclament. En butte à la misogynie générale de la Convention, puis bientôt de l'Empire et de la Restauration, paralysées par le Code civil, elles se tairont. La génération d'après 89 ne connaît que quelques réactions isolées et éphémères.



irréductible, profondément ancrée dans la biologie et la morphologie, couvrant de ses tonalités propres tous les champs de l'existence, et constituant peut-être, en définitive, une substance radicalement autre.

Cette remise en question du discours dominant n'est pas en soi d'une grande nouveauté. Toute crise des valeurs s'accompagne d'une critique du langage. Le langage ne reflète plus que la perte de sens.

Après 1968, les femmes retrouvent ce langage du corps en tentant de lui donner une forme textualisée. C'est la première fois dans l'histoire que des femmes revendiquent un langage spécifique à prétention universalisante.

"Dire c'est faire", mais faire, c'est dire. Les formes variées de leurs luttes surprennent, amusent, irritent, désarçonnent, choquent et leur valent les sobriquets les plus divers de la "mal-baisée" à "l'hystérique".

Sommées de choisir entre le charme séducteur de l'objet et la raison égalitaire du sujet démocratique, la plupart tentent de concilier tous les rôles. Mais dans un premier temps il leur faut d'abord affirmer leur identité nouvelle et conquérir des droits d'individus autonomes.

Flash-back sur le féminisme

Nous considérons comme féministe toute parole, tout écrit, ou tout mouvement relatif à la condition des

Les prolétaires saint-simoniennes

Elles s'inspirent du comte de Saint-Simon, un des fondateurs de la pensée socialiste utopique. Leur attitude traduit une prise de distance critique à l'égard de la complémentarité : les femmes ne s'expriment librement que séparément, les femmes trouveront l'égalité dans la révolte, en même temps que la reconnaissance de leurs valeurs et de leur nature. Leur lucidité dans les luttes ponctuelles contraste avec un angélisme romantique au plan des idées générales.

La féminité exaltée par les saint-simoniennes les renvoie dans le camp des vaincues en leur ôtant les moyens de la lutte, comme il était arrivé aux femmes révolutionnaires de 1789. Alors elles recréent le sens en enfantant, littéralement et symboliquement : la société idéale est celle que les femmes libres créeront avec les hommes, en faisant fructifier leurs "particularités". Il ne s'agit pas pour autant de supprimer les différences, mais de les aménager. On peut pointer de nombreuses convergences avec les féministes d'après 1968 :

- Rejet du nom de famille (paternel ou marital) au profit du prénom.
- Circonspection vis-à-vis des doctrines élaborées par les hommes.
- Recherche d'une union des femmes "en un seul corps" où la pluralité soit admise.
- Conscience du rapport de forces qui constitue les femmes en mineures et, en conséquence, établissement de la non-mixité.
- Utilisation du témoignage à des fins militantes.
- Nécessité politique de l'auto-conscience.
- Projet d'une société maternelle où triompherait les valeurs "féminines" assorties de l'harmonie, de la non-violence, etc.

En utopie comme ailleurs, la question des femmes se règle de deux façons :

a) suppression des discriminations sexuelles :

Les femmes y gagnent l'accès à toutes les professions et la même liberté que les hommes.

b) complémentarité des sexes :

Le couple et la famille constituent en général l'entité sociale de base. Cette opinion véhicule toujours les préjugés de son époque. Les saint-simoniennes ont tenté d'obtenir pratiquement l'égalité dans la complémentarité. Elles ont perdu.

Les féministes des années 70 qui rêvaient de construire un nouveau monde ont étudié les socialistes utopistes pour y découvrir des modes de pensée et d'action.

Les bourgeoises réformistes (1848-1945)

Avec l'échec des utopies nées sous la monarchie de Juillet et l'essor du machinisme les luttes se structurent et se déplacent. Tandis que les ouvrières demandent le soutien des socialistes, ceux-ci imposent une fausse réciprocité, d'où la lutte des femmes est évacuée. L'articulation lutte de classes - lutte de sexes déjà proposée par Flora Tristan en 1843 aboutit à des ren-

contres sans lendemain. Rien n'a changé depuis 1789 : la division des rôles est respectée et encouragée, sous-tendue par une spécificité de nature.

Ceci-dit les femmes sont "maîtresses", quoi qu'on fasse, de l'"éducation première" et les libre-penseurs n'apprécient pas que leur épouse distille des idées opposées aux leurs dans le cercle familial. Enfin les bourgeoises reçoivent la caution masculine. On leur concède le "droit à la science".

Les femmes restent d'abord épouses et mères, mais la division des rôles n'entraîne plus l'opposition de nature : le sous-développement des femmes perçu jusque-là comme biologique apparaît comme socialement organisé. Il faut donc cesser de développer unilatéralement et exclusivement l'idée chez les hommes, la sensibilité chez les femmes. Désormais hommes et femmes partagent une même culture... mais différemment. On voit poindre ici une critique timide de la connaissance virile, détachée du sentiment.

Cependant, c'est l'ère du féminisme réformiste et bourgeois. Rares sont les voix qui réclament, comme Nelly Roussel "l'indépendance complète" (1914). Elle assortit la revendication de menaces, et invite les femmes à faire... la grève des ventres. 60 ans après, l'idée renaîtra une fois de plus.

La première moitié du 20^e consacre une lente évolution du statut féminin. Le mouvement en faveur du droit de vote des femmes, violent outre-Manche, modéré sur le continent, exige l'égalité. Il faudra attendre 1949 pour qu'apparaissent clairement le caractère culturel et les conséquences désastreuses de la dichotomie sexuelle des rôles, des comportements, des valeurs.

Le Deuxième Sexe selon Beauvoir

Le Deuxième Sexe (1949) a donné à la lutte des femmes le substrat théorique qui lui manquait. La





“bible” féministe désarticule les éléments de la féminité : “On ne naît pas femme, on le devient”. Loin de revendiquer sa spécificité, la femme doit dépasser ses particularités pour devenir sujet, donc libéré. Naturellement subordonnées à l’espèce par leur fonction reproductrice, culturellement considérées comme l’Autre, c’est-à-dire l’inessentiel, les femmes doivent

s’émanciper d’un destin assigné à partir de données biologiques pour accéder à la dignité d’êtres humains.

L’égalité entre les sexes implique que la femme s’assume comme soi, et cesse de s’assumer comme autre en dépassant notamment les difficultés propres à son sexe. Elle rejoindra alors l’homme comme être humain, et les singularités sexuelles seront sans importance.

La solution n’est pas dans le respect de valeurs “masculines” ou “féminines” arbitrairement affectées à des hommes ou à des femmes, mais dans la conquête de la transcendance, c’est-à-dire l’affirmation de l’être comme sujet. Des valeurs “féminines” proprement dites, il n’y a rien à attendre que servage, aliénation, immanence. S. de Beauvoir prend résolument le contrepied de toutes les affirmations posées jusque-là sur la nature de la femme, et le rôle qui en découle : la “spécification” des femmes est un des meilleurs prétextes pour les asservir.

C’est seulement après 1970 que, sous l’influence du mouvement, elle se posera la question de la masculinité des valeurs et du savoir, du “contenu viriloïde” du langage et des “qualités spécifiques” que les femmes ont développé comme opprimées. L’attitude à adopter face à cet état de fait divise profondément les courants féministes, notamment sur la problématique d’un langage spécifique aux femmes.

Après *Le Deuxième Sexe*, il apparaît évident à beaucoup que la différence, loin de générer une égalité de statut, sert de justification à toutes les inégalités et à toutes les injustices. “L’égalité dans la différence” : ce slogan est un leurre, toute l’histoire le signifie. Si les femmes veulent obtenir un statut égal à celui des hommes, il leur faut affirmer leur ressemblance de nature et minimiser ou même nier leur altérité.

De la révolution sexuelle à la révolution culturelle

Pendant toutes ces années, on enregistre simultanément une très lente évolution de la condition féminine, et la pérennité des valeurs et des rôles dénoncés dans *Le Deuxième Sexe*, omniprésents dans les médias et particulièrement dans les magazines féminins.

En juillet 1970, Kate Millett publie *Sexual Politics*, qu’on pourrait définir comme l’équivalent américain du *Deuxième Sexe*. Plus que la condition féminine, c’est la politique du mâle que l’auteur analyse, à travers les sciences humaines, l’arrière-plan historique et

la littérature contemporaine. Le livre traite des mécanismes de domination mis en oeuvre par la politique sexuelle pratiquée dans les sociétés patriarcales et qui concerne le tempérament, le rôle et le statut attribués aux deux sexes dans un processus de socialisation qui est déterminant. La personnalité humaine est forgée en fonction des besoins et des valeurs du groupe dominant : aux femmes la passivité et les vertus connexes, aux hommes la force et l’efficacité. Il en résulte deux cultures et deux expériences de vie radicalement différentes.

Alors que S. de Beauvoir invitait les femmes à rejoindre les hommes dans la transcendance et donc dans la liberté, K. Millett ne prend pas position sur les valeurs respectivement attribuées aux deux sexes sauf pour dénoncer le rapport de domination/subordination que cette dichotomie entretient. *Le Deuxième Sexe* s’appuie sur des préoccupations philosophiques, *Sexual Politics*, sur une indignation née d’une analyse sociologique ; *Le Deuxième Sexe* appelle les femmes à vouloir le changement, *Sexual Politics* accuse les mâles responsables de l’oppression. La nécessaire révolution sexuelle implique une révolution culturelle qui sera profitable à l’humanité entière, car la “spécification” sexuelle fait obstacle à la justice et à l’égalité.

L’histoire des mouvements féministes, évoquée ci-dessus, n’était guère présente à la mémoire des femmes de 1970 : oubliée ou déformée par le savoir, discontinuée, non structurée, elle ne deviendra objet d’étude et d’édition que tardivement. “L’histoire du féminisme, individuel ou collectif, est chaotique ou discontinuée, de longues plages de silence et d’oubli succédant à des moments d’intense activité. En affirmant qu’il naît à chaque fois qu’il renaît, le féminisme laisserait à penser qu’il n’a pas la mémoire des luttes anciennes qui se sont menées pour l’émancipation des femmes. Ce n’est ni l’intensité de l’action, ni sa durée qui peuvent expliquer cette absence de mémoire (...) Aucune mémoire collective du féminisme ne s’est transmise”. (Klejman, Rochefort 1985). Les “pionnières” de 1968 avaient la conviction d’inventer la subversion féministe. Leurs ressemblances avec leurs prédécesseurs reflètent des convergences plus qu’un legs.

LES MOUVEMENTS DE FEMMES, DE 1968 A 1980

La naissance du Mouvement de libération des femmes

En mai 68 certaines étudiantes organisent des débats mixtes sur la condition des femmes et l’injustice juridique et sociale qui leur est faite. Mais dans le grand chambardement de la révolution totale, ce discours minoritaire est généralement relégué au rayon des futilités.

Des petits groupes se créent ça et là : des gauchistes déçues par leurs “chefs” et compagnons de route ren-

contrent des jeunes femmes mariées, universitaires et progressistes révoltées contre un statut de ménagère qui contraste avec leur ex-vie d'étudiantes. Au-delà de la diversité de leur situation, elles s'interrogent sur la singularité d'un clivage qui accorde la parole et le pouvoir aux uns, l'intendance aux autres. Une constante se dégage : un sentiment profond de l'injustice qui régit les rapports de sexe et maintient les femmes dans une sphère seconde et secondaire. L'influence des féministes radicales américaines est manifeste. Si les femmes de ces milieux s'affirment solidaires de toutes les luttes révolutionnaires, elles refusent désormais d'intégrer leur propre combat à une perspective marxiste qui le réduit à néant. Le patriarcat devient "l'ennemi principal". Dès ce moment, la discussion est ouverte entre groupes de "tendances" différentes. La revendication minimale de l'égalité absolue est jugée dérisoire et réformiste par certaines. Le débat s'ouvre sur les relations entre lutte des classes et lutte des sexes, sur l'essence ou la non-essence de la Féminité, sur les utopies à créer ou à rêver, sur les priorités immédiates et les projets à long terme. Dans ce bouillonnement, le grand public ne perçoit que les actions spectaculaires qui lui sont destinées : le dépôt d'une gerbe dédiée à la femme inconnue du soldat inconnu, etc. En décembre 70, L'Idiot Liberté publie le n° 0 du *Torchon brûlé*, premier périodique féministe français de l'après 68. Toutes les "tendances" pourront s'y exprimer, sans devoir passer par les railleries ou les réticences de la grande presse qui commence à cultiver le mythe d'un MLF agressif, violent, déraisonnable et uniforme.

Les principales "tendances" du Mouvement de Libération des Femmes en France

L'appellation MLF couvre peu à peu un grand nombre de groupes qui s'unissent ponctuellement mais ont une totale indépendance de pensée et de pratique. Le MLF est donc très hétérogène. Hétérogènes et parfois antagonistes, les groupes du MLF se distinguent aussi par leur mode de structuration : certains groupes informels ont évolué vers une organisation rigide, calquée sur celle des partis et des syndicats ; d'autres ont instauré dès leur formation une hiérarchie non explicite mais très contraignante, à base de dogmatisme et de charisme. La plupart ont été à la fois informels et éphémères. A travers des objectifs et des méthodes diversifiés, ils ont pour seule parenté "la lutte des femmes".

Psychanalyse et politique

Le groupe se prépare dès octobre 1968, sous l'impulsion d'Antoinette Fouque. Construit sur la pensée psy-

chanalytique, le groupe étudie aussi la philosophie de Derrida, pensée de la déconstruction et de la différence qui correspond bien à ses objectifs et il lui emprunte le concept de "logo centrisme" associé au primat du phallus : "Phallogocentrisme".

Le groupe soutient les causes de gauche dans une optique marxiste-léniniste et participe à des manifestations mixtes jusqu'en 1972-1973.

Nombre d'écrits de féministes extérieurs et souvent hostiles au groupe ont retenu du personnage d'Antoinette la figure déplaisante du maître omnipotent, incontesté, autoritaire et coupant court à toute velléité de contestation.



Le groupe se fabrique un univers coupé de celui des hommes. Bien que cela n'apparaisse pas dans les écrits, sauf en filigrane, l'homosexualité et le partage sont de règle. Né autour d'un enseignement de psychanalyse, voué à dévoiler l'inconscient de l'être-femme en élaborant de nouveaux concepts psychanalytiques, le groupe dénonce le savoir officiel et honnit les intellectuelles bourgeoises. Mais il pratique un langage ésotérique absolument hermétique aux femmes des milieux populaires. Sa pratique, qui consiste à dépister dans l'inconscient de chacune sa "part de masculinité" et qui remplace l'aveu du confessionnal par le travail collectif et individuel censé extirper les racines du mal phallique, n'apparaît guère comme la manifestation la plus immédiate de solidarité envers des hommes et des femmes confrontés à des problèmes concrets. Il y a rupture entre la pratique interne au groupe et le discours politique : les femmes de "Psyképo" sont solidaires des grèves et manifestations de travailleuses, mais jusqu'à une frontière infranchissable : celle de l'insertion effective de ces mêmes travailleuses au groupe.

Les autres tendances se sont rapidement opposées à ce groupe qui cultivait l'anti-féminisme - à savoir l'anti-égalitarisme -, tenait un discours abstrait et peu accessible.

Les Féministes révolutionnaires (F.R.)

Elles affirment que toutes les femmes appartiennent à une même classe sociale, à l'intérieur d'un système spécifique nommé patriarcat, fondé sur la domination des femmes par les hommes, autrement dit, la phallogocratie.

Cela implique une rupture avec les dogmes marxistes, puisque "l'ennemi principal" n'est plus le capitalisme, mais "un type hiérarchique de rapports sociaux où les hommes sont impliqués en tant qu'agents et non en tant qu'êtres biologiques".

Les Féministes révolutionnaires veulent abolir "les classes sociales de sexe". Mais elles divergent à propos de la différence sexuelle. Certaines remettent en cause les théories naturaliste et essentialiste et veulent substituer la Personne à la femme sociale : "Je serai quelque Personne dans un corps de femme". D'autres interrogent la différence et parfois même la revendiquent. Les Féministes révolutionnaires ont organisé des actions spectaculaires destinées à frapper l'opinion publique, en même temps qu'à l'intérieur des groupes elles créaient et renforçaient le sentiment d'identité collective de femmes. De nombreux groupes de France se rattachent à cette "tendance" qui forme la partie la plus mouvante et la plus vivante du MLF.

On y trouve des groupes lesbiens très dynamiques dès le début qui aboutiront en 1980 à la formation d'un Front Radical Lesbien. Au début, les féministes ont vécu le MLF comme une possibilité de communion entre toutes les femmes. Mais le lesbianisme diffus qui régnait dans les réunions (non-mixtes) ne déboucha pas sur une homosexualité de fait. Les relations se sont tendues progressivement, les homosexuelles reprochant aux autres leur manque de solidarité, quand elles ne les accusaient pas de pactiser avec l'ennemi. Minoritaires, elles se sentaient oubliées et dominées. Elles étaient peu récompensées de leur participation active au mouvement : la tendance lutte des classes évacuait volontiers la questions et les F.R. hétérosexuelles investissaient dans les luttes qui les concernaient plus directement. C'est pourquoi portées par un courant international, les homosexuelles formèrent des groupes spécifiques, organisèrent des rencontres et éditérent leurs propres revues.

Vu la diversité des points de vue et la pluralité des groupes, leur mouvance et leur caractère informel, la tendance féministe révolutionnaire a produit nombre de publications plus ou moins éphémères :

-> *Les Nouvelles Féministes*, organe de la Ligue du droit des femmes (1974-1977).

-> *Les femmes s'entêtent* réalisé essentiellement par le collectif responsable de la rubrique du "sexisme ordinaire" dans *Les Temps Modernes*. Ce périodique ne voulait "être l'expression d'aucune tendance constituée et reconnue du mouvement" mais proposait un féminisme libertaire, acide, débridé,

centré sur l'identité et la culture féminines (avril et mai 1975).

-> *L'Information des femmes*, mensuel qui diffusait, outre les activités du mouvement, les travaux des groupes de femmes liés aux syndicats et aux partis et les informations féministes internationales (1975-1977).

-> *Histoires d'Elles* est un mensuel "politique, quotidien, imaginaire" qui tenta une expérience originale. Il s'agissait d'"inventer une information qui sera nôtre et autre", de jeter un "regard autre (...)" sur l'Histoire telle que les hommes l'écrivent chaque jour" ou si l'on préfère, de regarder le monde avec des "lunettes de femmes". Il en résultait un journalisme du quotidien - puisque "le quotidien, c'est politique" - qui privilégiait le non-événementiel, bafouait toutes les lois du journalisme professionnel et créait par priorité un effet de proximité, d'appartenance, de miroir, de reconnaissance comme en témoigne le courrier des lectrices. C'est l'un des supports les plus intéressants du "féminisme révolutionnaire" (1977-1980).

La tendance "Lutte de classes"

Cette tendance correspond au mouvement "radical féministe" américain. Ses préoccupations féministes s'insèrent dans la pensée marxiste : au départ, le capitalisme demeure "l'ennemi principal" et la collaboration avec les groupes d'extrême gauche est la règle, même s'il est admis que les femmes doivent lutter aussi contre une oppression spécifique exercée par les hommes en tant que tels. Les luttes contre le capitalisme et le patriarcat sont ici indissolublement liées. Les militantes viennent "d'à peu près toute l'extrême gauche". C'est ici que se nouent et se dénouent les relations difficiles entre des mouvements dont les idéologies ne sont que partiellement convergentes : entre le féminisme marxiste et le marxisme des groupes mixtes, les relations furent problématiques.

On peut distinguer quatre phases dans cette histoire :

-1970-1972 : bien que les groupes féministes s'affirment anticapitalistes, ils privilégient la lutte des sexes par rapport à la lutte des classes et mettent l'accent sur la "sororité" qui doit donner sa force au mouvement. La thèse des féministes révolutionnaires l'emporte. La contestation féministe s'accompagne parfaitement des initiatives de type "Mao-Spontex". Des groupes de quartiers sont créés, principalement à l'initiative des femmes de la Ligue communiste révolutionnaire. C'est alors que le courant "lutte de classes" acquiert son autonomie et sa force par rapport aux autres tendances auxquelles il s'oppose désormais.

-1972-1973 : les groupes de quartier participent activement à la fondation du MLAC, Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception. Ce mouvement mixte où se rencontrent des organisations d'extrême gauche, la CFDT, le Mouvement français pour le Planning familial, etc. se constitue le 9 avril



1973, quelques mois après le retentissant procès de Bobigny, à propos duquel Féministes révolutionnaires et Gisèle Halimi s'opposent sur les stratégies à mener pour défendre Marie-Claire (une mineure inculpée pour avortement) et les femmes qui l'ont aidé. Cette période est également marquée par des grèves ouvrières, d'où naissent des "groupes femmes d'entreprises". Ces lieux de lutte intéressent progressivement les organisations trotskistes proprement dites, et non seulement certaines de leurs militantes.

-1974-1977 : au début de l'année 1974 paraît le premier journal de la tendance "lutte de classes", *Les Pétroleuses*, rédigé par des militantes trotskistes et principalement des membres de la Ligue. Ce journal se propose de "construire un grand Mouvement des femmes qui se battent pour leur libération", dédaignant ainsi superbement les luttes des années antérieures.

Au départ, les militantes de la Ligue déléguées dans les groupes de femmes déclarent que leur organisation "a un rôle d'avant-garde à jouer par rapport au mouvement des femmes".

Mais elles se retrouvent rapidement en situation de contrainte :
-dans leur organisation, elles sont investies d'une mission à accomplir au sein du mouvement;

-dans le mouvement, elles sont repoussées comme porteuses d'une volonté d'intervention extérieure;

-dans leur organisation, elles sont tenues pour suspectes en tant que porteuses d'une logique de déstabilisation de groupe.

Dans un premier temps, ces militantes partent discrètement, individuellement. Puis la contestation s'élève, d'abord à la Ligue, ensuite dans la majorité des groupes de la gauche révolutionnaire que les femmes quittent en nombre et avec fracas.

Selon les féministes révolutionnaires, les tensions entre groupes mixtes, répercutées dans le MLF par les militantes, ont freiné la dynamique du mouvement des femmes.

-1977-1978 : les "dissidentes" réfléchissent à leur histoire. Faute de documents, il est impossible d'avancer quelques chiffres quant au nombre de celles qui sont "passées" au MLF. On peut toutefois affirmer raisonnablement qu'elles sont quelques milliers à avoir quitté les organisations politiques dans lesquelles elles militaient.

Ainsi le courant "lutte de classes", peu distinct au départ de la tendance féministe révolutionnaire, s'est-il structuré à partir de 1974. Il a tenté, à partir de cette année là et jusqu'en 1977 de redéfinir le MLF comme une force organisée, hiérarchisée et partie prenante

dans la vie politique et sociale française. Les féministes révolutionnaires se sont résolument opposées à cette transformation du MLF : elle aurait signifié la mort du mouvement des femmes, caractérisé justement par le refus de toute structuration verticale. Par la suite, le courant "lutte de classes" a évolué vers la formation d'un Mouvement autonome des femmes (MAF) qui a tenté d'articuler les problématiques féministe et marxiste dans un mouvement mixte.

La tendance "lutte de classes", égalitariste, se veut concrète et efficace. Elle est fortement traversée par un courant anti-intellectuel et ne théorise guère sur la question des "différences". Elle tente d'infléchir l'histoire du MLF et de la structurer à l'image des forces sociales traditionnelles. Mais la thèse des féministes révolutionnaires, qu'elles viennent ou non d'horizons politiques mixtes, a fini par l'emporter.

Ceci dit, toutes les tendances du MLF sont "gauchistes", au sens où "c'est à tous les niveaux que le gauchisme perçoit la répression. C'est tout l'existant qui est remis en cause, et simultanément" (Gombin 1971). Mais Psychanalyse et Politique, et la plupart des féministes révolutionnaires ont mis davantage l'accent sur la spécificité de leurs luttes et les moyens originaux de les mener, que les femmes de la tendance dite "lutte de classes" qui ont voulu "éclairer de façon nouvelle la critique d'ensemble du système capitaliste, notamment sur de nombreux aspects très quotidiens et très cachés de la domination bourgeoise". Démarche qui se voulait

complémentaire et qui fut souvent considérée comme inopportune ou même menaçante : dans les groupes mixtes, les hommes placés aux postes de responsabilité n'appréciaient guère la révolution "au quotidien" réclamée par les femmes et lui préféraient des horizons plus grandioses... au nom de priorités moins accessibles.

Cette rapide présentation des "tendances" ne devrait pas donner l'impression de blocs monolithiques : Psychanalyse et Politique excepté - mais le groupe a connu des dissidences - le MLF a été très mouvant. Par exemple, des femmes de la tendance Lutte de classes ont infléchi leurs positions et, sans abandonner les références au marxisme, se sont rapprochées des Féministes révolutionnaires.

Le MLF a éclaté

"Nous avons tout changé... tout est resté pareil" ???

La suite au prochain épisode...

PIMPRENELLE

Réalisé à partir du livre de Monique Rémy «Mouvements de femmes» aux éditions L'Harmattan.

LA BEAUTÉ



EST DANS LA RUE



CONTRER LES PRESSIONS MORALES POUR CONTRER LA PRESSION SOCIALE

Chaque remise en cause du droit à l'avortement est l'occasion pour les cinglés de Dieu d'emmener leurs adversaires «anti-anti-IVG» dans un débat tronqué, fait de mauvaise foi (sic), d'incohérence et de faux arguments. Nous précisons donc ici notre position sur ce sujet en essayant également de dissiper certains malentendus.

Entendons-nous bien. Il est bien évident que nous ne nous attarderons pas ici sur la polémique «y-a-t-il une âme avant les mains», polémique que ces fadas sont seuls à agiter, appelant cependant souvent la science au service du bon dieu, on aura décidément tout vu en cette fin de XXe siècle... Par contre on peut dire que le fondement de la dénonciation de l'avortement se trouve dans une vaste entreprise de culpabilisation des couples, et des femmes en particulier, qui vivent cet acte dans leur chair. Au minimum ceux-ci, tout comme le médecin, sont considérés comme des criminels, au pire on assiste à une véritable démonisation des êtres. Ces phénomènes qui apparaissent a priori burlesques pour le commun des gens pas trop illuminés vont en fait revêtir une importance certaine dans la création et l'entretien d'une pression sociale et morale sur les individus désirant pratiquer une IVG. Mine de rien,

dans l'éducation judéo-chrétienne, la féminité est souvent associée à la pureté et les femmes ayant pratiqué une IVG en viennent à se sentir sales, mal dans leur corps, tout comme pour les processus de culpabilisation de la femme violée.

Cette pression morale existe et est bien ancrée dans les esprits. Il est bien sûr de notre rôle de la combattre au nom du respect de l'autonomie de décision des individus, de la libre pensée. Faire taire les voix qui diffusent cette conception hautement sexiste de l'être-

Femme relève de l'intervention politique anti-cléricale en particulier, afin que la religiosité ne se pose pas en tant que contrainte intellectuelle. Quand on sait la puissance et l'aura des divers clergés, les forfaits déjà accomplis par l'internationale théocratique, on se dit que tous les moyens sont valables pour les contrer.



POUR LE DROIT AU CHOIX

Ce que nous souhaiterions faire c'est finalement replacer le débat là où il doit être. Il faut en terminer avec une opposition qui n'existe pas mais qui, largement entretenue par les médias, pourrit les discussions et déplace les enjeux: il n'y a pas d'un côté des anti-IVG et de l'autre des pro-IVG. Il est en effet facile pour les intégristes de jouer sur la corde émotionnelle en faisant passer leurs opposants pour des bouchers en les accusant de pratiquer l'avortement de sang froid et d'aller fumer une clope après. Non messieurs les intégristes, nous ne sommes pas des monstres. Mais vous êtes des abrutis. Car si vous êtes contre l'avortement, nous ne sommes pas pour. On n'est pas «pro»-avortement, ça ne veut rien dire. Derrière le mot contraception se cachent des moyens contraceptifs très divers et honnêtement éviter la grossesse par l'entremise d'un préservatif ne produit pas les mêmes conséquences physiques et psychologiques qu'une IVG. Nous réservons ainsi à chacun et chacune l'expression d'une sensibilité propre par rapport à l'acte d'avorter.

Maintenant, il est peu aisé de faire la part entre la pression sociale que subissent les femmes et couples décidant d'une IVG du fait des considérations morales explicitées plus haut, et la perception très per-



sonnelle du rapport à son corps, du rapport à la vie de ces mêmes personnes. Cette perception, nous ne pouvons pas la juger parce que nous respectons l'individu, tout individu, homme ou femme, libre et émancipé(e) qui doit maîtriser ses choix de vie.

Ainsi, notre position quant à la question sociale posée par l'avortement est claire et sans équivoque. Si la collectivité doit être en mesure de fournir aux femmes et aux couples souhaitant pratiquer une IVG les moyens de le faire dans les meilleures conditions, c'est ou ce sont le ou les individus concernés qui possède(nt) l'entier pouvoir de décision. Et cette décision ne nous regarde pas tant qu'elle ne déborde pas de son cadre strictement personnel et intime pour se muer en prosélytisme organisé afin de restreindre la liberté de choix.

Voilà pourquoi l'Intervention Volontaire de Grossesse n'est pas une affaire de «pour» ou «contre» mais une affaire de choix.

SE DONNER LES MOYENS D'ETENDRE CE DROIT

La position exprimée ci-dessus n'est pas exactement une position théorique puisqu'elle s'efforce de considérer les réalités, mais elle ne peut prendre la réelle dimension que nous lui voudrions que si la collectivité organise correctement l'exercice de ce droit. En effet, bien des gouvernements en quête de consensus n'auraient aucun mal à l'adopter en façade tout en en sapant les velléités d'exercice large, non contraignant, garantes de la vision d'une collectivité, en l'occurrence l'Etat dans nos sociétés, ne s'arrogeant pas de droit de regard sur son fonctionnement. Or c'est bien là la fonction des restrictions budgétaires et politiques que d'officialiser l'ingérence étatique dans les affaires intimes.

Si les commandos anti-IVG tiennent le devant de la scène dans l'attaque de ce droit, ce n'est que la partie visible de l'iceberg. En effet, n'oublions pas que les services IVG dans le secteur public ont d'extrêmes difficultés pour survivre. Dans certains hopitaux, comme celui de Nevers, les IVG ne sont plus pratiquées faute de médecins. Il devient ainsi de plus en plus difficile d'obtenir un avortement à cause des délais d'attente à l'hôpital public dans les limites définies par la loi (la limite des dix semaines est souvent réduite à huit, voire six semaines). Dans les grandes villes, 70% des IVG sont pratiquées dans le secteur privé. Tiers payant et aide médicale gratuite n'y sont pas appliqués et les tarifs fixés par décret (de 900 Frs à 1300 Frs) ne sont pas respectés et peuvent doubler ou tripler.

Les centres d'IVG, privés de tout statut n'ont donc pas les moyens de fonctionner ou voient leur budget détournés au profit d'activités plus valorisées. Beau-

coup de médecins et chefs de maternité imposent leur morale personnelle et empêchent la pratique d'IVG dans leur service. Dans les faits, cette situation rend l'accès à l'IVG de plus en plus limité et aléatoire. En leur refusant un entourage médical, on livre les femmes et les jeunes filles aux risques de l'accident et de complications destructrices qui en découlent. Les restrictions des dépenses de santé et la réforme hospitalière conduisent ainsi à une dégradation constante des conditions de l'IVG.

Les limites imposées par la loi Veil aux femmes mineures ou étrangères sont renforcées de façon arbitraire: pour les femmes mineures, de l'autorisation écrite des parents, on est passé à la présence obligatoire de l'un d'eux; pour les femmes étrangères, de trois mois de résidence, on est passé à l'obligation de présenter une carte de séjour. Les centres de planification qui facilitent l'accès des jeunes à la contraception sont menacés de fermeture. Or ces structures sont indispensables notamment au niveau de l'information des jeunes et de l'aide aux femmes en difficulté. Ainsi, à Lille, le Planning familial (structure créée au départ par des syndicalistes pour venir en aide aux femmes) a déposé son bilan suite à une restriction budgétaire (de 70% !) sur la décision du Conseil Général du Nord, dont Colette Codaccioni, ministre de la solidarité entre les générations, est membre.

Voilà pourquoi l'abrogation de toutes les lois limitants l'IVG est seule garante d'un véritable droit. Un droit égal pour tous et toutes. Un droit au libre choix.

ADRESSE AUX INTEGRISTES

Détesté(e)s théocrates, vouloir interdire l'avortement relève de l'autoritarisme des plus odieux et de l'asservissement des individus à un ordre moral des plus réactionnaires, des plus sexistes. A votre idéal de femme génitrice et soumise à l'ordre patriarcal, nous opposons le libre choix de l'individu à disposer de son corps.

L'IVG doit être un droit parce que c'est un choix.

Messieurs les cinglés de Dieu, votre place est dans vos Eglises, dans vos sectes, sûrement au FN ou chez De Villiers (voire dans le cabinet de Codaccioni) mais pas dans les hopitaux.

A bon entendeur...

Lee BERTI et PIMPRENELLE





FEMMES DANS UN MÉTIER D'HOMMES

(OU "MAIS ONT-ELLES SEULEMENT UNE INTELLIGENCE ?")

Ben quoi, c'est vrai, parfois on oublie qu'on est une femme; que dis-je, parfois! la plupart du temps plutôt— jusqu'à ce qu'un détail (négatif) vous rappelle que vous êtes une femme; pardon, que vous n'êtes qu'une femme. Nuance! Ah! et puis ce n'est pas tout! Figurez-vous qu'il y a aussi des «catégories» de femmes; bon, oui, les baisables, les pas baisables, les jeunes, les vieilles, les mères, etc. Mais il y a surtout des secrétaires et, ah! tiens, parce qu'il y aurait autre chose que des secrétaires? (Avec un fort accent péjoratif, s'il vous plaît.). Ben oui, quoi, une femme c'est ordonné, c'est aimable, c'est souriant, c'est bien sapé, ça sent bon, ça décore un joli bureau et ça vous fait tout le boulot con qu'il ne faut pas perdre de temps à faire. Par exemple, M. Dupont doit photocopier une feuille recto en un exemplaire sur la photocopieuse du couloir en accès libre-service; il dispose l'original sur le bureau de la secrétaire de service, va prendre son café, et revient engueuler sa secrétaire si la photocopie n'a pas été faite pendant ce temps. Le monde du secrétariat est dur, exclusivement féminin en France, et les secrétaires trop fréquemment sous-estimées, considérées comme des femmes à tout faire, et soumises aux humeurs de petits chefs irrespectueux usant parfois de procédés inavouables pour entretenir leur image de mâle...

Supposons un instant que vous ne soyez pas secrétaire mais femme ingénieur, et que vous répondiez au doux nom de Durand; le téléphone sonne sur votre bureau; vous décrochez. Neuf fois sur dix, vous entendez quelque chose comme «Le secrétariat de M. Durand? Passez-moi M. Durand!». Et le pire, c'est que cela vous arrive tout aussi bien lorsque votre interlocuteur est... une interlocutrice! Mais c'est les années 50, ou quoi?

Ne vous y trompez pas, nous sommes bien en 1987, nous ou nos aînées ont bien vécu les luttes pour l'émancipation des femmes. Il y en a même qui ont reconnu qu'il était possible que nous ayions une âme, d'autres qui ont pu constater que nous avions un cœur, un corps autour de notre sexe et sous nos fringues. Mais la grande question du moment, c'est: «Mais ont-elles une intelligence?» Et rares sont ceux qui se la posent, la grande majorité étant d'emblée persuadée que la réponse est «non», ou qu'il est même inutile de se la poser tellement le «non» est une

évidence. Cela explique peut-être pourquoi il semble si naturel d'assimiler systématiquement une femme à une secrétaire, dans ce fichu «milieu d'hommes»; car, bien sûr, ce boulot est débile, n'est-ce pas? Evidemment quand on voit comment la majorité de ces messieurs traitent leurs secrétaires, qu'ils ne sont pas loin de prendre pour des connes et des esclaves, il est facile d'imaginer qu'ils considèrent le travail de secrétariat comme un «sous-travail». De là à penser que toutes les femmes «sont juste capables de prendre des réservations de vol et de faire de la frappe au kilomètre», dans l'esprit de ces messieurs, il n'y a pas loin.

De temps en temps cependant — rarement il est vrai — on trouve une femme technicienne, ingénieur agronome, chimiste, informaticienne... Tiens, une échappée de chez Pigier! Alors, surtout dans les domaines techniques, les choses se gâtent, trop souvent. Ce n'est jamais bien dramatique, sauf exception, mais irritant, décourageant.

QUELQUES ANECDOTES POUR PLANTER LE DÉCOR...

Vous travaillez sur un projet et vous trouvez une erreur quelque part ou la solution à un problème, peu



**Get the Right Tool
for the Job!**

importe : dans de nombreux cas, vous allez parler dans le vide en expliquant votre idée ; vous savez, cette désespérante impression de parler au mur, ou... de pisser dans un violon! Et, là où il aurait fallu deux heures à un homme pour accrocher, intéresser, voire convaincre, vous allez y passer trois mois! Encore serez-vous étonnée de constater alors que c'est votre chef qui a eu l'idée! Ou bien, si elle est prise en compte vraiment trop tard, quel savon va vous «shampooiner» le crâne!

Autre cas d'espèce : dans des relations internationales (toujours au niveau technique, ailleurs on peut espérer que c'est différent !), vous, petite femme seule dans un groupe de mâles impotents, vous avez toutes les chances de récupérer la corvée de café à la pause, et d'entendre quelques «coquinerie» (qua! qua! hui! hui!) du genre « Ça ne fait pas beaucoup de trous dans un jeu de quilles », lancé à votre adresse par un super-mâle bedonnant et pontifiant, à la gueule de bon petit cadre père de famille!

Autre détail, vous êtes sensée être conforme à l'image de l'intellectuelle type : moche, grosse, sans forme, fringuée Chanel étriqué, avec deux rangs de perles au cou ; si tel n'est pas le cas, vous serez instantanément jugée pour crime de non-conformité, et encore déconsidérée si c'est possible ; la beauté vous attirera tous les désagréments de la drague de la part d'irrésistibles horreurs et vous classera aussi sec dans le clan des imbéciles (belle et bête, n'est-ce pas!); la non-conformité vestimentaire entraînera le mépris immédiat et le doute le plus total concernant vos capacités intellectuelles; l'amabilité vous fera prendre pour une «fille facile» et la distance pour une «allumeuse», la sécheresse pour une «vieille fille». Bref, assez conforme à ce qu'ils attendent, servez-leur le café, souriez à leurs «polissonneries», et ils vous... toléreront!

Autres détails de la vie courante: évidemment, vous avez intérêt à être bardée de diplômes (moins que votre petit chef cependant) et à «faire vos preuves», c'est-à-dire abattre en un temps record un boulot très difficile. Surtout n'arrivez pas au boulot avec un sac Prénatal à la main : on risque de vous faire remarquer que le projet sur lequel vous travaillez ne peut souffrir une, euh!, absence (même si votre sac contient votre casse croûte). N'ayez pas trop l'intention de suivre des formations : à quoi bon former la concurrence! Et si vous voulez être calife à la place du calife, devenez un pseudo-mec, il y en a qui y réussissent!

Egalité hommes-femmes ? Parlons-en! Ce vague serpent de mer agité de temps à autre par quelque syndicaliste titillé superficiellement par la trop grande évidence de non-respect, eh bien! oubliez-le, enterrez-le! C'est un leurre! Salaire égal à travail égal? Des clous! On vous démontrera toujours que votre travail n'est pas égal à celui de votre collègue de bureau homme! Ou même, on ne s'en donnera pas la peine! Vous serez de toute façon moins payée! Bien des petits chefs n'oseraient pas mépriser leurs subordon-



nés comme ils méprisent leurs subordonnées, ils auraient bien trop peur de se faire casser la gueule à la récré!

Au-delà de l'anecdote

La première constatation que l'on peut faire à la lecture des quelques anecdotes précédentes n'a rien de très encourageant, car on ne peut que constater le peu de profondeur des changements intervenus dans les conditions de travail des femmes égarées dans des «métiers d'hommes». Et par quel miracle aurait-il pu y avoir une quelconque évolution dans les mentalités masculines, alors que l'éducation des enfants reste encore très largement sexiste ; alors qu'il est toujours rare de voir des femmes dans les disciplines scientifiques (même s'il est vrai que leur nombre a augmenté ces dernières années)- alors que les luttes de femmes se sont ou bien doucement enlisées, ou bien radicalisées à l'extrême jusqu'à représenter une caricature des mouvements féministes ?

Globalement, le schéma de la femme «idéale» est resté le même; car, même si certains ont admis qu'il était désormais devenu presque inévitable que leur petite épouse travaille à l'extérieur, peu ont admis par la même occasion qu'elle puisse marcher sur leurs

brisées. Il est assez frappant de remarquer que parmi les populations mâles d'informaticiens dits «de haut niveau» (par rapport à ceux qui n'ennoblissent pas la fonction), une très faible proportion avoue une compagne ou une épouse «de même rang social», c'est-à-dire avec un boulot au moins équivalent au leur ; très nombreuses sont encore les «femmes au foyer» (et d'aucuns trouvent cela très normal, car, disent-ils avec un coup d'œil furieux à votre encontre, «n'ayant pas de besoins, elles n'ont pas besoin d'aller gonfler les statistiques du chômage»); très nombreuses également les instits ou profs de lycée, les secrétaires ou fonctionnaires au travail purement alimentaire. Tout cela permet évidemment de justifier la supériorité de certains et conforte leur intime conviction de la fragilité, de l'infériorité «naturelle»

des femmes, et de leur besoin d'admiration à l'encontre de leur protecteur et mâle. Cette situation de couple se retrouve heureusement moins fréquemment chez les jeunes de moins de trente ans, avec des exceptions, bien évidemment. Une fois le schéma de la «femme-femme» rétabli, de l'admiratrice naturelle de l'homme, reste à remettre en place le schéma de la mère ; encore vivace est la consécration du vase... Il ressort de cela que la femme idéale au travail se révèle être une inférieure hiérarchique sans chance aucune de «monter», bien faite, donc agréable à regarder, et déjà mère (en insistant sur le déjà!). Il n'est pas trop malaisé de comprendre que si vous ne correspondez pas aux critères énoncés, vous allez au-devant de difficultés innombrables, d'autant plus difficiles à surmonter qu'elles ne représentent souvent rien de réellement palpable, chiffrable, démontrable.

Evidemment, qu'allez-vous pouvoir prouver, si vous ennuis se «résument» à des vexations quotidiennes (relecture systématique de votre travail, mise en doute «sympa» de vos capacités remarques sur votre caractère, etc.) Rien, sinon que vous êtes une «emmerdeuse» (ah! terme si délicieusement employé, et avec quelle redondance!), une hystérique aussi peut-être, une insatisfaite (euphémisme). Une tactique charmante consiste à vous traiter de féministe avec

référence au passé et à quelques excès marginaux ou montés en épingle, dans le but évident que vous arrêtiez de vous défendre, car après tout, si vous n'êtes pas trop conne vous reconnaîtrez sans problème que des excès, il y en a eu!

Dans ces conditions, il est extrêmement difficile d'obtenir un respect tout professionnel. Le jeu consiste donc à se montrer d'une compétence à toute épreuve, sans faille, d'une amabilité de surface (ne pas se laisser emporter et réagir violemment, ça peut se retourner contre vous...), d'une discrétion à toute épreuve et d'une oreille de sourde ou de malentendante si vous préférez, afin de ne jamais percevoir les «saines» plaisanteries si ce n'est pour les faire cesser brillamment. A ce petit jeu, vous allez vite user vos nerfs si vous n'êtes pas naturellement d'une impassibilité de marbre. Soyons honnête, si vous y tenez vraiment, vous pourrez vous asseoir dans un fauteuil de chef si telle est votre ambition, mais à quel prix! (Mieux vaut ne pas y penser...)



ON EN REPARLERA DANS DIX ANS

Peut-être que d'ici là les choses se seront doucement améliorées, mais dans quel sens? Vont-ils réussir à nous rendre aussi basement ambitieuses qu'ils le sont, travaillant comme des bêtes pour un susucre en forme de voyage à l'étranger ou de prime exceptionnelle? En tout cas, une conclusion (puisse-telle ne pas être définitive...) s'impose : les femmes n'ont pas changé le monde du travail masculin, elles s'y sont adaptées, en n'y apportant que d'infimes progressions, sans remettre réellement en cause un mode de fonctionnement qui privilégie toujours l'obéissance imbécile à l'originalité, le carriérisme à l'intérêt d'un travail moins anonyme et plus enrichissant, la lâcheté des petits chefs à l'expression des problèmes réels, la passivité et l'acceptation à l'action et à la responsabilité de l'être humain.

RACHEL

Tiré d'un article paru dans Noir & Rouge n°6, sept-oct 87.

Mouvements internationaux de femmes



ETATS-UNIS

Dès le début du 19^e siècle les femmes américaines commençaient à être insatisfaites de leur situation sociale, de l'absence de droits fondamentaux et de la difficulté de leur position juridique. Les premières formes d'organisation politique furent leur investissement dans le mouvement abolitionniste. La lutte pour la libération des esclaves a été liée à la lutte pour les droits des femmes. Par ce mouvement les femmes apprenaient d'abord l'organisation de groupes, de conférences, de meetings, la préparation de pétitions, l'agitation, la propagande etc. En tant qu'abolitionnistes elles acquièrent le droit de parler en public et elles réussirent à développer une philosophie de leur rôle en société et de leurs droits fondamentaux. Pendant un quart de siècle, le mouvement abolitionniste et le mouvement féministe se renforçè-

rent et formèrent la NAWSA (National American Woman Suffrage Association) pour concentrer toutes leurs forces sur l'obtention du droit de vote. Ce mouvement trouva des arguments très conservateurs pour légitimer le droit des femmes. Selon leur opinion l'État ne peut exercer les tâches proprement féminines tel que la charité et l'enseignement et seule une mère exerçant son devoir de citoyenne peut former ses enfants dans les devoirs civiques !

Dans les années suivantes les tendances conservatrices se renforcèrent dans la NAWSA. Des idées racistes contrant le droit de vote des femmes noires devenaient de plus en plus importantes. Au début du XX^e siècle une nouvelle génération de femmes entre à la NAWSA. Elles veulent mener une lutte solidaire avec les femmes ouvrières et accèdent à de nouvelles formes de lutte. Elles organisent des manifestations dans tous les Etats et observent les actions menées par les Suffragettes anglaises.

En 1913 Alice Paul fonde la Congressional Union à l'image de la WSPU anglaise. Ayant participé aux actions violentes en Angleterre, elle tente de radicaliser la NAWSA qui se sépare de la Congressional Union en 1914. Par des actions militantes, ce mouvement essaie de forcer le gouvernement à accorder le droit de vote aux femmes. En 1917 la Congressional Union, alors transformée en NWP, commence un siège de la Maison Blanche qui durera 6 mois.

Pendant ces années, la NAWSA se bat pour le 19^e amendement à la constitution qui concerne le droit de vote. En 1920 il est appliqué.



rent mutuellement. La première génération de féministes se constitua avec la participation d'abolitionnistes convaincues telles que les soeurs Grimké, Sojourney Truth, Lucrecia Mott, Elisabeth Cady-Stanton etc...

Suite à l'exclusion des femmes de la délégation américaine à la conférence des abolitionnistes à Londres en 1840, la décision fut prise de faire une conférence de femmes qui se tint huit ans plus tard, du 19 au 20 juillet 1848 à Seneca

pour plus tard.

Le groupe de femmes le plus actif : le WCTU (Woman's Christian Temperance Union) apparut en 1874. Il avait pour but de limiter les dégâts de l'alcoolisme mais laissait le droit à toutes les femmes membres de s'organiser sur des points qui les concernaient directement. Ainsi elles créèrent des crèches dans les grandes villes, travaillèrent dans la charité etc. La WCTU regroupa les femmes de toutes classes, mais resta un mouvement dominé par les blanches. Dans les années d'après-guerre les femmes se politisaient de plus en plus. Des associations d'ouvrières menaient des grèves pour des réformes concernant surtout des femmes immigrées de plus en plus nombreuses.

En 1890 la NWSA et l'AWSA fusion-

NWP : National Woman's Party.
NAWSA : National American Woman Suffrage association.
NWSA : National Woman Suffrage Association (Association nationale pour le vote des femmes).
AWSA : American woman Suffrage Association.
WCTU : Woman's Christian Temperance Union.

ALLEMAGNE

La dépendance économique, juridique et politique était caractéristique de la situation des femmes au 19^e siècle. Quand le peuple allemand se souleva dans la révolution de mars 1848, les femmes commencèrent à défendre l'idée de droits de la femme comme celle des droits de l'Homme.

Mais après les luttes sanglantes, quand la première assemblée nationale se



réunit à Francfort, les femmes ne pouvaient y assister qu'en tant que spectatrices et n'étaient pas acceptées comme citoyennes, alors qu'elles

avaient combattu aux côtés des hommes. La première république fut supprimée en 1850 et les autorités prusses interdirent les réunions publiques, la liberté de la presse et surtout toute appartenance de femmes à des groupes politiques et leur participation à des réunions politiques quelconques. En 1865, lorsque la situation politique se libéralisa et que les révolutionnaires de mars furent amnistiés, les femmes organisèrent la première conférence de femmes à Leipzig. Son résultat le plus important fut la création du ADF (Allgemeiner Deutscher Frauenverein).

La plupart des membres du ADF étaient des femmes de la bourgeoisie qui s'adressaient seulement à une partie de la population féminine. Le ADF n'a jamais remis en cause le rôle de la femme dans la famille, mais s'est surtout concentré sur l'enseignement des femmes et le droit au vote. D'autres organisations du même type s'établirent en même temps.

L'élément conservateur se renforça dans le mouvement féministe bourgeois et finalement toutes les associations se regroupèrent dans le BDF. De fait, l'idéologie de ces femmes membres voyait le "métier de mère" comme plus haute aspiration de la femme, et en aucun cas elles ne voulaient l'émancipation politique ou l'égalité de la femme. En 1913 le BDF comptait 500 000 membres.

De l'autre côté, les femmes ouvrières se battaient pour un socialisme féministe et l'égalité totale avec les hommes. Clara Zetkin en était la théoricienne principale. Elle aligna l'oppression de l'ouvrier par le capitaliste à l'oppression de la femme par l'homme. Pour elle tout sexisme masculin était issu de l'idéologie bourgeoise et capitaliste, ce qui lui permit de critiquer les hommes dans son parti.

Les sociaux-démocrates furent obligés d'accepter la création de secrétariats de femmes dans le parti pour pouvoir recruter plus d'ouvrières. Les femmes socialistes créèrent des syndicats pour femmes, pour leur protection dans les usines. Les socialistes luttaient unique-

ment pour la classe ouvrière et refusaient de s'unir aux groupes de féministes bourgeoises. Ce qui rendait leur lutte difficile était le fait qu'elles ne cessaient de subordonner le féminisme au socialisme. En 1895 les féministes forçaient le SPD soutenir dès lors la motion du droit de vote. Malgré toutes les oppositions entre les féministes bourgeoises et socialistes, leurs deux points communs, l'enseignement et le droit de vote, furent appliqués avec succès. Depuis 1908 toutes les universités allemandes acceptent les étudiantes et en 1918 les femmes obtinrent le droit de vote dans la constitution de Weimar.

GRANDE-BRETAGNE

Le mouvement féministe anglais était dans ses débuts le plus puissant en Europe. La lutte pour le droit de vote et l'amélioration de leur situation politique servit comme exemple pour les femmes en Europe.

Dès 1831 des articles pour les droits au vote apparurent dans des journaux radicaux. Entre 1830-1850 des militantes s'investissaient dans des groupes anti-esclavagistes et, comme aux USA, l'éclat se fit en 1840 lorsque les femmes furent exclues de la conférence des groupes abolitionnistes à Londres. En réaction, Anne Knight créa la première "union de politique de femmes" à Sheffield qui avait comme but l'obtention du droit de vote. En 1848 les premières femmes avaient le droit d'entrer à l'université de Londres où elles pouvaient, en plus de l'accès à l'enseignement supérieur, se rencontrer et former les premières théories des féministes. Ces femmes constituèrent les premiers groupes féministes partout en Angleterre.

En 1856, eut lieu la première grande mobilisation pour obtenir le pouvoir de disposer du salaire et de la possession. Le parlement refusa la pétition en 1855. Ceci renforça les groupes dans leur lutte.

Dans les années 60 du 19e siècle, les groupes organisèrent 4 campagnes différentes contre des lois spécifiques, comme par exemple, la loi sur l'examen médical forcé pour les prostituées. En 1865, elles soutinrent la campagne électorale de John Mills qui, lorsqu'il fut élu député au parlement, lança la question du droit de vote pour femmes.

NUWSS : National Union of Woman's Suffrage Societys.
WSPU : Women's social and Political Union.

Au début du 20e siècle, les femmes avaient réussi dans beaucoup de domaines. Elles étaient dans des parlements de ville, pouvaient devenir fonctionnaires pour l'assistance sociale, avaient le droit de vote dans les municipalités, pouvaient devenir maires mais au niveau national, elles n'avaient toujours pas le droit de vote.

Les groupes féministes s'étaient associés aux libéraux et aux socialistes qui à leur tour n'étaient pas favorables au droit de vote pour les femmes. Pour rester unies avec ces partis elles s'étaient concentrées sur d'autres domaines.

En 1857 le mouvement féministe s'unifia dans l'"union nationale des groupes femmes pour le droit de vote". Avec la création du Labour Party, les femmes commencèrent de plus en plus à demander leurs droits.

A partir de 1906, le mouvement féministe se concentra essentiellement sur le droit de vote et en même temps se divisa en deux tendances concurrentes : le NUWSS et le WSPU. Le NUWSS essaya de recruter le plus de monde possible, de propager ses exigences par le biais de meetings et de journaux et de convaincre les politiciens libéraux de soutenir la lutte. Millicent Fawcett, le/la leader croyait que la démocratie parlementaire aiderait finalement les femmes. Elle était contre toute forme de violence et désigna le NUWSS comme fidèle à la loi.

De l'autre côté, le WSPU, les fameuses suffragettes, imita les actions violentes de la lutte indépendantiste des Irlandais. Ces femmes cassaient des vitrines, menaient des fils télégraphiques, menaient des manifs violentes, se laissaient emprisonner et une fois en prison commençaient des grèves de la faim; Jusqu'en 1913, plus de mille Suffragettes ont été arrêtées.

Pour la cause Emily Davison se jeta devant le cheval du roi lors d'un derby populaire. Selon le WPSU, elle est morte pour la cause.

Pendant la première guerre mondiale, ces organisations se transformèrent en groupes nationalistes. Elles propageaient le patriotisme fanatique et s'engagèrent dans la propagande pro-guerre. Après 90 ans de luttes les femmes anglaises, finalement, obtinrent le droit de vote en 1918.

S.

ADF : (société générale des femmes).
BDF : Union des sociétés allemandes féministes. Bund Deutscher Frauenverein.

LES FEMMES AU CHIAPAS : LA LUTTE A L'INTERIEUR DE LA LUTTE



La situation des femmes au Chiapas est particulière de par les critères d'appréciation de leurs conditions qui sont désormais liés à la révolution zapatiste. Il existe beaucoup de différences entre la vie dans les communautés et la vie dans l'EZLN. L'émergence du mouvement zapatiste a permis de nombreux changements : prise de conscience au sein de l'armée, dans les communautés, pour les femmes en général, notamment par la promulgation de la loi révolutionnaire des femmes.

Le quotidien des femmes

Les femmes dans les communautés sont considérées comme des êtres inférieurs, n'ayant aucun accès à la vie publique ni à l'instruction. Pour elles, tout n'est que devoirs : le travail, la maison, les enfants...

Elles travaillent de trois heures du matin jusqu'au coucher du soleil tous les jours de la semaine, ne se reposent jamais et n'ont aucune distraction, contrairement aux hommes, et cela dès le plus jeune âge puisqu'elles se marient très tôt, à 13 ou 14 ans, et souvent de force : les relations amoureuses sont mal vues par les coutumes et la religion. Sans parler de la contraception et de l'avortement qui sont des sujets tabous. L'avortement est puni par la croyance, mais une femme sur cinq en âge d'avoir un enfant a effectué un avortement, dans des conditions très difficiles.

D'autre part le travail artisanal, qui est leur activité principale, est très dévalorisé et mal rétribué. La femme est ainsi entièrement reléguée à son travail, dévouée à sa famille. On ne lui reconnaît aucune capacité de décision sur sa propre vie. **La domination des indigènes est encore plus significative pour les femmes que pour les hommes car elles sont beaucoup plus marginalisées.**

Face à cette situation extrêmement discriminatoire, les femmes ont pris conscience des mauvais traitements qu'elles subissaient et ont ressenti le besoin de s'organiser. Ceci s'est fait simultanément avec l'entrée des femmes dans l'EZLN. Pour certaines d'entre elles, prendre les armes est très important pour montrer qu'ils combattent tous pour le même avenir ; les femmes d'ailleurs partageant aussi l'idée que les armes ne sont qu'un moyen pour atteindre un but : l'inutilité des armes. Grâce à la création de groupes de femmes, de nombreuses



jeunes sont entrées dans l'armée de libération, souvent poussées par leurs mères qui leur disaient d'aller combattre.

La principale raison de leur entrée dans l'armée de libération est ce désir de formation et d'instruction qu'elles ne peuvent obtenir si elles restent chez elles. L'organisation communale est un des piliers de la résistance culturelle dans la tradition indigène. Elle est basée sur une structure familiale fermée où la femme est mise à l'écart de toutes les affaires publiques.

Face à l'entrée des femmes dans l'EZLN et à ses conséquences multiples, il y a eu une résistance des hommes, surtout chez les jeunes. En effet, ceux-ci ont eu du mal à obéir à une femme car ils ne sont pas habitués à voir les femmes participer à la vie publique.

La loi révolutionnaire des femmes a permis, tout comme le travail quotidien des femmes zapatistes, une évolution substantielle du rapport de domination entre les hommes et les femmes. Petit à petit les hommes s'occupent des enfants, aident et prennent conscience de la souffrance des femmes au quotidien.

Les femmes maintenant et après...

Deux femmes représentent plus particulièrement les autres femmes. La Commandante Ramona représente les groupes de femmes des communautés indigènes et, est membre du Comité clandestin révolutionnaire indigène, et la major Ana María est porte-parole des femmes combattantes. Elles deux représentent la dignité des femmes à défendre leurs



droits inexistant. Toutes les femmes ne s'impliquent pas directement dans la lutte armée, elles luttent au sein des communautés. Elles divisent le travail : les jeunes (entre 16 et 27 ans, parfois plus jeunes) participent à la lutte, apprennent les tactiques de combat et font du travail politique auprès de la population, et plus particulièrement certaines organisent les groupes de femmes dans les villages. Ainsi elles alphabétisent les femmes afin qu'elles puissent acquérir une reconnaissance en travaillant collectivement. Ce travail des femmes de l'EZLN les amène à avoir autant de responsabilité que les hommes, ce qui leur a apporté beaucoup de respect et d'écoute de la part des autres femmes mais aussi de la part des hommes.

Les plus âgées, au village, s'occupent des enfants (aussi de ceux que les combattantes ont eu accidentellement), de la nourriture pour les camps dans les montagnes, du matériel pour l'armée. Elles tiennent aussi des réseaux de communication et contrôlent la sécurité.

Par tout ce travail les femmes ont prouvé qu'elles étaient capables de faire bien d'autres choses que s'occuper d'une maison et élever des enfants. Elles continuent de lutter pour faire évoluer cette mentalité discriminatoire si profondément ancrée dans les communautés indigènes et paysannes en s'organisant collectivement.

L'un de leurs premiers axes de lutte a été de faire que les femmes viennent aux réunions et ensuite qu'elles y participent. Ceci s'est fait par le biais des groupes de femmes. Le premier aboutissement fut la loi révolutionnaire des femmes. Cette loi, en s'intégrant au texte de loi de l'EZLN en quatrième position

prouve que les femmes luttent pour les mêmes raisons que les hommes, que la lutte des zapatistes est celle de tous mais que les exigences des femmes doivent désormais prendre une place spécifique dans la lutte.

La loi révolutionnaire des femmes

Le texte de la loi des femmes est la cristallisation du travail de plusieurs années, de consultations et de débats dans les groupes de femmes créés en partie à cet effet dans beaucoup de villages. Le texte qui suit a été lu le 8 mars 1993 par Suzanna devant une assemblée où les hommes de certaines communautés étaient très inquiets, voire furieux ; à la fin de la lecture les femmes ont applaudi et le texte fut voté et approuvé à l'unanimité.

1- *Quelles que soient leur race, leur croyance, leur couleur ou leur appartenance politique, les femmes ont le droit de participer à la lutte révolutionnaire à l'endroit et au niveau que leur volonté et leurs capacités détermineront.*

2- *Les femmes ont le droit de travailler et de toucher un juste salaire.*

3- *Les femmes ont le droit de décider le nombre d'enfants qu'elles peuvent avoir et dont elles peuvent s'occuper.*

La contraception est pratiquée dans l'EZLN mais pas dans les communautés où les femmes "se tuent elles-mêmes à avoir autant d'enfants."

4- *Les femmes ont le droit de participer aux affaires de la communauté et d'assumer une charge si elles sont élues de manière libre et démocratique.*

5- *Les femmes et leurs enfants ont droit à l'assistance élémentaire en matière de santé et d'alimentation.*

6- *Les femmes ont droit à l'instruction.*

7- *Les femmes ont le droit de choisir leur partenaire et de ne pas être contraintes à se marier de force.*

Ce qui est le cas dans l'EZLN.

8- *La femme ne pourra être frappée ni maltraitée physiquement par aucun membre de sa famille ni par aucun étranger. Les délits pour tentative de viol ou pour viol seront sévèrement punis.*

9- *Les femmes pourront assumer des charges de dirigeants dans l'organisation et avoir des grades militaires dans les forces armées révolutionnaires.*

10- *Les femmes auront tous les droits et toutes les obligations que stipulent les lois et les règlements révolutionnaires.*

Les femmes ont fini par dire : "Les femmes aussi peuvent commander. C'est beau et nous pouvons marcher ensemble hommes et femmes."

PIMPRENELLE

Rédigé à partir du chapitre VII du livre de Guiomar ROVIRA «ZAPATA EST VIVANT!»

Quatrième Conférence des Nations-Unies sur les Femmes

ÉTAT DES LIEUX



La quatrième Conférence des Nations-Unies sur les Femmes s'est tenue début septembre à Pékin, haut lieu d'égalité comme chacun sait, et a rassemblé plus de 30 000 femmes. Elle fait suite à celle de 1985 à Nairobi, qui, avec les récentes conférences du Caire et de Vienne sur la population et les droits de l'homme, avaient consacré "l'inéluctable marche en avant vers la reconnaissance des droits des femmes." Le constat de la Conférence de Pékin est cependant bien amer. Alors que "l'esprit de Nairobi" évoquait espérance et progrès, cette réunion des Nations-Unies ne s'est malheureusement placée que sous le signe du combat pour la sauvegarde des acquis.

Malgré quelques progrès constatés par le document de travail de la conférence, le statut et les droits des femmes ont globalement régressé dans les dix dernières années, parfois cruellement, surtout dans le tiers-monde. Travail, sida, analphabétisme, prise de décision : les femmes ne sont les égales des hommes dans aucun domaine et nulle part.

* Entre 1985 et 1995, les problèmes économiques se sont aggravés dans le monde et les femmes ont été les premières victimes de cette crise.

Le nombre de celles-ci vivant dans la pauvreté a augmenté plus rapidement que celui des hommes, et représente aujourd'hui 70% des personnes vivant au-dessous du seuil de pauvreté.

De plus, bien que participant de plus en plus à la vie économique, leur salaire reste inférieur de 20 à 40% à celui des hommes. Quand elles sont salariées, elles sont souvent cantonnées dans des postes subalternes. Et globalement, le travail des femmes reste encore généralement mal rémunéré, peu reconnu et sous-évalué, alors que leur contribution annuelle "invisible" à l'économie mondiale est estimée à environ 11 000 milliards de dollars. Dans de nombreux pays d'Afrique, les femmes constituent plus de 60% de la main-d'œuvre agricole et produisent près de 80% des aliments. Elles reçoivent pourtant moins de 10% des crédits accordés aux petits exploitants et 1% du crédit total à l'agriculture.

En tenant compte du travail au sein du foyer, sur l'ensemble des pays, le temps total de travail des femmes dépasse de 13% en moyenne celui des

hommes. La fourchette de temps supplémentaire va de 8 minutes par jour en Corée du Sud à près de 3 heures par jour dans les zones rurales du Kenya, ce qui revient par an à plus de 45 journées de 24 heures de travail en plus.

* Face au sida, les femmes non plus ne sont pas les égales des hommes. Physiologiquement, elles en sont deux fois plus affectées, et elles sont, chaque jour, 3 000 à être contaminées dans le monde par le virus (1,1 million par an).



De plus, bien que depuis 1970 le taux de mortalité maternelle ait été réduit pratiquement de moitié, environ 500 000 femmes meurent encore chaque année des suites d'une grossesse. Dans les pays en développement, une femme a une chance sur 25 à 40 de mourir en couches ; elle en a une sur 3 000 dans les pays industrialisés.

Les femmes sont les premières victimes des conflits. On estime qu'une femme sur quatre est victime de mauvais traitements dans le monde. Avec la guerre en ex-Yougoslavie, le viol est devenu une arme par le biais de laquelle on veut atteindre l'ennemi.

La santé est aussi l'un des thèmes les plus délicats puisqu'il comprend naturellement le libre choix des femmes en matière de sexualité et de maternité, droit sévèrement remis en cause par les fondamentalistes de tous bords. Ce droit à l'avortement et à la régulation des naissances est de plus en plus féroce malmené par les voix officielles de l'Islam et de la chrétienté (Vatican, droite évangélique américaine) ainsi que par les régimes les plus répressifs, qui multi-

plient leurs atteintes à l'intégrité de la femme. Toutes les 3 minutes, une femme meurt d'un avortement clandestin, tandis que dans le même temps trois autres payent de leur vie leur énième accouchement. Dans le monde, 85 à 114 millions de femmes et de jeunes



filles ont subi une mutilation des organes génitaux. Chaque année, 2 millions de jeunes filles sont victimes de cette pratique en Afrique et en Asie, mais aussi parmi la population immigrée en Europe et en Amérique du Nord.

* L'éducation est le point le plus positif de ce bilan. A l'exception de l'Afrique et de l'Asie, partout ailleurs le taux de scolarisation primaire des filles est en effet à parité avec celui des garçons. Cependant, les femmes représentent encore 65% des 905 millions d'illettrés dans le monde.

* D'autre part, la préférence sociale pour les enfants de sexe masculin fait que les fillettes sont privées des droits indispensables, et entraîne, entre autres violences sexistes, des avortements sélectifs chez les femmes enceintes d'une fille (Inde, Chine, Tibet par volonté génocidaire). Au Bangladesh par exemple, parmi les moins de 5 ans, les garçons reçoivent 16% de nourriture de plus que les filles, alors que les besoins sont identiques.

* Enfin, en matière de prise de décision, de grands progrès sont encore à réaliser pour changer les données et faire évoluer les consciences.

En vingt ans, le pourcentage de femmes parlementaires dans le monde n'a pratiquement pas bougé (6,8% en 1975 ; 9,7% en 1987 ; 8,8% en 1993). En 1994, c'est seulement dans 8 pays que près de 30%

des décideurs étaient des femmes, seuil à partir duquel elles commencent à avoir une influence notable sur le type et le contenu des décisions politiques.

Dans les Ministères à caractère économique (Finances, Commerce, Économie et Plan), ainsi que dans les Banques Centrales, les femmes ne constituent que 36% du personnel (données de 1994).

Au rythme où cette situation évolue, il faudrait aux femmes 475 ans pour être à parité avec les hommes aux postes de direction des entreprises.

Suite à la dégradation de la situation des femmes durant les dix dernières années, la conférence de Pékin n'a pu s'offrir pour perspective d'avenir que de sauvegarder les fragiles acquis, tant menacés entre autres par la montée des forces fondamentalistes. Détresse économique et intolérance, le cocktail se révèle désastreux pour la femme, surtout dans le domaine de la santé qui reste le plus préoccupant et le plus urgent à résoudre. Pékin a consacré le manque de volonté politique qui ne contribue pas à surmonter les obstacles, surtout dans le tiers-monde, vers plus d'égalité et de reconnaissance entre homme et femme.

Voilà donc la triste constatation de cette dernière conférence, et en quelque sorte le bilan de la précédente il y a dix ans. Force est de constater que la plupart des objectifs de Nairobi (stratégies prospectives d'action pour la promotion de la femme) n'ont pas été réalisés. Mais rien d'étonnant à cela quand on sait que les programmes d'action de l'ONU n'ont aucun caractère obligatoire pour les États, qui demeurent libres d'appliquer ou non les mesures préconisées. Il est important de noter qu'il en est de même aujourd'hui et que certains pays (Vatican, Irak, Iran, Égypte, Soudan, Honduras, Argentine, Guatemala, Malte) ont remis en cause le droit des femmes à l'information et aux services de santé et leur liberté de décision en matière de procréation dès les réunions préparatoires de New York. On ne peut également que s'étonner de la place de choix faite au Vatican. Il est en effet actuellement considéré comme un État et à ce titre, ses diplomates jouissent d'un accès illimité aux négociations et d'une voix lors du vote de décision des États. Rappelons que les associations de femmes et autres religions doivent, elles, se battre pour avoir le privilège simplement d'assister à la conférence.

Le manque de volonté politique est évident, ces conférences étatiques ne sont que des opérations de bonne conscience. Mais ne perdons pas espoir, la lutte pour la reconnaissance des droits des femmes se mène au quotidien par des individus et des organisations volontaires. En cela, les femmes d'Alger, qui refusent la Charria et se battent, montrent l'exemple.

PICH

Chiffres obtenus dans Courrier International du 7 au 13 sept 1995, n°253.

Le centre des femmes victimes de la guerre

CROATIE : LES SURVIVANTES



“La guerre. Elle ne détruit pas seulement les maisons et les êtres chers. Elle annihile des pans entiers d’histoires personnelles. Les familles sont séparées, les amis ont disparu ou sont éparpillés (...). Je suis Mirsada de Sarajevo et je porte sur mes genoux la tête coupée de mon mari pendant le siège de la ville. Je suis Ruza de Derventa. J’ai enterré tout ce que j’avais sous un arbre dans mon jardin. J’espère revenir chez moi, mais pour l’instant, j’attends mon visa de réfugiée pour le Canada. Je suis Mara, envoyée d’un hôpital dans un camp serbe. Je suis Alija de Prijedor avec un faux passeport, tentant de passer illégalement en Suède avec mes deux enfants. Leur père, mon mari, a disparu. Je voudrais commencer une nouvelle vie. Je suis Badem, faisant signe à ma fille de se taire dans le tramway, pour que personne ne sache que nous sommes Bosniaques...”(1)

Dire que le centre des femmes victimes de la guerre n’aurait jamais existé avant la guerre est une lapalissade. Les groupes féministes qui s’y sont investis existaient pourtant pour la plupart depuis quelques années déjà. Elles ont été à l’initiative de la Campagne Anti-Guerre (ARK), dès 1991. La spécificité d’une telle organisation est moins celle d’une solidarité naturelle entre femmes, croates et bosniaques, que le fait que toutes, à des degrés divers, ont vécu la guerre dans leur chair et leur esprit. Les témoignages rapportés ci-dessus ne sont pas seulement ceux des femmes que le centre tente d’aider, mais aussi des histoires personnelles des militantes sur place. Rada Boric n’a pas besoin de mettre des guillemets en racontant les histoires des autres. Sur trente permanentes, une quinzaine sont des réfugiées et peuvent raconter des histoires similaires. Leur histoire.

Cette histoire, elles savent très bien que les femmes serbes de Krajina et de Slavonie ont la même, et c’est pourquoi leur profession de foi reste vigoureusement antinationaliste, antifasciste, antiraciste, non-violente. Leur premier travail a été d’organiser l’aide politique, psychologique, humanitaire et financière aux réfugiées. Les femmes et les enfants forment l’immense majorité des déplacés. Des liens, des réseaux se sont créés qui forment à long terme une des bases nécessaires pour un futur changement de société, et d’abord l’énergie de l’espoir.

Mais la volonté première du centre est de réapprendre à ces femmes à reprendre le contrôle sur leur propre

vie, à comprendre et à s’opposer aux structures dominantes mâles, qui n’ont apporté qu’une culture de mort. Les femmes ne sont pas seulement victimes de la guerre. Elles ont été victimisées. Les crimes ont été commis en leur nom. Leur corps a été utilisé comme champ de bataille. Les femmes n’ont aucun pouvoir politique en tant que telles, mais elles doivent assumer les conséquences de la guerre. Le “civil” a disparu au profit du “national”, et la femme au profit de la mère; sacralisée certes, mais dans quel état : ne parle-t-on pas à longueur de propagande de la “Mère-Patrie”? Quel symbole!

Quand les viols de masse en Bosnie ont été connus par l’opinion, les groupes de femmes tant de Belgrade que de Zagreb ont commencé à travailler sur le sujet. Un centre spécifique de soutien aux “survivantes” a aussi été ouvert en Bosnie, à Zenica, avec l’aide féministe internationale. “Les crimes de guerres contre les femmes portent en eux deux dimensions, explique Rada Boric : la “purification ethnique” (les viols de masse ont surtout été perpétrés par les troupes serbes) et les crimes contre le genre féminin. Mais cette dernière dimension a été minimisée.” Seuls les groupes de femmes tentent d’aller au bout de cette logique, d’ouvrir des procès, d’avoir accès au Tribunal International afin que ces viols soient jugés en tant que crime contre l’humanité.

Si les viols, les harcèlements politiques, raciaux, administratifs, économiques, la perte des proches n’étaient pas suffisants, on peut rajouter aussi un fait divers qui fait ravage dans toutes les républiques en guerre: la violence domestique, avec ses conséquences tragiques de plus en plus nombreuses. Les meurtres sont mis sur le compte des “traumatismes de guerre”.

Le climat n’est donc guère sain pour le genre féminin. La dernière visite du Pape, il y a quelques mois, n’a rien fait pour arranger les choses : depuis, la gare de Zagreb est remplie de propagande contre l’avortement et les femmes doivent en plus mener bataille sur ce terrain pour conserver leurs droits. Des actions à peine relayées par les médias aux ordres et totalement ignorées par le gouvernement. Mais de toutes façons, les femmes en tant que telles n’ont jamais eu la possibilité de participer aux prises de décisions politiques, du moins pour leur compte, et encore moins aux négociations de paix. Quand on parle des féministes en Croatie, on entend les vieux termes classiques de “sorcieres”, “lesbiennes”, auquel se rajoute, contexte oblige, le délicieux “traître à la Nation”.

Le travail basique tant humanitaire que politique en direction des réfugiées est donc une manière de reconstruire une société civile féminine, de reconquérir l’existence au moins autant que la parole.

Le centre des femmes dispose d'un bureau d'information pour tous ceux, journalistes, curieux ou militants, qui seraient désireux d'apprendre ou d'aider. Toute aide est évidemment la bienvenue, surtout financière, et des frais seraient épargnés si les donateurs pouvaient utiliser la méthode du transfert. Il suffit d'aller à sa banque et demander un envoi d'argent... en Autriche (Hé oui!) à la banque Creditanstalt Graz, Herrengasse 15, 8010 Graz, Autriche. Tel : +0316/8045/839. Numéro de compte : KTO NR : 0882-20132-00 BLZ. 11870. Sinon, envoyer chèques et lettres de **SOUTIEN à : Centar za Zene Zrtve rata-Center for Women Victims of War Djordjiceva 6, HR-10000 Zagreb, CROATIA
tel : +385 1 434 189
fax : +385 1 433 416
Email : CENZENA—ZG@ZAMIR-ZG.ZTN.APC.ORG**

Mais cette politique à long terme rencontre les logiques gouvernementales. Depuis la "libération" des territoires croates et d'une partie de la Bosnie, des camps ont été vidés et fermés en Croatie, des réfugiés réexpédiés "chez eux" au milieu des ruines, sans aides, de nouveau déracinés dans un environnement qu'ils ne reconnaissent plus et, en Bosnie, pas toujours très sûr. Le travail doit donc recommencer sur place, et même à Zagreb où des camps illégaux sont apparus, uniquement soutenus par les associations caritatives musulmanes.

Les actions en cours sont nombreuses et variées :

Tout d'abord l'aide financière et humanitaire. L'Etat croate aide très peu les réfugiés en général et pas du tout les clandestins. Même si les grandes organisations humanitaires restent présentes dans les camps, les difficultés restent majeures sur les problèmes de santé, de visas, de passeport et d'éducation des enfants. En outre, les réfugiés n'ont pas le droit de travailler. Enfin, 75% des réfugiés vivent dans des endroits privés, chez eux ou chez des parents ou amis, ce qui pose des problèmes quasi insolubles pour les uns et les autres

Ensuite l'aide psycho-sociale pour les femmes. Qu'il s'agisse des traumatismes liés directement à la guerre ou ceux liés à l'exil, surtout pour les paysannes projetées de la campagne à la ville, les problèmes sont nombreux. On comptera aussi le syndrome de dépendance lié à l'aide extérieure et à l'effacement partiel ou complet de leurs systèmes de références sociales. Des groupes d'auto-support psychologique - et politique - ont été formés dans les camps. Ceux-ci bénéficient de fait de possibilités de restructuration par la vie collective qui s'y organise. Tel n'est pas le cas pour les réfu-

giées isolées pour lesquelles d'autres groupes de resocialisation ont été formés. Démarrée en janvier 1993, l'opération concerne environ 1500 femmes.

Les projets éducatifs, qui concernent plus les femmes que les enfants, consistent à former les activistes, réfugiées ou non, volontaires pour aider les groupes d'auto-support et le soutien individuel aux personnes en difficulté. Les actions s'étendent depuis 1994 en direction de la Bosnie et d'autres régions de Croatie, aidant au développement organisationnel et à la médiation dans les conflits sur un mode non-violent directement inspiré de Gandhi. Non sans succès.

L'aide à l'émigration dans des pays tiers a commencé dès 1992 en coopération avec d'autres groupes féministes, généralement allemands. 400 femmes ont ainsi pu quitter l'ex-Yougoslavie avec leurs enfants. Inutile de préciser la difficulté de tels projets dans le contexte de la Forteresse Europe et des lois restrictives sur l'immigration en cours dans la plupart des pays occidentaux.

La Maison Rosa pour femmes et enfants est un mini-projet qui a démarré au Printemps 1994. Une charmante petite maison louée et meublée par le Centre des femmes accueille dans un cadre agréable une dizaine de femmes et quinze enfants. L'atmosphère, moins pénible et plus familiale que celle des camps, aide à la resocialisation. Certaines des femmes ont pu trouver du travail (on ne dira pas comment !) et restent soutenues psychologiquement et socialement par le groupe de Zagreb.

Le projet femmes de Pakrac, très récent puisqu'il date de la libération de la Slavonie, forme le complément d'un projet plus large et plus ancien : le village de Pakrac était traversé depuis 1991 par la ligne de front entre les positions croates et serbes de Krajina. Dès 92, les pacifistes de l'ARK ont initié un projet de reconstruction de la localité ravagée par les bombardements et ont même réussi à passer de l'autre côté de la ligne pour reconstruire aussi chez les Serbes. Des contacts commençaient à reprendre de part et d'autre du front, brisés par l'opération "tempête" de mai 1995. On notera, et ce n'est pas de l'accessoire, que ce village à 70% serbe s'est battu durant l'été 91 contre l'invasion de l'armée fédérale. Dès la fin de l'action militaire de 95, les femmes croates sont allées trouver les femmes serbes restées sur place et les ont trouvées terrorisées et traumatisées. L'aide d'urgence a immédiatement commencé, et la création de petits groupes mixtes a suivi, avec une facilité étonnante. Un exemple très fort dont les femmes de Zagreb comptent profiter pour des actions plus larges, en Croatie et en Bosnie, et à travers toutes les républiques divisées. Soulignons que la solidarité entre les réseaux de Serbie, Croatie et Bosnie ne s'est jamais démentie, à l'exception de Mothers for peace en Serbie, qui semble être manipulé par le pouvoir de Belgrade.

Citizen Caïn

(1) Rada Boric "The oasis", in *New Internationalist*

LA MÉTAPHORE SEXUELLE DANS LE DISCOURS DE JEAN-MARIE LE PEN



"Je crois comprendre quel est le ressort du raisonnement qui a conduit le Président des Etats-Unis et celui qui a conduit les fédérastes européens à soutenir l'unité de l'empire soviétique".

Le discours public d'un homme politique est généralement asexué. Les sujets s'accrochent mal d'allusions coquines et d'images sexuelles. Ce n'est pas le cas des discours de Jean-Marie Le Pen qui use régulièrement de la métaphore sexuelle dans ses discours. La métaphore est une figure de signification par laquelle un mot se trouve recevoir dans une phrase un sens différent de celui qu'il possède dans le langage courant.

L'allusion, le suggéré règne en maître dans le discours du leader du FN. L'important n'est pas tant dans ce qui est consciemment dit que dans ce qui est consciemment entendu. La métaphore est un ustensile de base du discours démagogique, elle permet à l'auditeur de ressentir la complicité avec le tribun, d'autant plus que chacun peut y insérer ses propres fantasmes.



La métaphore sexuelle fait appel à tout ce que l'auditoire peut "refouler" en matière de sexualité (homosexualité, viol, inceste) et elle met toujours en scène l'autre pour mieux le rejeter.

Ainsi l'immigré est quasi systématiquement associé aux agressions sexuelles, au viol par exemple : *"Demain les immigrés s'installeront chez vous, mangeront votre soupe et coucheront avec vos femmes, votre fille ou votre fils"* ou encore *"Le monde islamique vient battre les frontières de l'Europe et la pénètre lentement"*. C'est l'Europe toute entière qui est en passe d'être violée...

Dans la sphère privée, l'impur n'est plus l'immigré mais l'homosexuel qui aurait transgressé l'ordre naturel.

La métaphore sexuelle permet à Le Pen de ne pas être un homme politique comme les autres. Il affirme : *"Nous dérangeons les partis institutionnels. Nous les empêchons de bander à quatre"*. PC, PS, UDF, RPR sont associés aux "déviant", aux "tares" sexuelles dont il a chargé l'immigré et l'homosexuel. Parlant du retrait de la réforme Devaquet, il s'exclame : *"M. Devaquet a enlevé sa veste et M. Monory son pantalon"*.

Deux vierges cultes : MARIE et JEANNE D'ARC

On sait les positions du FN sur la femme dont le rôle est avant tout d'être mère, femme au foyer, repos du guerrier. Mais le développement des idées du FN peut passer par des chemins apparemment bien détournés. Et pour souder idéologiquement sa grande famille, Le Pen choisit deux images de références particulières puisqu'il s'agit de deux femmes, vierges et sanctifiées, deux faces d'une même incarnation de la pureté : Marie et Jeanne d'Arc.

S'agissant de Marie, Le Pen dit : *"Tout le monde s'appelle Marie chez nous. (...) Le culte marital a joué un grand rôle dans la culture bretonne et occidentale. L'image de Marie, vierge mère, a été un symbole de civilisation, c'est-à-dire de bellicisation. Le symbole féminin qu'elle a introduit, la dignité féminine, la libération et l'émancipation de la femme dans notre culture, depuis la matrone romaine jusqu'à nos jours, a été dominée par la présence de Marie, per-*

(1) "Les dits et les non-dits de JM Le Pen" Paris La Découverte 1988

sonnage central, intercesseur sentimental. Toute la culture occidentale est imprégnée de son image et de la sensibilité qu'elle diffuse" (1)

Marie est donc le symbole de la culture et de la civilisation occidentale. La "pureté" de cette civilisation trouve ainsi une raison objective : issue de l'incarnation même de la pureté originelle, elle ne saurait être souillée, justifiant la "préférence nationale".

De par son prénom, Jean-Marie Le Pen peut aisément se rapprocher de cette mère originelle, il en est le fils direct et devient à son tour "un personnage central, intercesseur sentimental". en votant FN, il est donc question de se rapprocher de Marie et donc de Dieu. Quel bonheur!!!

La symbolique de pureté et de retour aux sources, c'est aussi le retour à une société plus traditionnelle, où les rôles seraient redéfinis dans le sens d'une "soumission" plus marquée de la femme au sein de la cellule conjugale. Insister sur la virginité est une façon de dénier l'autonomie de la sexualité féminine, en tant qu'elle puisse contenir des désirs et des aspirations propres. Discours séduisant pour les hommes qui voient le retour d'une supériorité retrouvée.

Pour Jeanne d'Arc, Le Pen se veut l'héritier de cette guerrière qui porte en elle toutes les aspirations d'une population opprimée par l'envahisseur. Et puisque l'une est sortie victorieuse de son affrontement avec les Anglais, l'autre devrait gagner la bataille engagée contre l'immigré.

Il espère qu'on aura envers lui les mêmes «piété» et "admiration" qu'il éprouve pour Jeanne d'Arc. Mais insister sur Marie et Jeanne d'Arc risquerait de donner une image de lui-même trop féminine. Aussi, Le Pen n'hésite pas par ailleurs à avoir une forme de discours qui montre qu'il est un homme viril, pur.

"Je suis un Gaulois. Je n'ai pas de pudibonderie d'expression dans le domaine sexuel. Ca ne m'inhibe pas du tout, mais pas du tout. Je crois qu'en ce sens je suis un français archétypique". Il refuse de "se laisser enculturer".

Il se décrit lui-même : "Je suis grand, assez athlétique, blond, très extraverti. Quelqu'un m'appelle «le menhir». Je crois que c'est un surnom qui me va assez bien, c'est une pierre de granit dressée, je suis un peu cela". Outre que le symbole phallique est évident, on voit ici le processus d'identification de l'électorat masculin et une opération de séduction de l'électorat féminin.

La France, une femme à conquérir. Le Pen métamorphose la France en femme idéale, forcément belle et désirable. "Fiancée savoureuse", "la patrie peut tout exiger de nous et d'abord amour et loyauté".

De même pour l'Europe que "les européens doivent oser aimer, belle, forte, libre". La figure féminine que propose Le Pen est exceptionnelle : l'avenir ne la vieillit pas. C'est l'exacte contre-image de «la civilisation vieillie et décadente» que Le Pen dénonce.

D'où vient la fascination ?

Dans la majorité des cas, l'utilisation par JM Le Pen de la métaphore sexuelle relève de la stratégie rhétorique. Il n'y a pas alors de place laissée au hasard, ce qui est dit est consciemment asséné, et ce, qu'il s'agisse d'un langage directement signifiant ou d'un discours suggéré en appelant à l'inconscient du public. Dans ce cas de figure, la complicité établie entre l'orateur et son auditoire tient du phénomène direct, c'est-à-dire qu'il n'existe pas de distance entre ce qui est réellement perçu (consciemment ou inconsciemment) et ce qui a voulu être transmis (toujours consciemment).

Par contre il arrive que la métaphore dérape et que l'inconscient de Jean-Marie Le Pen s'exprime à son insu dans ce qu'il croit être une phrase à sens simple mais qui en révèle une autre.

Ainsi lorsqu'il dit : "J'aime mieux mes filles que mes cousines, mes cousines que mes voisines, mes voisines que les inconnues et les inconnues que des ennemies". Croyant exprimer simplement une justification de la préférence nationale, il exprime ainsi (inconsciemment) une volonté de transgresser la loi ontologique qui régit notre société. Cette loi qui interdit l'inceste et pose cette interdiction comme fondement de toute société. Or il n'y a aucune trace de lien conjugal dans la hiérarchie proposée par Le Pen. Le mariage n'apparaît pas, seule est présente la famille "biologique". Cette absence est perçue (toujours inconsciemment) par l'auditoire. Et l'on trouve là une des raisons explicatives de l'attrait éprouvé par son électorat à l'égard de Le Pen : elle tient à cette fascination suscitée par celui qui invite à transgresser la loi symbolique. Dès lors, il propose une nouvelle société basée sur l'endogamie.

Dès lors que ce tabou primordial est transgressé, les autres posés par l'inconscient ne tiennent plus : tous les excès, toutes les négations (comme celles de l'holocauste) sont possibles et même inconsciemment assumés puisque la barrière inconsciente est tombée.

La même ambivalence existe lorsque Le Pen se compare à Jeanne d'Arc : en assimilant la part féminine du personnage, il devient un être complet se suffisant à lui-même et n'ayant plus dès lors besoin d'un double de sexe opposé. Il est homme et femme, idole surhumaine à la tête d'un public que cette supériorité fascine.

LE REVEUR

Ce texte a été écrit à partir d'une étude réalisée dans le cadre d'une licence de droit par Myriam Lallemand parue dans la revue CELSIUS n°42 et 43 de juillet et septembre 1991.



LUTTES ANTISEXISTES



Lutter contre le sexisme, c'est affirmer qu'aucune différence sexuelle ne peut servir de prétexte à une hiérarchisation des rapports sociaux et la ségrégation qui s'ensuit. Dans nos sociétés occidentales cette lutte ne peut se passer d'une critique de l'idéologie patriarcale et d'une analyse de ses implications jusqu'au plus intime de nos existences.

Par **patriarcat** nous entendons l'**exclusion** des femmes de la **vie publique** et la supériorité du statut social de l'homme ; ce qui exige aussi la soumission de la femme à l'homme dans la **sphère privée** (couple, famille), seul lieu où elle puisse s'"épanouir", exclusivement par la **maternité**¹. Dans le sens commun, cette idéologie est relayée par une kyrielle de discours sur de prétendues "natures" féminines et masculines. Par exemple, l'homme serait constructif, actif, matérialiste, entreprenant, etc. et la femme passive, jolie (superficielle ?), sensible, proche de la nature (proche du ventre, fertile ?), domestique.

L'éducation familiale et scolaire² se charge de faire intégrer ces normes aux enfants. Le garçon bagarreur doit s'identifier au Père³ Travailleur⁴ et la fille à la mère ménagère. Celle-ci doit rester "sage" (accepter sans broncher sa futur condition) sous peine d'être réprimée. Les jeux mis à la disposition des enfants sont révélateurs de ce bourrage de crâne constant : Mécano ou Barbie, choisis ton camp !

Parce que la fonction de la femme est avant tout **maternelle** et que dans tous les aspects de sa vie elle ne doit se définir que par rapport à l'homme, le mode exclusif d'expression sexuelle propagé par le patriarcat est l'**hétérosexualité** avec **soumission** de la femme. Ainsi la femme n'est vue que comme un objet – ou au mieux un animal attendrissant et séduisant – **utile** pour assurer le confort (cuisine, ménage) de son homme, s'occuper de la descendance de son homme, satisfaire les désirs de son homme... Nulle part n'est fait mention de plaisirs et d'une existence qu'une femme pourrait avoir hors de la présence de l'Homme/Mari/Père⁵/Phallosocrate. D'ailleurs un homme qui "baise" avec plusieurs femmes sera conforté dans son image "virile" ou de "séducteur" (esthète/collectionneur averti de cet objet féminin) alors qu'une femme qui couche avec des partenaires différents est traitée comme une "salope" ou une malade mentale (nymphomane). L'Ordre Patriarcal refuse à la femme le choix de sa sexualité !

Enragées contre le pouvoir male

Depuis que les femmes ont été intégrées dans la sphère industrielle, supplantant l'homme dans la production d'armement lors de la guerre 14/18, elles ne pouvaient plus accepter d'être exclues de la vie publique. Ainsi les luttes féministes du XX^{ème} siècle revendiquent la participation au processus de décision (droit de vote), l'accès au travail avec salaire égal, la liberté de leur corps (contraception et avortement) et le partage des tâches ménagères. Les femmes ont cherché à renverser le pouvoir Mâle.

Ces luttes ont permis l'obtention de certains droits, mais ces "acquis" peuvent toujours être remis en cause par le législateur ou des conditions d'application trop restrictives :

– la loi Neuwirth autorise la contraception en 1967, mais il faut attendre 1972 pour voir apparaître les premiers centres d'information. Actuellement toutes les pilules ne sont pas remboursées...

– en janvier 1975, l'avortement à l'hôpital est autorisé pour seulement 5 ans (loi Veil, adoptée finalement le 31/12/1979). Toutefois cette loi n'abroge pas la loi répressive de 1920 **condamnant** la tentative d'avortement, aussi bien son auteur que la femme elle-même... A quant la **dépénalisation** de l'avortement ?

– la loi Pelletier du 10/12/1982 accorde le remboursement de l'I.V.G.. Cependant les restrictions à l'avortement sont draconiennes : interdit après la 10^{ème} semaine, obligation de subir un entretien social et une semaine de réflexion, autorisation parentale obligatoire pour les mineures, justification d'au moins 3 mois de séjour pour les étrangères, réductions massives des crédits et des moyens humains...

– en septembre 1988, la mise en vente de la pilule abortive RU486 est autorisée. Néanmoins la législation actuelle ne permet pas l'auto-avortement. Le 28 octobre 1988, suite à de nombreuses protestations d'associations féministes, le ministre de la santé met en demeure Roussel-Uclaf de reprendre sa diffusion interrompue deux jours auparavant. Quelle place devrait occuper aujourd'hui la RU486 dans l'IVG?

En outre, actuellement, pour un travail égal à celui des hommes, les femmes n'obtiennent pas de salaire égal (20 à 30 % de différence) et des tentatives sont effectuées pour promouvoir une allocation parentale afin d'inciter les femmes à retourner

¹ On pourrait dire que la division Homme/Femme se fait suivant l'asymétrie public/privé, la sphère publique est affectée d'une polarité positive (puisque'elle est le lieu des choix/enjeux politiques concernant la totalité de la société) et la sphère privée d'une polarité négative (elle est la conséquence des choix effectués dans la sphère publique). Les hommes se sont attribués tout pouvoir décisionnel (ils sont seuls acteurs de la sphère publique après exclusion des femmes), et les femmes ne peuvent que leur être soumises dans la sphère privée.
² La mixité dans les écoles est encore récente.
³ A une question concernant la jalousie que peut éprouver un enfant lorsque ses parents vont avoir un autre bébé, François Dolto affirme : «Et comment peut-on aider un enfant jaloux et qui souffre ? C'est le père qui peut le faire le mieux (...) Si c'est un garçon il faut que ce soit un homme qui l'aide. Par exemple, le dimanche, son père lui dit : "Viens, nous les hommes..." et on laisse la maman avec son bébé : "Elle ne pense qu'à son bébé"»
Lorsque l'enfant paraît, tome 1.
⁴ Pas un chômeur car dans les sociétés bourgeoises celui-ci est exclu du processus de décision.
⁵ Certaines féministes algériennes analysent le statut que le Coran donne aux femmes comme celui d'une mineure, l'autorité paternelle étant relayée par ses frères en l'absence du père, puis par son mari.



là où l'Ordre Patriarcal les voudrait : au foyer...

De plus, la femme "moderne" se doit de conjuguer une réussite professionnelle avec une réussite familiale exemplaire. Rentrée du boulot, la femme retrouve le rôle domestique qui lui a toujours été assigné : l'asymétrie

homme/femme n'a pas encore disparu de la sphère privée.

Les femmes accédant à la sphère publique ont été soumises comme les hommes aux impératifs de l'Ordre Capitaliste. Pour tout pouvoir de décision : un bulletin de vote pour conforter le Pouvoir Bourgeois, le droit d'être exploitées et aliénées au travail, l'obligation d'être productives pour avoir la possibilité de subsister et de consommer. De plus, la découverte qu'une femme pouvait être une dirigeante politique/économique ou culturelle a peut-être ébranlé le Pouvoir Mâle mais n'a pas remis en cause la domination bourgeoise.

homophobie

L'homosexualité est incompatible avec l'Ordre patriarcal parce qu'en totale contradiction avec l'hétérosexualité érigée en **unique** principe sexuel. En outre, le phalocrate qui ne voit dans la relation homosexuelle masculine qu'un pâle plagiat de la relation homme/femme, ne peut admettre qu'un homme perde son statut "viril", qu'il soit soumis comme une femme. Quant à l'homosexualité féminine, le phalocrate préfère l'ignorer, pensant qu'il est impossible qu'une femme puisse éprouver du plaisir sans l'homme. Pour lui les homosexuel(le)s sont des êtres qui renient leurs natures profondes d'homme et de femme, des "dégénérés" dont la sexualité n'est qu'un simulacre stérile.

A la différence du Patriarcat, l'Ordre Capitaliste a réussi à exploiter cette différence, non par l'envie d'assurer l'émancipation sexuelle des individus, mais en montrant les homosexuel(le)s comme une **catégorie/minorité** (idéologie du "politiquement correct"), en propageant l'idée d'une "identité/culture" homosexuelle pour en faire un nouveau ghetto avec des réflexes de consommation **spécifiques** (revues, lieux de rencontre, services télématiques, etc.). En plus du profit dégagé, l'un des intérêts est de passer sous silence la différence de statut social existant entre, par exemple, un(e) ouvrier(e) et un chef d'entreprise homosexuel(le).

Evidemment puisqu'Homos/Hétéros ont tendance à être traités comme deux groupes "à part" et hermétiques, l'idéologie patriarcale et homophobe peut continuer ses ravages psychologiques...

Brisons les entraves à nos jouissances !

En lutte contre l'Ordre Patriarcal, nous refusons la stéréotypification des rapports homme/femme⁶ qu'il nous appartient, hommes comme femmes, de redéfinir. En effet, parce que des mecs refusent de se conformer à un rôle de dominateur infaillible, insensible et possessif, ils souffrent, tout autant que les femmes, de cette codification de leur existence qui appauvrit les relations qu'ils/elles souhaitent avoir avec leur compagnes et compagnons⁷.

Mais notre lutte ne saurait se circonscrire au strict sexisme (asymétrie homme/femme) puisque les normalisations patriarcales et marchandes s'enracinent au plus intime de nos existences, notre sexualité et le rapport que nous avons à notre corps.

Ainsi, affirmer que la sexualité n'a pas pour unique but la reproduction c'est souligner qu'elle est un moyen d'éprouver et d'exprimer corporellement du plaisir et, dès lors, de ne plus parler de la Sexualité (en sous-entendant l'exclusive relation hétérosexuelle) mais de modes d'expression sexuelle aussi multiples que les désirs des individus⁸.

Certes il ne s'agit pas de nier la question de la paternité/maternité puisqu'elle est prégnante dans le lien hétérosexuel mais de ne pas en faire le centre du débat. A ce titre nous pensons que si la décision d'avoir un/plusieurs enfants(s) doit être prise par les deux acteurs de la relation hétéro, il doit en être de même de la responsabilité de chacun(e) face à la contraception... En effet, pourquoi le fait que la femme utilise un moyen de contraception en dispenserait pour autant l'homme ? La contraception doit être libre et gratuite mais aussi féminine et masculine.

Par suite, s'interrogeant sur les plaisirs sexuels, nous devons également, hommes comme femmes, revoir les regards que chacun de nous porte sur son corps. Celui-ci, marchandisé (publicité, starification des mannequins) est érigé en un modèle de pureté plastique universel tout autant qu'inaccessible et surtout **culpabilisant** puisqu'il insiste sur toutes nos **différences et imperfections** (kilos en trop, musculature rachitique, rides, boutons, odeurs, chevelures informe...) que d'autres marchandises se chargent d'"estomper" pour nous soulager de notre honte. Il est **hors de question** qu'à la vue de nos nudités nous nous sentions frappé(e)s d'infamie pour le plus grand profit d'une minorité mercantile... Notre Cour des Miracles est infiniment plus vivante que leur galerie de parfaits gisants !!!

Relégué(e)s à n'être que des pantins aux comportements prédéterminés (dominateur/soumise, mari/femme, consommateurs(trices)...) nous aspirons à vivre une multitude d'expériences diverses et variées nées de la coïncidence et la convergence de nos désirs, à vivre de la confrontation de nos subjectivités en un entrelacs **inextricable** parce que non réductible à des normalisations simplistes facilement récupérables par l'Ordre Marchand.

Groupes Libertaire de Tours

⁶ En constatant le faible nombre de femmes impliquées dans les mouvements révolutionnaires on pourrait se demander si ceux-ci échappent à cette stéréotypification.

⁷ Au sens très large, camarades et camarades...

⁸ Il nous est alors impossible d'accepter des discours/pratiques homophobes ou plus largement visant à la ségrégation d'individus ne s'exprimant pas de façon homosexuelle.

CRIMES-SEXES

KONTRIBUTION
A LA LUTTE
ANTI SEXISTE
♀

Hey ! Play boy !

J'en ai assez d'entendre parler
D'une prétendue féminité



COMMENT M'HABILLER

Que j'devrais rendre apparente
Pour avoir l'air d'une belle plante
Pourquoi devrais-je avoir les cheveux longs
Ou mon corps moulé dans un pantalon ?

POUR FAIRE PARAITRE

Ton esthétique du canon
M'enferme dans une prison
Encore une couche de maquillage

LES JAMBES

Pour me réduire en esclavage
Rien qu'un sexe sur talons hauts
Une imagerie de pauvres machos

PLUS LONGUES ?

20 mn pour avoir
la bouche de Vanessa

Refrain:
Laisse-moi respirer
Je veux jouir mon être
Tu ne seras plus le maître de ma sexualité

SUIS-JE BELLE ?



Hey ! Play boy !
J'ai pas envie d'être aux fourneaux
Torcher toute ma vie des marmots
Je suis autre chose qu'une pondéuse
Autre chose qu'une lesaivouse
Si j'ai envie de te contredire
De divorcer de tes désirs
De combien de baffes vais-je morfler
Pour avoir voulu me libérer?
Pauv' mari meurtri à l'usine
En exutoire soulage ta pine
Je suis la femme obéissante
Je réponds à toutes tes attentes

MON MEC EST IL MEÇON...

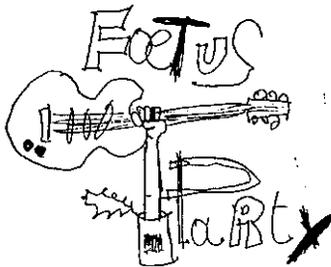
OU MONSTRUEUX ?

Refrain:
Laisse-moi respirer
Je veux jouir mon être
Tu ne seras plus le maître de ma sexualité

Hey ! Play boy !
Tu vois deux garçons qui s'embrassent
Aaah! Tu trouves ça dégeulasse
Un couple de filles qui se bécoote
Tu les prends pour des salopes
Victime des règles idéales
D'un système patriarcal
Tu nies le droit à la jouissance
À ce qui te semble une déviance
J'ai envie d'avoir du plaisir
Avec une fille qui le désire
J'ai envie d'avoir du plaisir
Avec un mec qui le désire



Refrain:
Laisse-moi respirer
Je veux jouir mon être
Tu ne seras plus le maître de ma sexualité



Pour Kontacter FCETUS PARTY

Groupe Punkoïde-Radikal et Théâtre-Dramaturgik

Téléphoner au 47 05 94 45 (Sarah et Ikik)

47 64 79 07 (Samos 99 et Wolf) à Tours (PS-dickatur)



HISTOIRE DU MOUVEMENT HOMOSEXUEL

L'Allemagne fut le pionnier dans la création d'un mouvement homosexuel. En effet, c'est à la fin du XIXe, qu'apparut le premier mouvement homosexuel : conjonction d'une situation politique favorable et de l'action de quelques-uns. La social-démocratie allemande découvre le problème homosexuel, Ed. Bernstein dénonce les poursuites exercées à l'encontre d'O. Wilde en Angleterre. Mais c'est du milieu médical que vient l'action la plus résolue. En effet, Berkert, créateur du mot homosexuel, réclamera jusqu'à sa mort en 1882, l'abrogation du paragraphe du code pénal prussien réprimant le délit de «débauche contre nature». L'idée se développe que l'homosexualité est une pulsion innée que l'on trouve partout et qu'il est donc vain de réprimer. C'est au docteur Hirschfeld que l'on doit en 1897, la création de la première organisation homosexuelle militante du monde : le comité Humanitaire et Scientifique (W.K.H). Hirschfeld reprend l'action contre la loi anti-homosexuelle, le paragraphe 175 du code pénal allemand. Pour cela, il fait signer une pétition qui recueillera plusieurs milliers de signatures (médecins, universitaire, juristes, écrivains, chefs politiques sociaux-démocrates). Hirschfeld publie un annuaire des différences intersexuelles qui paraît de 1889 à 1923. Avant l'arrivée de Hitler au pouvoir, l'homosexualité en Allemagne se porte relativement bien. De nombreux bars homo se sont ouverts, une presse homo se développe. Le nazisme balayera tout cela, et le plus épouvantable dans cette histoire, c'est le fait qu' Hirschfeld en faisant sortir les homosexuels du placard, les a rendus plus repérables ; ils deviennent donc des cibles rêvées pour la répression. L'ordre nazi, après avoir modifié la législation antihomosexuelle en loi de «protection du sang et de l'honneur allemands» (1935), pourchasse les homosexuels, leur fait porter un triangle rose, au même titre que l'étoile jaune pour les Juifs, et les déporte dans les camps de concentration afin de les exterminer.

Dans un même temps, en URSS, après une relative libération des moeurs issue de la Révolution de 1917, le stalinisme triomphant reprend la morale familialiste et poursuit les homosexuels au nom de la défense du sang prolétarien.

En France, l'entre-deux-guerres permet à la revendication homosexuelle de s'exprimer: «Une solution très simple au problème de l'homosexualité : la

liberté... car tôt ou tard seront abolies les lois qui entravent la liberté entière des rapports sexuels» déclare le Dr Proschowsky en 1923 dans la revue *L'En-dehors*. Le 15 décembre 1924 paraît *Inversions*. Mais à l'approche de la seconde guerre mondiale, commence une longue nuit pour les homosexuels. Une ordonnance de Ph.Pétain, datée du 6 août 1942, reprise à la libération par de Gaulle, le MRP, la SFIO et le PC sous la forme de l'alinéa 3 de l'article 331 du code pénal punissait d'amende et d'emprisonnement tout «acte impudique ou contre nature avec un individu de son sexe mineur de 21 ans.» Le second texte concernait l'outrage public à la pudeur. En 1960 fut ajouté un alinéa à l'article 330 du code pénal, alinéa aggravant les peines encourues pour outrage public à la pudeur lorsqu'il consistait «en un acte contre nature avec un individu du même sexe» (amendement Mirguet). L'homosexualité est assimilée au même titre que la tuberculose ou l'alcoolisme, à un fléau social. Aussi, lorsque la seconde guerre mondiale se termine, la reconstruction d'un mouvement homosexuel est loin d'être une évidence.

En 1952 J.Thibault tente de faire réapparaître une presse homosexuelle en France : la revue *Futur* paraît jusqu'en 1955, mais interdite à l'affichage dès le premier numéro, elle restera inconnue de la plupart des homosexuels.

En 1954, c'est la naissance d'*Arcadie*, revue diffusée par abonnement. Autour de cette revue s'était structuré un club de rencontres, de débats, une véritable sociabilité homo ou plutôt homophile¹. Moment important car il s'agit du premier mouvement organisé autour de la question homosexuelle en France. A travers le terme d'homophile, c'est toute une conception de l'homosexualité qui se manifeste comme le note J.Girard: «Dans une époque hostile, où l'immense majorité se cachait en se faisant passer pour hétérosexuelle, les homophiles théorisaient l'incognito. Rien ne doit, dans sa grande Dignité, faire remarquer un homosexuel d'un hétérosexuel. Dès lors tout homosexuel efféminé sera implacablement condamné par ses semblables. Un homophile est un homosexuel viril, digne et silencieux. Bien entendu, il fallait rassurer et affirmer que l'homophile n'avait rien de subversif, donc pas de politique.»² Toute l'action du groupe Arcadie, va consister à tenter d'approcher les «corps constitués» de la société à se faire reconnaître par eux : policiers, évêques, parlementaires seront invités aux réunions d'*Arcadie*.

Ainsi, en juin 1981, le ministre de l'intérieur a

décidé la dissolution du groupe de contrôle des homosexuels à la préfecture de police de Paris, à la demande du C.U.A.R.H (Comité d'Urgence Anti-Repression Homosexuel), qui considérait qu'il s'agissait là d'une attitude discriminatoire à l'égard des homosexuels, et qu'il n'y avait pas plus de raison de constituer un groupe de contrôle des homosexuels, qu'un groupe de contrôle des Juifs ou des Arabes. Arcadie s'est crue obligée de protester auprès du ministre de l'Intérieur contre cette suppression, car sa politique de contacts personnels lui avait permis de faire connaissance avec certains policiers du groupe de contrôle. Arcadie n'avait pas compris que le mouvement homosexuel devait pouvoir compter sur l'attitude non discriminatoire de tous les policiers, et que même si cela nécessitait du temps et de nombreuses interventions du mouvement, cela était préférable à la prison, fût-elle dorée, que représentait ce type de contrôle policier. Arcadie percevait l'homosexualité comme l'apanage d'une minorité et visait à améliorer le sort de cette minorité.



Ceci explique bien des aspects à venir du mouvement homosexuel français. En effet, il y eu naissance d'initiatives militantes au sein d'Arcadie par opposition à la ligne de cette organisation (rupture du dialogue avec l'église, contestation radicale du discours scientifique sur l'homosexualité³).

Mai 1968 est la base de l'irruption du mouvement homosexuel. Un Comité d'Action Pédérastique Révolutionnaire fait son apparition à la Sorbonne par voie d'affichage et par distribution de tracts à l'Odéon. L'expression homosexuelle a été quasiment nulle en dehors de ces actions.

L'impulsion vient des Etats-Unis. A la fin des années 60, à New-york et en Californie, se sont développés des lieux homosexuels, principalement des bars et des boîtes. A New-york, c'est à Christopher street dans le «village» que se rencontrent les homosexuels. La police ne voit pas la chose d'un bon oeil. Le 27 juin 1969, elle s'en prend au bar nommé «Stonewall», embarque les homosexuels présents. Pour la première fois, les homosexuels décident de riposter ; pendant trois jours vont se dérouler des combats entre policiers et homosexuels ; quelques jours plus tard, une marche de soutien aux homosexuels est organisée en ville. Le mouvement homosexuel était né et la commémoration des événements de Christopher Street allait devenir la journée internationale de l'affirmation homosexuelle : «The gay pride week».

L'après Mai 1968 :

En France, le mouvement homosexuel est apparu réellement dans l'après-coup de mai 68. Sa naissance est comparable à celle du mouvement féministe. Ce

fut le comportement très «macho» des leaders révolutionnaires de l'après 68 qui détermina l'émergence d'une parole féministe et d'une parole homosexuelle. Paroles tout d'abord mêlées. Des femmes membres d'Arcadie parmi lesquelles Fr. d'Eaubonne, lancèrent l'idée d'un mouvement homosexuel révolutionnaire.

Elles prirent contact avec le M.L.F (Mouvement de Libération des Femmes) qui offrit le premier cadre de leurs réunions.

La première action du groupe fut dirigée contre l'association «Laissez-les vivre»⁴. Aux côtés du M.L.F, un groupe constitué en «Commando saucisson»⁵ interrompit leur meeting organisé le 5 mars 1971 à la Mutualité.

La seconde action du groupe fut dirigée contre Ménie Grégoire qui organisait une émission en direct sur Radio-Luxembourg dont le thème était : «Ce douloureux problème : l'homosexualité». L'estrade fut envahie et les orateurs s'enfuirent sous les cris «À bas les hétéro-flics»⁶ et «les travelos avec nous». Le F.H.A.R était né.

Peu de temps après, le n°12 du journal *TOUT*⁷,

Son premier communiqué déclarait «Les homos en ont marre d'être un douloureux problème». Ils veulent faire éclater la famille patriarcale, base de cette société préoccupée de thérapeutique. «Toubib, soigne-toi toi même». L'écho du F.H.A.R fut immense.

organe du groupe «Vive la Révolution», publiait ce qui peut être considéré comme le manifeste du F.H.A.R : quatre pages centrales consacrées à l'homosexualité. Les titres de ce n° spécial étaient les suivants : «Libre disposition de nos corps»; «Avortement et contraception libres et gratuits»; «Droits à l'homosexualité et à toutes les sexualités»; «Droit des mineurs à la liberté du désir et à son accomplissement». Après une large diffusion, les pouvoirs dits publics «s'émeuvent» et le numéro est saisi⁸. Le F.H.A.R décida de participer aux manifestations du 1er Mai derrière le M.L.F : joyeux cortège avec certains homosexuels travestis, d'autre nus, qui provoqua l'indignation de tous les vertueux ; toutes les forces politiques de gauche et d'extrême gauche se crurent obligées de dénoncer «les grotesques exhibitions du F.H.A.R lors des dernières manifestations»⁹.

Pour la première fois, après les chuchotements dignes d'Arcadie est apparue la possibilité d'une parole dérangeante pour la société homophobe. Le F.H.A.R était l'outil d'une contestation radicale de tous les discours d'autorité visant à légitimer la normalisation des désirs et de l'usage du corps. Il s'agissait d'une lutte idéologique destinée à détruire certaines valeurs. La démarche était identique à celle du mouvement féministe : le rapport d'exploitation éco-

nomique et politique entre les hommes et les femmes fondait sa permanence sur le système de valeurs patriarcales ; la normalisation des sexualités était considérée comme un effet de cet ordre patriarcal, qu'il fallait définitivement abolir. «L'homosexualité n'aura pas de patrie tant que ne sera pas abolie la cellule familiale, ni la société patriarcale». Au bout de deux ans, le F.H.A.R, par manque d'organisation disparaît.

L'histoire du F.H.A.R et des organisations qui lui succédèrent a été marquée par l'oscillation permanente entre deux pôles : la contestation d'un ordre normatif hétérosexuel qui supposait être traversé d'une homosexualité latente et refoulée ; l'affirmation d'une fierté homosexuelle (valorisation positive d'une identité spécifique).

Le relais politique de l'après F.H.A.R :

Le relais politique fut pris par un groupe de jeunes issus d'Arcadie, le G.L.H (Groupe de Libération Homosexuel), appellation qui va bientôt essaimer à travers la France : «Parler de libération homosexuelle c'est se réclamer d'une lutte radicale contre toutes les entraves sociales, c'est se proposer de faire du prosélytisme, c'est ne plus s'adresser aux homosexuels exclusifs et conscients de leur désir, c'est s'intéresser à toutes les homosexualités, y compris celle qui est latente chez les hétérosexuels : c'est faire de la politique»¹⁰. «Radical» est sans doute le terme qui résume le mieux l'activité du G.L.H. Mais cette radicalité même suscite dans sa mise en oeuvre d'après débats politiques qui vont entraîner la scission du G.L.H en trois tendances : le G.L.H -politique et quotidien- qui dialogue avec l'extrême-gauche et le mouvement féministe; le G.L.H -groupe de base- qui veut mener une action revendicative; et le G.L.H -14 décembre- plus axé sur le vécu commun. C'est le G.L.H- politique et quotidien- qui occupera rapidement le devant de la scène et le conservera jusqu'en 78.

1974-1979 : Les années de liberté et d'expression :

La période 1974-79 fut une période d'intense activité homosexuelle : création d'un Centre d'Information et de Documentation sur l'Homosexualité, des commissions homosexuelles dans certaines organisations d'extrême-gauche ; le premier festival de cinéma homosexuel à Paris en 1977 ; l'annonce de la candidature d'une liste homosexuelle aux élections municipales de 1977 à Aix-en-Provence à l'initiative du groupe Mouvance Folle Lesbienne; la présentation de deux candidatures homosexuelles aux élections législatives de 1978 à Paris ; apparition du thème de l'homosexualité dans la presse : *Libération* puis ensuite *Le Monde*. Cette période se conclut par la pre-

mière université d'été homosexuelle en juillet 1979.

Le problème de cette Université d'été à Marseille fut la quasi-absence des femmes. La plupart tiennent presque en même temps une rencontre lesbienne en Dordogne. Une coupure s'était opérée entre les mouvements homosexuels hommes et femmes. D'autre part, la situation des lesbiennes dans le M.L.F n'était pas facile : Des lesbiennes ont été à l'initiative de la création du M.L.F et du F.H.A.R. Ce dernier devenant un lieu de drague masculin, les lesbiennes l'ont déserté. Au M.L.F la spécificité lesbienne n'étant pas reconnue, le groupe des Gouines Rouges a surgi fin 71 et fonctionné jusqu'en 73 ... D'autres lesbiennes ont participé à certains G.L.H.

En 1976, apparaît le groupe des Lesbiennes Féministes, puis le groupe des lesbiennes de Paris qui lance le premier journal lesbien *Quand les femmes s'aiment* rédigé alternativement par le groupe de Lyon et celui de Paris. L'opinion de beaucoup de lesbiennes au printemps 79 était la suivante : il y a quelques points communs entre l'oppression des homosexuels hommes et femmes, mais bien des homosexuels hommes reproduisaient des attitudes phallogocritiques, voire misogynes. Quant au mouvement des femmes, il ne savait pas prendre en compte le redoublement d'oppression qu'implique pour une femme d'être homosexuelle. Le terme de lesbienne est alors particulièrement mis en avant, car c'est un terme qui n'a pas d'équivalent masculin et qui donc ne se situe pas par rapport à l'homme.

L'été 1979 fut un moment charnière dans l'ensemble de ces débats. Depuis mai 79, une revue des homosexualités a vu le jour : *Masques* qui était une revue mixte, avec un aspect magazine.

Autre tentative de presse : le mensuel *Gai Pied*. Il parut à partir d'avril 1979, et s'adressait exclusivement aux homosexuels masculins. Ce fut le premier organe de presse homosexuelle réellement diffusé nationalement dans les kiosques. Alliant les comptes rendus des initiatives du mouvement homosexuel français, l'analyse de la situation des homosexuels dans tous les pays du monde, les réflexions par thème (la religion, la pédérastie, le cuir), à de très nombreuses petites annonces et d'abondantes publicités.

Masques comme *Gai Pied* étaient présents à l'université d'été de Marseille de 1979. Cette université allait elle-même accoucher de deux initiatives pour le mouvement homosexuel : tout d'abord la constitution d'un groupe sur la pédophilie et le rapport à l'enfance, qui s'intitulera G.R.E.D (Groupe de Recherche sur l'Enfance Différente). Il s'adressera évidemment aux homosexuels qui sont attirés par les enfants de leur sexe mais pas exclusivement. Il se voulait également engager une réflexion sur toutes les formes de rapport à l'enfance et un lieu qui aide à l'affirmation des droits des mineurs. Le G.R.E.D apparut donc comme une tentative de décloisonnement du mouvement homosexuel.

La deuxième initiative de l'université, sera la mise

en place de moyens de riposte à la répression anti-homosexuelle; conçu à l'origine comme un simple réseau téléphonique d'urgence, le C.U.A.R.H devenait le lieu de rassemblement de la quasi-totalité du mouvement homosexuel. En effet, il réalisait la mixité ; il comprenait aussi bien des groupe du type G.L.H que des groupes homosexuels confessionnels. Le C.U.A.R.H allait contribuer largement à désenclaver socialement l'homosexualité. A la fin des années 70, son idéologie pour les droits et libertés des homosexuels et des lesbiennes fit écho à la revendication plus générale des Droits de l'Homme qui resurgit.

La répression anti-homosexualité, en 79, fut par exemple le licenciement d'un surveillant d'un lycée de Marseille, J.Rossignol, militant homosexuel. C'était aussi le licenciement de M.Croissant, employé à la commune communiste d'Ivry-sur-Seine dans la banlieue sud de Paris. *L'Humanité* avait, sans preuve, emboîté le pas à *Minute* au sujet d'une affaire de pédophilie. M.Croissant avait écrit à *L'Humanité* pour donner son avis selon lequel l'attitude des communiste devait être le respect de la liberté des personnes, et qu'en matière sexuelle, dès lors que les individus concernés étaient consentants, la liberté devait être la règle, même si cela incluait l'homosexualité ou la pédophilie.

Le C.U.A.R.H allait donc commencer son action par une campagne contre l'interdiction professionnelle pour l'homosexualité ; ce qui l'amena à se lier au mouvement syndical : C.G.T, C.F.D.T, F.E.N.

1980-1981: Le combat pour l'abolition des lois antihomosexuelles

Ayant acquis l'expérience des campagnes nationales, le C.U.A.R.H axa à partir de 1980 son action sur la loi antihomosexuelle : l'article 331 alinéa 3 du code pénal qui interdisait les relations homosexuelles avant dix-huit ans, alors que les relations hétérosexuelles étaient possibles à partir de quinze ans. Ceci l'amena à chercher à convaincre les partis politiques, dont les parlementaires devront noter l'abrogation de la loi. Très vite il apparaissait que le RPR et l'UDF ne voulaient pas discuter avec les homosexuels. Le PC prit bientôt fait et cause pour l'abrogation de la loi, parce qu'elle était discriminatoire, mais en réaffirmant que la protection de l'enfance était sa préoccupation dominante. C'est du côté du PS que les choses se passaient le mieux. Une discussion avec le parti lui-même s'amorça sous l'égide de P.Bérégovoy. Au niveau parlementaire, au Sénat, Cécile Goldet qui était déjà en relation avec des féministes et des groupes comme le planning familial entama le dialogue avec le C.U.A.R.H. Quand le 30 mai 1980, le C.U.A.R.H organisa le premier grand débat public sur l'homosexualité à la faculté de Jussieu, des députés socialistes étaient présents et allaient tenter de faire abroger la loi antihomosexuelle à l'Assemblée Nationale. Tout cela pèsera au moment des élections présidentielles et après le 10 mai 1981.

A partir de novembre 1980, le C.U.A.R.H publiera une revue nouvelle : *Homophonies*. Le



C.U.A.R.H vit culminer son action pour les droits et libertés des homosexuels et des lesbiennes le 4 avril 1981, dans la plus grande manifestation homosexuelle que l'Europe ait connue, avec plus de 10 000 personnes. Peu de temps après, F.Mitterrand, futur président, prenait position pour l'abrogation de la législation discriminatoire. L'Assemblée Nationale vota le 20 décembre 1981 l'abrogation de l'alinéa discriminatoire de l'article 331, qui devint effective le 5 août 1982.

Dans un même temps, l'expression homosexuelle s'était considérablement accrue. Aux côtés de la presse homosexuelle, une radio voyait le jour à l'automne 81; c'était aussi le développement des boîtes, des cinémas homosexuels. Mais la croissance de ce ghetto commercial se fit au détriment des lieux de rencontres homosexuelles comme les parcs et les jardins, de plus en plus contrôlés par la police.

Le mouvement lesbien organisait ses propres rencontres. Certains groupes comme ceux de Marseille, Rouen et Dijon, mettaient en place des lieux homosexuels alternatifs, différents du ghetto commercial, et tentent après le 10 mai 1981 de faire financer le salaire de leurs permanentes par l'Etat sous forme de subventions à la création d'emplois d'intérêt local.

Pour autant, le développement même de l'expression homosexuelle n'allait pas sans poser problème. C'était le début du «capitalisme» homosexuel. En décembre 1981, à la radio Fréquence Gaie, un conflit éclata entre le propriétaire de l'émetteur, et la rédaction. Quelques semaines après, une grève éclata à *Gai Pied* suite au licenciement de deux journalistes.



Des difficultés se manifestèrent également dans les groupes homosexuels. Il en allait de même dans le mouvement des femmes. Car ces derniers concernaient de très près la personnalité profonde de chacun et chacune. A partir de 1981, l'enjeu du pouvoir au sein du mouvement homosexuel se superposa aux querelles de personnes.

Mais les questions étaient aussi des questions d'orientation.

Tout d'abord, la question politique. Elle est inévitable dans tout mouvement social ; à fortiori dans un mouvement qui connut à partir de mai 81, un début de reconnaissance sociale, en particulier par le gouvernement. Le pluralisme doit-il tout autoriser ? Certains craignaient que ne se développe en France comme aux Etats-Unis, des groupes homosexuels nazis ou racistes¹¹. D'autres considéraient que le mouvement homosexuel était encore lié à une conception gauchiste issue de Mai 68. En fait, le véritable débat se situait au niveau des formes d'intervention. Le mouvement homosexuel allait-il se contenter de jouer un rôle de lobby à l'américaine, de groupe de pression sur les institutions, ou allait-il interroger l'ensemble de la société par une action en profondeur ? La réponse à cette question entraîna-t-elle le repli du mouvement sur lui-même ou au contraire sa confrontation avec les autres mouvements sociaux ? Pouvait-il y avoir convergence entre eux ? De nombreux homosexuel(le)s ne voyaient pas la spécificité de leur situation. Ils voulaient alors éviter la confrontation avec d'autres, sauf pour leur demander leur appui dans la lutte contre la répression antihomosexuelle. Outre le fait que cette attitude était utilitaire, elle pouvait à terme se révéler suicidaire. On ne voyait pas pourquoi les autres les auraient soutenus s'il n'y avait pas de réciprocité.

La deuxième question concernait la mixité. Jusque-là, ce problème avait été le plus souvent posé de façon absolue. La mixité serait obligatoire ou au contraire, «les pédés n'ont rien à voir avec les lesbiennes». En fait, devaient pouvoir se développer des structures non mixtes là où cela paraissait nécessaire, car le vécu des homosexuels hommes et femmes est très différent ; mais cela ne devrait pas exclure des lieux de confrontation, des actions communes. A travers la mixité, c'est aussi indirectement le rapport de l'homosexualité au féminin qui était en jeu, donc la question politique de la confrontation entre deux mouvements sociaux. Mais plus particulièrement ici, c'est le patriarcat qui était la cause commune des femmes et des homosexuels. Cette confrontation était d'autant plus nécessaire que les femmes ne comprenaient pas les attitudes hyper-viriles ou folles efféminées de certains homosexuels masculins, elles interprètent souvent cela comme une attitude phallogratique, ce qui n'est pas forcément le cas. Du côté des hommes, certains confortaient leur affirmation homosexuelle en affichant un mépris des femmes.

La dernière question concernait la pédophilie.

Longtemps d'ailleurs, homosexualité et pédophilie ont été confondues. Au début du mouvement homosexuel, la chose ne posait pas de problème. Mais certains homosexuels recherchant une intégration rapide dans la société voulaient faire l'impasse sur cette question trop gênante à leurs yeux. Mais si l'on réfléchit, la question de la pédophilie, c'est à dire le rapport adulte et enfant, et celle de la sexualité des enfants, forment le noeud de la libération sexuelle en général et de l'homosexualité en particulier. Comment espérer développer l'affirmation homosexuelle si les règles d'éducation restent inchangées?

Sur ce point, l'association internationale des homosexuel(le)s a affirmé que «tous les individus doivent avoir le droit de déterminer eux-même leur sexualité quelque soit leur sexe ou leur âge». Cette position était loin d'être partagée par tous les mouvements homosexuels dans le monde, mais en France en septembre 81, le C.U.A.R.H s'était prononcé pour la dépénalisation de tous les rapports sexuels consentants quelques soient le sexe, l'âge ou la qualité des personnes concernées. C'est cette position qu'il défendra devant la commission de révision du Code pénal que présidait le ministre de la justice, R.Badinter.

Etat des lieux du mouvement homosexuel

Indéniablement, le printemps 1981 a marqué un moment de rupture dans l'histoire du mouvement homosexuel français. Pour certains responsables des organisations homosexuelles d'aujourd'hui, l'année 1981 a précédé l'effondrement du mouvement homosexuel. A leurs yeux, le mouvement homosexuel français s'est en quelque sorte suspendu en 81, et a repris progressivement son existence avec la decennie 90, pour sortir définitivement de l'ombre en 1993. Cette interprétation suppose la disparition du militantisme pendant la décennie 80, et suggère en outre, une continuité entre les mouvements de la décennie 70 et la mobilisation contemporaine. Un exemple de cette représentation historique peut-être trouvé dans le programme édité par l'association Gay Pride, à l'occasion de la semaine de la Gay Pride 1994. L'effet de la marche de 1981 est ainsi décrit 12: «Mais cet heureux événement fit s'effondrer le mouvement gay et lesbien, en manque soudain de revendications : le Minitel13, le quartier du Marais, l'américanisation des looks et des modes de vie prirent le dessus, négligeant les plus démunis et les plus éloignés de cette effervescence nocturne. La Gay Pride n'était plus qu'un car-

naval commercial, auquel n'appelaient plus les médias gays et les associations»14. Exprimant les espoirs suscités par la réussite de la marche Gay Pride en juin 1993, et l'atmosphère de mobilisation du printemps 1994, le texte concluait ainsi : «Le mouvement homosexuel français vient, en quelques années, de rattraper un retard accumulé au début des années 80, où régnaient l'individualisme et l'absence de solidarité».

Cette analyse est partagée par de nombreux militants engagés dans la lutte contre le sida.

Ainsi l'ouvrage que F.Arnal a consacré à la lutte des homosexuels face au sida soulignait l'importance de l'épidémie en France comparée aux autres pays d'Europe, et le retard dans la prise de conscience du danger. F. Arnal expliquait ce retard par l'insuffisance et la faiblesse du mouvement homosexuel français dans la décennie 80. Fondamentalement, cette explication reposait sur l'idée qu'il avait manqué en France une

réaction communautaire à l'épidémie, à la différence des autres pays d'Europe du Nord. Au mouvement homosexuel français des années 80, il est reproché de ne pas avoir organisé la population homosexuelle en une communauté, capable d'influer sur la politique des pouvoirs publics. «En fait, l'absence de tradition communautaire fait qu'on ne peut parler de communauté homosexuelle en France»15. Toute la décennie 80 est alors interprétée négativement, à la lumière de cette absence, et de déceptions qu'elle a fait naître après coup, dans le contexte de l'épidémie du sida : «Il est certain qu'une série de malentendus sont à l'oeuvre dans cette pseudo-reconnaissance exercée à la faveur de l'arrivée de F.Mitterrand au pouvoir. Rapidement les ministères (notamment la Culture et le Droit des femmes) négligent la question gay. C'est qu'ils ont compris les réticences culturelles françaises à socialiser la vie privée. En face, il y a un mouvement homosexuel très fragile qui n'a ni le passé ni l'ampleur de ses voisins du Nord. Très politique et idéologique, ce mouvement a profité de la vague de 1981 mais en retirera peu de fruits. Le gouvernement ne finance ni *Homophonies* (mensuel du C.U.A.R.H), ni *Fréquence gaie*. L'agitation créée fait un peu illusion mais, en 1984, tout est terminé».

L'abolition d'une certaine articulation entre institutions politiques et discours normatifs n'a évidemment pas signifié la disparition définitive des normes de comportements socialement admis. Simplemment, l'effacement de l'assignation identitaire homosexuelle a été la condition de possibilité d'une grande variété d'événements en rapport avec l'homosexualité, qui ont marqué la décennie 1980 en France. D'une part



**LE SIDA S'ATTRAPE PAR LA SUEUR :
AU FRONT NATIONAL, ON NOSE PLUS
SE SERRER LA MAIN**



sont apparues une multitude d'associations homosexuelles; d'autre part, l'émergence d'un vaste ensemble d'entreprises commerciales gays a permis la constitution d'une communauté de consommateurs homosexuels, aux modes de vie caractéristiques.

Celles et ceux qui résistent à ce processus de normalisation sont en train de devenir, par le mouvement général de parcellisation du jeu politique, des marginaux au sein de «leur» propre minorité.

Par contrecoup ces phénomènes ont produit, en une décennie, de nouvelles exigences et de nouvelles nécessités. Indéniablement, cette vie associative et cette communauté de consommateurs ont rendu manifeste le caractère insupportable de certains aspects du vécu homosexuel contemporain. Cette résistance à l'insupportable se cherche aujourd'hui une expression politique. Celle qu'il s'est apparemment donnée est porteuse de plus d'identité, de plus de spécificité, et de plus de rationalité. Paradoxalement, la mobilisation autour de ce projet de politique identitaire se réclame d'une continuité avec le mouvement homosexuel de la décennie 70. Pourtant, l'irruption d'une revendication identitaire et communautariste semble avoir gommé une part de l'héritage passé du mouvement homosexuel français.

Ce mouvement s'était autrefois soucié du caractère pesant et aliénant que prend, dans certaines confi-

gurations historiques, l'affirmation identitaire. Cette vigilance s'inscrivait alors dans la perspective d'une revendication politique plus vaste, qui s'est traditionnellement opposée, en France, à la volonté des forces étatiques d'assigner un destin aux individus. Aujourd'hui, certaines organisations homosexuelles envisagent d'un cœur léger de diriger avec l'Etat le processus par lequel les individus se reconnaissent comme sujets, et comme sujets de sexualité - puisqu'il s'agit de le faire pour de «bonnes» raisons.

Jean-Pierre LATOUCHE

¹ La question de l'identité a été résolue par le fondateur de la revue A.Baudry : «Le mot «homosexuel» qualifiera la relation sexuelle entre partenaires d'un même sexe, tandis que «l'homophile» qualifiera les personnes qui ne peuvent trouver leur épanouissement érotique (entendu au sens le plus large du mot : physique, psychologique, affectif et intellectuel) qu'avec une autre personne de leur sexe». (A.Baudry, Arcadie n°71)

² *Partis pris*, n°24, novembre 1980.

³ Le discours scientifique sur l'homosexualité était une théorisation de l'homosexualité comme comportement et non comme le trait constitutif d'une identité.

⁴ «Laissez-les vivre» est une association qui fait campagne contre le droit à l'avortement. Voir *Reflexes* n° 46 mai 1995, «Les fous de la messe».

⁵ « Le commando saucisson» tire son nom de l'arme d'attaque utilisée. Le choix du saucisson permettait de nier le caractère prémédité de son utilisation comme arme offensive.

⁶ Hétéro-flic : qui érige son hétérosexualité en seule forme «normale» d'amour et en profite pour réprimer ceux ou celles qui ne l'imitent pas. Voir FHAR : *Rapport contre la normalité*, Coll. Symptôme 3. Ed. Champ libre.

⁷ Revue d'extrême gauche spontanéiste dont J.P Sartre était le directeur.

⁸ Mi-mai : Plainte du maire de Tours J.Royer contre J.P Sartre, directeur de *TOUT*. Une information fut ouverte contre JP Sartre par le juge Sablayrolles pour le n°8 de *TOUT* (diffamation envers la police) et le n°12 (outrage aux bonnes moeurs).

Fin mai : Saisie aux NMPP et dans les kiosques de 10 000 exemplaires.

⁹ *Rouge* du 6 mai 1972.

¹⁰ J.Girard, *Le mouvement homosexuel en France 1945-1980*, Ed. Syros, p118.

¹¹ Voir *Article 31* n°31 septembre 1987, « La nouvelle droite dans le mouvement gay».

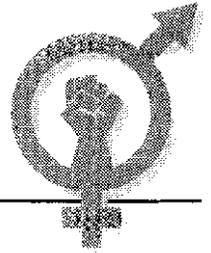
¹² «Souvenez-vous militantes» in *programma Gay Pride* Paris, 1994, édité par Gay Pride.

¹³ L'apparition des réseaux de rencontres et de petites annonces par minitel date en fait de 1984. D'après FARNAL, *Résister ou disparaître? Les homosexuels face au sida*.

¹⁴ En ce qui concerne la Gay Pride, ce jugement résume un peu rapidement une histoire plus contrastée. De 1982 à 85, les associations homos et les médias gais appelèrent chaque année à une manifestation nationale durant le mois de juin. Date anniversaire des émeutes de Stonewall; il serait intéressant d'analyser plus précisément le sens alors donné à ces manifestations de «Gay Pride». La situation à laquelle le passage cité fait allusion correspond essentiellement à la période 1986-88, marquée par les différends apparus entre les associations homos et le milieu commercial gai.

¹⁵ *Résister ou disparaître? Les homosexuels face au sida*.

PAROLES D'HOMMES



Dans les années 30, la contestation des comportements masculins par les femmes amène certains hommes à se poser des questions sur leur rôle, et à remettre en cause leurs propres stéréotypes. Dans un premier temps, leur cheminement intellectuel suivra de près le féminisme. Mais la non-mixité du mouvement des femmes, ainsi que le scepticisme d'une bonne partie d'entre elles, va amener les groupes masculins à tenter d'adopter une pensée autonome où l'homme, dans ses rapports à la politique, au pouvoir, à la famille, à l'affectif... va passer au crible de l'autocritique.

Vers 1976, on pouvait trouver dans *Libération* des petites annonces d'hommes appelant à des réunions de réflexion non-mixtes. L'une d'entre elles, prenant comme thème "notre corps, nous-mêmes" terminait ainsi : "réservé aux hommes exclusivement, du moins dans un premier temps. On est de grands timides, alors les nanas, laissez-nous nous exprimer entre nous."

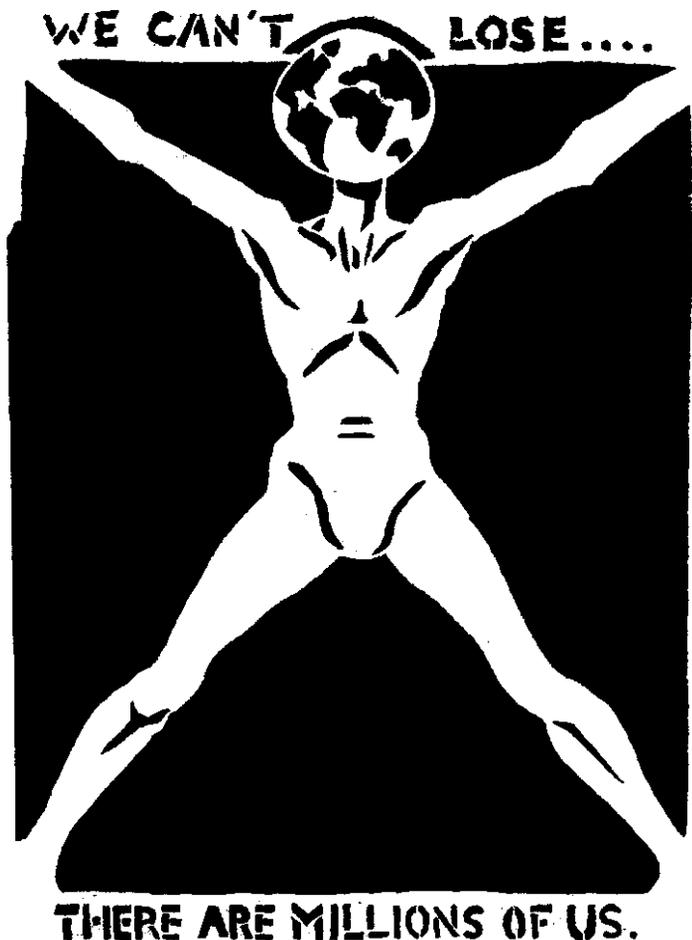
L'un de ces groupes, celui du Pré-Saint-Gervais à Paris, va rapidement prendre une certaine ampleur. De 20 personnes au début, certaines réunions à thème attirent 60 à 80 hommes. A Grenoble, à Toulouse, ailleurs en France, d'autres groupes se forment.

Ils éclatent rapidement en petites unités : le parcours théorique qui se met en place est d'abord la recherche d'individus sur eux-mêmes qui ont besoin de confiance et d'intimité. Les groupes excéderont rarement 7 personnes. Mais parallèlement, des associations et des bulletins de liaison se mettent en place : l'Association pour la Disparition des Archétypes Masculins (ADAM), la feuille de liaison *Pas rôles d'hommes* de 1977 à 79 qui cèdera la place à *Types/Paroles d'Hommes* de 1981 à 84. Plus spécifique, ARDECOM milite pour le développement de la contraception masculine.

Les groupes se contenteront d'en rester à la parole sans passer à l'action. Celle-ci est susceptible, pour eux, d'engendrer les comportements "masculins" classiques : pouvoir, rivalité, compétitivité... De fait, la parole est déjà action en elle-même : les hommes découvrent la possibilité de parler sans être interrompus, de leur vie, de leurs problèmes. Ils s'aperçoivent qu'une connivence masculine peut s'établir autrement qu'à travers la complicité sexiste des hommes entre eux, comme au bistrot, au travail, à l'école ou au Parti.

Le refus organisationnel rentre donc dans cette logique : autant auprès des étudiants, des homos, des jeunes du MLAC (Mouvement pour la Libéralisation de l'Avortement et de la Contraception), que des "plus vieux", trentenaires ex-militants du PSU ou des mao-spontex de Vive La Révolution (VLR). En outre, les groupes hommes ne cherchent pas à être un mouvement social. Ils sont plus sur une recherche d'une façon d'être, d'autres quotidiens transformés par les discussions sur le corps, la paternité, le plaisir, la sexualité, le rapport entre hommes ou avec les femmes...

Le petit groupe, avec l'intimité qui se crée, favorise l'expression personnelle de chacun et l'écoute de tous. Le discours vide est évacué, comme les tentatives de dédouanement personnel, par les "moi aussi" entendus ou sentis en écho. Témoin cet extrait de *Types/Paroles d'Hommes* (n° 2-3) : "A la première réunion, on était vingt, et devant cette foule d'inconnus, un homme a parlé de ses éjaculations précoces. Et personne ne s'est moqué de lui."



Dynamique de groupe, choix d'un thème, écoute prolongée d'une seule personne, les moyens spécifiques de fonctionnement différent : certains se réfèrent directement à la psychanalyse. D'autres, plus politiques, tentent d'en tirer des théories. Mais les deux côtés revendiquent ouvertement leur volonté de subversion de la vie.

Pratiques de ghetto ? Certains l'estiment, qui auraient voulu parvenir à des réunions mixtes. Le turn-over est courant dans les réunions. Le nombre de groupes n'a jamais été comptabilisé. *Types/Paroles d'Hommes* revendique 200 abonnés et 2 000 n°1 vendus.

Les critiques ont été nombreuses.

De la part des hommes d'abord, du beauf classique les traitant de "pédés", au culpabilisé masochiste estimant que, "de toutes façons, nous serons toujours des oppresseurs." "On ne revendique pas une perte de privilèges."

C'est également l'avis d'une bonne partie des féministes même si certaines ont regardé l'expérience avec sympathie. C'est ce scepticisme qui amènera les groupes hommes à une certaine autonomie de pensée, même si la dépendance au discours féministe est restée très présente.

Même les homos, beaucoup plus sympathisants, ont vu globalement dans l'expérience une ambiguïté "d'homos refoulés" et pressaient les groupes hommes de quitter clairement le "camp hétéro".

Il n'empêche que les recherches personnelles et collectives de ces groupes ont permis une identification différente de l'antisexisme, et ceux qui ont vécu les groupes hommes reconnaissent sentir un changement certain par rapport aux rôles conventionnels étroits dans lesquels l'homme est circonscrit. Changement dans l'éducation des enfants, dans la vie sexuelle et affective. Changement moindre toutefois dans le travail, où les rôles sociaux sont beaucoup plus pressants : on ne se marginalise pas en temps de crise.

A RELATIONSHIP?



En octobre 1984, *Types/Paroles d'Hommes* lance un colloque sur "Les hommes et le sexisme". Ce sera à la fois l'apogée et le chant du cygne des groupes hommes qui déclinèrent peu à peu. Les thèmes développés restent pourtant d'actualité :

- * économie du sexisme : analyse des réalités socio-économiques (emploi-salaire, conditions de travail, travail ménager) dans lequel s'inscrit le sexisme.

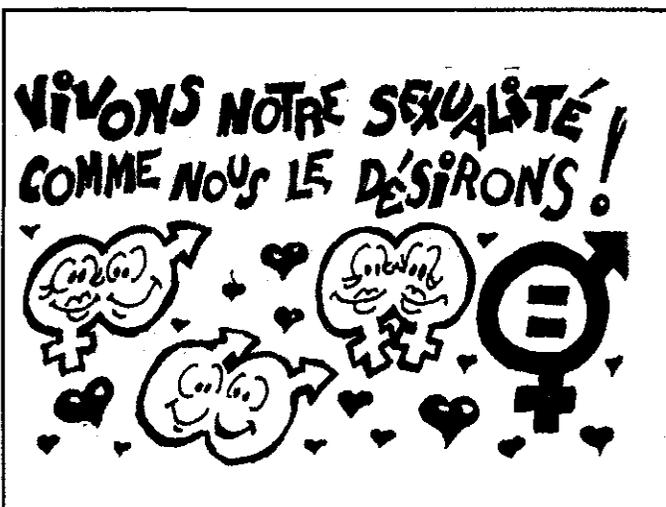
- * remise en cause : critique théorique et pratique des structures du sexisme et de ses représentations.

- * la différence sexuelle : les composantes symboliques culturelles et psychologiques de la phallogocratie.

- * intervenir contre le sexisme : comment envisager une lutte contre le sexisme sur le terrain institutionnel et politique (qu'on se rappelle du projet de loi d'Yvette Roudy).

Quelques interventions lors de ce colloque sont parues dans le numéro de janvier 85 des *Temps Modernes*. Animateurs de *Types/Paroles d'Hommes*, Gilbert Cette et Jean-Yves Rognant y écrivaient : "Nous voulons prolonger la critique de la réalité du sexisme et imaginer de nouveaux moyens politiques permettant de transformer le système économique et social. Mais il s'agit également de mettre quotidiennement en œuvre la leçon de nos propres remises en causes. C'est ainsi, nous semble-t-il, que nous commencerions à déplacer les modèles et les symboles."

CITIZEN CAÏN



FILLES DANS LA PUB



Les écrans publicitaires se succèdent dans les espaces de nos vies à des rythmes infernaux : rues, entreprises, métro, facs, sur la plage quand on lève les yeux, poursuivi jusque chez soi avec la télé et ses pages publicitaires, etc. C'est un ensemble de messages qui nous traverse l'esprit, sans que l'on en soit particulièrement conscient car bien trop habitué. La femme dans tout ça y trouve une place bien réservée: omniprésente elle aussi car objet de séduction, de désir et à saisir, la publicité utilise le statut qu'elle a dans notre société pour le détourner et en renforcer le verrouillage.

L'avènement de la société de consommation a entraîné avec elle le développement de méthodes de vente susceptibles de vanter les "qualités" des produits proposés. La publicité, autrefois appelée réclame, ne peut pour réussir sa mission que s'inspirer des schémas de notre société. La cellule familiale a toujours été le premier rapport que l'individu a avec l'Autre, les premiers liens sociaux à même de lui expliquer comment fonctionne le monde. Dans la civilisation Occidentale, l'organisation sociale fait correspondre l'autorité au père de famille, à l'homme représentant la force et la sagesse, celui qui prendra les décisions. Bien que plus insidieux et cachés, ces schémas persistent dans notre société et fournissent à la publicité le terrain sur lequel elle va intervenir.

Dès sa plus jeune enfance, la femme intègre l'idée que l'homme représente l'image par rapport à laquelle elle devra se définir. La publicité exploite particulièrement bien cette situation en utilisant assez régulièrement cette dévalorisation que la femme opère sur elle-même. Deux sortes de pub existent. Dans le premier cas, je pense à tous ces produits susceptibles d'embellir la femme. On nous les montre comme étant indispensables au devenir de cette créature, autant pour son statut social que pour sa vie intime. Une pub sur un shampoing nous présentait une chef d'entreprise présidant un conseil d'administration. La symbolique était telle que l'on assimilait sa réussite sociale à la beauté éblouissante que ses cheveux rejetaient sur l'assemblée. L'homme pour réussir doit faire preuve d'intelligence, la femme semble devoir séduire un public essentiellement fait d'hommes.

La femme émancipée présentée aujourd'hui comme telle n'est qu'un leurre quant à la soit-disant égalité

sociale qui existerait. Cet exemple parle de lui-même. Par le biais de la séduction, il est question pour la femme de prouver à l'autre qu'elle vaut la peine d'être considérée; et l'autre c'est celui qu'elle n'est pas, celui qu'elle doit avoir pour exemple (la séduction chez la femme a pour objectif de vanter ses qualités physiques, l'homme pour séduire la femme vantera les qualités de cette dernière). La beauté n'est pas une question personnelle que la femme se pose à elle-même, elle est continuellement présentée comme une nécessité première au jugement positif que l'autre aura ou n'aura pas. Le message bien consciemment développé par les publicitaires, mais inconsciemment ingéré par la victime repose sur un triptyque simple: exister donc séduire donc être belle. Après tout, la vente des matières est bien plus facile quand on la présente de façon matérielle. Et c'est ce qui se passe pour la femme, outil de vente et malléable à souhait selon les produits. La femme est réifiée, c'est-à-dire rendue chose, en raison de la nécessité première du capitalisme : vendre, faire du profit. C'est dans ce





sens que le patriarcat s'accommode si bien de ce système, et vice versa.

Une autre sorte de pub vise la ménagère multifonction mais qui, elle aussi se doit de rester belle (en quelque sorte comme les appareils ménagers). Lessive, produit vaisselle, produit pour le sol, à défaut d'être réellement différents les uns des autres, se vantent comme étant indispensables au bon déroulement de la vie ménagère, et donc à l'équilibre familial. Si la femme ne remplissait pas bien toutes ces fonctions, peut-être bien que le ciel lui tomberait sur la tête... La pub ici ne crée encore une fois rien de nouveau. Elle conforte un statut social qui a déjà bien des siècles derrière lui. Et c'est aussi pour cette raison qu'elle est à condamner : en jouant le rôle de caméléon de la société d'hier ou du présent juste passé, elle implique une continuité des couleurs dans le futur. Les schémas sociaux se reproduisent et la pub a sa part de responsabilité, car facteur d'immobilisme.

Quant aux pubs destinées à tout public, nombreuses sont celles qui se servent indirectement de l'objet-femme. La prochaine fois que vous vous trouverez en face de l'une de ces réclames, examinez un tant soit peu la distribution spatiale. Tout publicitaire sait que l'œil humain est attiré plus particulièrement par certaines représentations susceptibles de provoquer de bonnes réactions chez lui. La poitrine d'une femme, ses lèvres ou encore ses fesses attirent plus particulièrement l'attention. Quoi de plus normal que de "coincer" une barquette de frites entre les deux seins d'une charmante créature? On se le demande encore... La femme; quant à elle est sensée trouver ce genre de pub amusante, acceptant l'instrumentalisation de son corps, ou encore devant penser qu'il s'agit là d'une mise en valeur de ses atouts féminins. L'ordre établi sur

lequel repose l'inégalité des sexes a développé toute une rhétorique qui justifie la place de la femme en lui trouvant des qualités et des défauts. A la façon du poète qui priera pour se protéger de la beauté étourdissante du sexe faible (et qui la suppliera de ne surtout pas penser...); la pub rendra soit-disant hommage à ses formes gracieuses, images à fortes valeurs ajoutées... L'équilibre de notre système repose sur des normes simples, garantes du bon fonctionnement de notre société. La femme selon ce système n'est pas dévalorisée. Elle occupe une juste place, d'après la digne logique du déterminisme social.

Nous retrouvons le même principe dans des pubs qui ciblent le consommateur-homme. Encore une fois, la femme est utilisée comme outil de vente car à même de séduire. Elle représente ce que l'homme doit avoir, doit consommer. Le mariage, base de la cellule familiale et de la coercition sociale, se doit d'être « consommé » pour être valable. De même, la femme est mariée, est épousée. L'homme a épousé une femme, c'est-à-dire se place du côté de l'avoir, du possédant. Dans la pub, le même principe est appliqué. Le but est de posséder, et la femme devient l'équivalent de la marchandise proposée. Un clip sur une voiture finissait par une jolie petite phrase démonstrative : « Il a la voiture, il aura la femme ». Toute notre vie passerait ainsi par la possession de chose bien matérielle. À défaut d'exister par soi-même, la pub nous invite à nous découvrir à travers les choses ou ce que notre système social détermine comme chose. L'homme est à ce titre autant victime que la femme, dans une moindre mesure, d'un ordre qui limite notre libre-arbitre et oriente les choix de nos vies.

« Caméléon » disions-nous, la publicité version moderne devient créatrice de modèles sociaux en développant certaines images quelque peu stéréotypées... Sa fonction idéologique est simple : faire désirer la consommation. Sa portée idéologique est tout aussi claire : participer au développement croissant de la société de consommation sans laquelle elle n'existerait plus.

Elle s'attaque à l'inconscient collectif en participant au maintien et à la construction des normes sociales. Depuis une trentaine d'années, le secteur de la communication s'est fortement développé. La publicité appartient à la logique médiatique totalitaire qui s'affirme de plus en plus sur nos écrans de télévision et dans nos kiosques à journaux. N'importe quelle image peut aujourd'hui être détournée pour être transformée et être imposée comme « vérité première ». C'est dans ce sens aussi que le sexisme est devenu beaucoup plus insidieux : la liberté que nous croyons posséder est en fait enchaînée à des attitudes inconscientes d'auto-contrainte, ce que De La Boétie aurait appelé la « servitude volontaire ». N'est-ce pas le meilleur outil de vente mis à la disposition du publicitaire?...

NORKA

REVUE DE PRESSE...



Dans *Elle* (avril 95), un article de Caroline Bongrand parle de l'équipage de l'America's Cup, "America Cube" (uniquement composé de femmes) en ces termes pénibles : «elles ont de gros biscottos, de gros mollets, les dents serrées, pas un poil (ou si justement) de féminité ici, ça ne rigole pas. Il faut battre les hommes des autres équipes et si possible les réduire en bouillie. C'est plus du sport, c'est de la rage... seules deux des seize filles ont un peu l'air d'être des filles et c'est rassurant».

On vient d'apprendre que le féminité est une chose qui se mesure au tour de mollet et au sourire affable (pas les dents serrées surtout !!). Et quand les femmes veulent gagner c'est de la rage et pas de l'esprit de compétition ; c'est une anomalie, une maladie grave. Ca serait amusant de savoir précisément ce que c'est d'«avoir l'air d'être une fille».

Dans *Cosmopolitan* anglais du mois de septembre, je lis «Les hommes qui font de l'aérobic sont ridiculement féminisés et les hommes qui se trouvent un peu trop gros et deviennent obsédés par leur régime sont trop «femelles» et de ce fait repoussants».

Cet amoncellement d'insultes aux femmes, dépeintes comme des êtres «normalement» obsédés par leurs poids est vomi par une Chrissy Iley. J'avoue avoir pris en pleine tête la haine de cette image de femme.

Dans un autre *Elle*, Arno Klarsfeld déclame dans un article écrit dans un pur style rédac' pompeux de troisième : «Aujourd'hui, les mannequins sont, avec les chefs d'Etat, les personnes les plus en phase avec notre société... Cette fin de siècle leur appartient» et aussi : «qu'est-ce qu'un modèle ? C'est un objet qui tend à être reproduit par imitation. Quel métier plus noble que celui d'influer sur le cours de la beauté ?» En résumé, il n'y a rien de plus beau pour une femme que d'inspirer un homme. Quant au fait qu'être mannequin pour une femme soit l'équivalent d'un chef d'Etat pour un homme... No comment ! Allez, on cherche son créateur gentiment ! De toutes façons cet abruti abonné aux soirées mondaines avait appelé à voter Chirac pour qui la femme corrézienne idéale est celle «qui ne parle pas, sert les hommes à table et ne s'assied pas avec eux» ; top niveau.

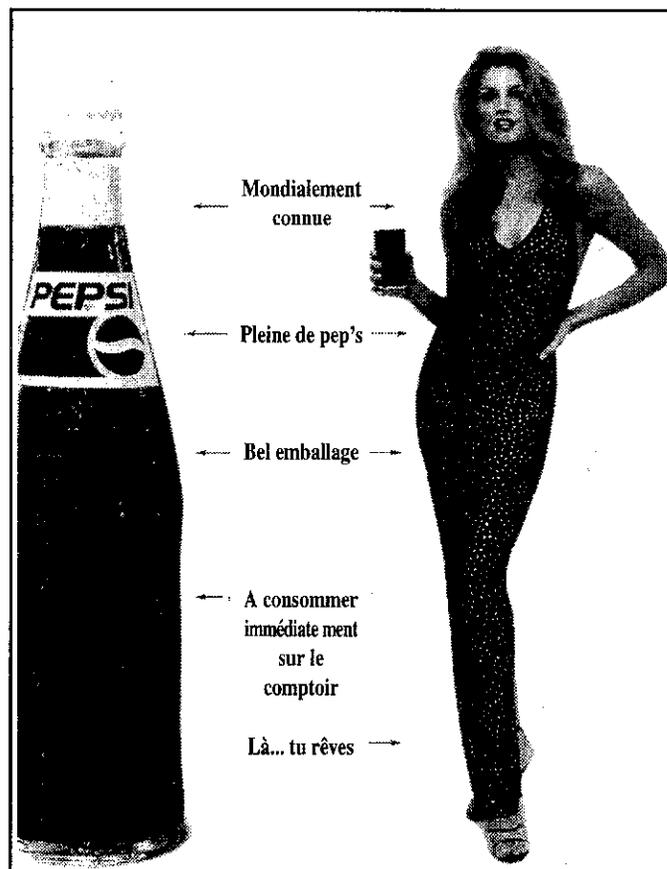
De plus en plus fort, la couverture de *Biba* de septembre affiche ce titre à flinguer : «Enfants : peur d'en faire un pédé». Je ne suis pas en mesure de faire le compte-rendu de l'article, je suis trop occupée à les déchirer un par un. Quand le sexisme et l'homophobie se prennent par la main...

Tout ça c'est quand même le signe d'un sacré retour en arrière, illustré entre autres par le fameux

règne des top-models (enfin l'offensive décente des journaux pour installer ce «rêve» de force et vendre du papier mâché). Valoriser à outrance un métier de hasard basé sur l'apparence en oubliant de parler d'autres modèles de réussite au féminin est un super message subliminal qui doit faire son chemin dans l'esprit de plein de gamines. La seule image de féminité actuelle ultra-valorisée est une femme silencieuse et interchangeable, remplaçable par un sosie. C'est le grand triomphe de la docilité. Se taire, avoir un beau sourire et sortir avec une rock-star ridée est devenu le summum de la réussite médiatique au féminin.

Dans le genre sournois, il y a la nouvelle starification des acteurs (trices) de porno. Je n'ai rien contre les pornostars, on fait ce qu'on veut de son corps. Mais un peu de logique s'impose : si ce sont des stars, les filles de la rue St-Denis et du Cours Vincennes ou d'ailleurs aussi. Elles font aussi l'amour pour de l'argent. La seule différence c'est la présence d'une caméra qui glamourise le tout et dans le cas des pornostars, l'appui des médias «branchés» (Skyrock, Canal +, etc...).

Parlant de prostitution, je propose une bombe pour «Pretty Woman» qui a réussi à faire rêver des mil-



lions de petites et grandes filles sur le métier d'avenir de prostituée. Tout le monde sait que ça se passe comme ça chez Mac Maquereau.

Faire rêver une fille sur une activité qui ne joue (encore) que sur l'apparence, et l'exploitation sexuelle, c'est un peu assassin quand même.

Le sexisme est donc bien de retour, et il s'avance masqué. Il y a à peine dix ans, il ne faisait partie que du monde des «beaufs». Mais le revoilà branché, il prend des poses glamourieuses, et sournoisement, mine de rien il se légitimise. Pas une boîte qui n'affiche son : «tenue sexy pour les filles exigée». Ah oui ? C'est quoi sexy ? Il y a une définition ? Sexy pour qui ?

Pas un clip qui n'ait son quota de filles souriantes et découvertes, couvant le chanteur d'un regard allumé de désir. Et quand ça vient de la part de groupes aux prétentions révolutionnaires, c'est à pleurer d'absurdité. Sans oublier les textes de certains groupes qui confondent, dans la même débilité

crasse, dénonciation de la violence des keufs et sexisme de base "beauf" (Ministère Amer et son «Brigitte femme de flic», chanson digne des meilleurs jours de Patrick Sébastien).

Quant aux pubs, elles continuent de plus belle à confondre voitures, et seins, et fesses. A quand un gros plan de sexe masculin en érection pour vanter la puissance de la dernière Mercedes ?

Et bien sur, vive la télé et ses Miss Météo minaudantes...

Bon, sur ces réflexions encourageantes, un matin, je me suis dit que je serais bien à l'abri de tout ça dans la mouvance libertaire machin antifasciste anti pleind'choses. Et ben, pour finir sur une note de désespoir, apprenez qu'une femme «ennemie de classe» est plutôt une « salope », un « boudin », une « pute », pour beaucoup de nos chers militants, et elle devrait non pas réfléchir à ses idées, mais (authentique) « aller se faire faire un lifting ».

Tiens, je crois que je vais aller direct m'inscrire à un cours de boxe thaï et puis je vais m'abonner au *Nouvel Economiste*. Ils ne parlent pas de «salopes» là-dedans.

LOLA

Article tiré de Apache n°7 d'automne 95



ADAGES RÉACTIONNAIRES



Voici quelques citations que l'on qualifiera de «sexistes» sans trop de contestations, bien que certaines puissent paraître surprenantes. A personnalités réactionnaires... adages réactionnaires.

• Septimius Florens Tertullianus, TERTULLIEN (v.150-v.222): «La femme est la porte de l'enfer»

• Aurelius Augustinus, SAINT-AUGUSTIN (354-430): «Homme, tu es le maître, la femme est ton esclave ; c'est Dieu qui l'a voulu.»

• SAINT-THOMAS d'AQUIN (1228-1274): «En tant qu'individu, la femme est un être chétif et défectueux.»

• Charles BAUDELAIRE (1821-1867): «J'ai toujours été étonné qu'on laissât les femmes entrer dans les églises. Quelle conversation peuvent-elles avoir avec Dieu ?»

• Alexandre DUMAS, dit DUMAS FILS (1824-1895): «La femme est, selon la Bible, la dernière chose que Dieu a faite. Il a dû la faire le samedi soir. On sent la fatigue.»

• Anatole François THIBAUT, dit ANATOLE FRANCE (1844-1895): «La tête chez les femmes n'est pas un organe essentiel.»

• Paul VALÉRY (1871-1945): «Dieu créa l'homme et ne le trouvant pas assez seul, il lui donna une compagne pour lui faire mieux sentir sa solitude.»

• Adolf HITLER (1889-1945): «L'intellect ne compte pas chez une femme.»

• Charles André Joseph Marie de GAULLE, plus connu sous le doux sobriquet de GENERAL DE GAULLE (1890-1970): «Un Ministère de la condition féminine? Et pourquoi pas un Sous-secrétariat d'Etat au tricot?!»

• Jacques René CHIRAC, dit HIROCHIRAC (1932-...): «Pour moi, la femme idéale, c'est la femme corrézienne, celle de l'ancien temps, dure à la peine, qui sert les hommes à table, ne s'assied jamais avec eux et ne parle pas.»

Plus étonnant, PROUDHON, celui que l'on considère parfois comme «le père de l'anarchisme» -vous avez dit «PERE»?-, n'avait rien à envier à ses compères machistes... Egalement «douteux» sur d'autres points de vue, pas besoin de nier tout culte de la personnalité pour rayer un pareil réactionnaire de nos lectures favorites! Nous ne voulons ni Dieu ni Maître, ni Patrie ni Patriarche, nous ne voulons pas de PROUDHON comme référence positive, jugez vous-mêmes:

• Pierre-Joseph PROUDHON (1809-1865):

«Les femmes, plus enclines au sentiment qu'à la raison, ont en général de la haine pour les penseurs (...). Elles aiment ce qui les fait jouir, non ce qui les fait réfléchir. Elles se laissent imposer la loi de chasteté, (...), mais ce n'est qu'une marque d'emprunt chez elle; elles ne sont pas chastes du tout. C'est nous <les hommes> qui le sommes, et qui leur en rapportons tout l'honneur.»

Carnet n°3 (1846)

«La vraie dignité de la femme est dans le ménage: cela est prouvé économiquement (...); le travail de cuisine, lingerie, etc. est égal en honneur à celui de la littérature.»

Carnet n°4 (1846)

«Tout ce que les femmes ont produit en littérature pourrait être retranché, sans que la littérature perdît rien.»

Carnet n°4 (1847)

«La conversation et la société des femmes rapetissent l'esprit des hommes, les efféminent, les émoussent. La femme, hormis la société conjugale, est pour l'homme mauvaise compagnie, fatigante, énerve, démoralisante. -Entre mari et femme il convient que les rapports soient de chef à lieutenant, de curé à vicaire, de roi à ministre; non d'associé à associé. -Il est absurde de dire que la société puisse être réformée par les femmes; parce que la femme n'est elle-même que ce que l'homme la fait être.»

Carnet n°4 (1847)

«Cas où le mari peut tuer sa femme, selon la rigueur de la justice paternelle: 1°/adultère, 2°/impudicité, 3°/trahison, 4°/ivrognerie et débauche, 5°/dilapidation et vol, 6°/insoumission obstinée, impérieuse et méprisante. (...) L'homme, époux, a le droit de justice sur sa femme; la femme n'a pas le droit de jus-

tice sur le mari. Cette réciproque est incompatible avec la subordination matrimoniale. (...) C'est une honte pour notre société, une marque de déchéance, que la femme puisse demander le divorce pour incompatibilités d'humeur ou violences du mari; tant qu'il n'y a pas de haine de celui-ci, immoralité, incapacité, de vices grands et sans motifs, la femme qui se plaint doit être présumée coupable et renvoyée à son ménage. (...) Si l'homme a reçu la supériorité d'intelligence sur la femme, c'est pour en user. Intelligence et caractère obligeant.»

La Pornocratie ou Les Femmes dans les Temps Modernes (posthume - 1875)

«Notez que les femmes, à qui on a enlevé le blanchissage, la boulangerie, le soin du bétail, ont encore abandonné le tricotage et la couture. J'ai vu ma mère faire tout cela. Elle pétrissait, faisait la lessive, repassait, cuisinait, trayait la vache, allait au champ lui chercher de l'herbe; tricotait pour cinq personnes et raccommodait son linge.»

La Pornocratie ou Les Femmes dans les Temps Modernes (posthume - 1875)

«Jeune homme, si tu as envie de te marier, sache d'abord que la première condition, pour un homme, est de dominer sa femme et d'être maître.»

Notes et Pensées

«Une femme ne peut plus faire d'enfants quand son esprit, son imagination et son cœur se préoccupent des choses de la politique, de la société et de la littérature.»

Notes et Pensées

«J'ai eu tort de dire trop de bien des femmes, j'ai été ridicule.»

Notes et Pensées

Impressionnant, non?...Méfions-nous des légendes.

L'EMPEREUR TOM@TO KETCHUP



**Affiche du RESEAU
No Pasaran, disponible
au 21 ter rue Voltaire
75011 Paris**

ANTISEXISME ET SUBVERSION

*Read our Lips PUNCHLINE°14 40p.A4

«Artzine» américain mis en oeuvre par John Yates, très politisé et radical, chaque exemplaire étant constitué de photos, dessins, montages etc, consacrés à un sujet en particulier, en l'occurrence aux luttes des femmes. Certaines de nos illustrations sont tirées de ce PUNCHLINE°14, à se procurer d'urgence avant qu'il ne soit épuisé. Disponible contre 15€+port à: Punchline Communication Station / P.O. box 460683 / San Francisco CA 94146 / U.S.A.

*TILT! *fanzine for caring & thinking hardcore* pnx 1995 issue 8 80p.A5 Zine «Do it Yourself» rédigé en anglais par Brob, le dernier numéro est épais. On y trouve de nombreux contacts (groupes, fanzines, distributions alternatives), des interviews (avec des groupes comme Acme, Undone, Fabric), des articles de réflexion, et surtout un long entretien avec douze femmes de la scène Punk-Hardcore radicale dans lequel sont abordés des sujets ayant rapport au sexisme, remettant en cause pas mal d'attitudes... Instructif! - Disponible contre 60B/\$2/€1 +port chez: Brob / Tennisbaanstraat 85 / 9000 Gent / Belgique.

*STAR *le zine de celles et de ceux qui veulent toucher les étoiles!* Printemps-Eté 1995 n°3 48p.A4 - Fanzine anarcho-homosexuel assez provocateur qui débat de sujets polémiques et chauds tels «le féminisme et la prostitution», «le Sida en prison», «une perspective anarchiste sur la politique queer», la sexualité et la génétique, les crimes homophobes, ou encore les origines du Sida... - STAR est «prix libre», à soutenir: STAR c/o MAB / 37, rue Burdeau / 69001 Lyon.

*RAS L'BOL! Été 1995 n°3 46p.A4 -Zine anarcho-punk dans lequel on trouve des interviews d'excellents groupes (Inkisição, Subcaos, Kochise, Svart Snö) et un dossier antipatriarcal constitué d'articles écrits par plusieurs personnes de la mouvance libertaire et alternative. - Disponible contre 15F+port chez: Ludovic Hache / 1, allée Gabriel Fauré / 60000 Beauvais.

*LA SAINTE HERESIE BIBLIQUE 1995 20p.A5 - Brochure pour le moins anticléricale puisqu'on y trouve un article de réflexion sur la religion, son organisation et ses mensonges, mais également plusieurs pages de citations de la Bible qui traitent de ses contradictions, de ses prises de position sur les femmes, le sexe, l'autorité, les animaux, etc. A lire également, les citations anars de Bakouline, Reclus, Crass, Scraps ou encore Dezerter, ainsi que les conseils utiles pour se faire débaptiser/déchristianiser au cas où... Disponible contre 6F port compris à: Izvestia / BP 5081 / 35061 Rennes cedex.

*ANOMIE demo 7 titres 1995

Ceci est ce que l'on pourrait appeler du Punk-Hardcore émotionnel, avec un chant féminin qui prend aux tripes et des textes à la fois poétiques et engagés, qui nous sensibilisent sur des problèmes comme la destruction progressive de notre planète, l'anéantissement de la pensée et de l'action par la religion, ou la recherche d'une liberté quasi inter-

dite par les oppresseurs qui dirigent nos vies.

K7 disponible contre 15F port compris chez: Ape records c/o Kathleen Simonneau / 80, rue des chaises / 45140 Saint Jean de la Ruelle.

*COEXIST 7" 3 titres 1995

Torture et Tibet, horreur et consommation, urbanisation et désespoir, voilà les thèmes présents dans ce superbe *ep* à la pochette en tissu sérigraphié. Une mise en oeuvre hors du commun pour une musique souvent «crustie», parfois «emo», et un chant toujours mixte, ainsi qu'un livret complètement à l'image de l'expression musicale que donne le groupe.

EP disponible contre 20F port compris à: Coexist c/o Le Cactus Mauve / BP 290 / 57108 Thionville cedex.

*DISAFFECT *Benefit live tape* 17 titres 1994

Un son quasiment optimal et une énergie «Punk as fuck» exaltante ressortent de cette cassette live du défunt groupe écossais. Cette cassette est vendue en soutien à SAKHI, un réseau de groupes de lesbiennes en Inde qui luttent pour le «droit» d'être femmes et homosexuelles. Cette initiative a été conçue avec l'aide de *Bad Attitude* (un journal féministe basé au «121 Centre», squat anar londonien) et de *Star*; raison de plus pour se procurer vite fait cette cassette!

K7 disponible contre 25F port compris chez: Ape records c/o Kathleen Simonneau / 80, rue des chaises / 45140 Saint Jean de la Ruelle.

*JANE GREGORY *Do not go* 2 titres 1985 - - Musique classique et poésie s'harmonisent avec le chant envoûtant de Jane GREGORY. Des musiques créées par Richard Hageman et Gabriel Fauré, des textes écrits par Rabindranath Tagore et Romain Bussine, chantés par une femme insolite, pour une réédition d'un 7" *Crass records* qui prouve qu'ouverture d'esprit et mouvement anarcho-punk sont loin d'être incompatibles. - EP disponible contre 18F port compris à: Subversion et contre-culture c/o SCALP REFLEX / 21 ter, rue Voltaire / 75011 Paris.

*THOSE WHO SURVIVED THE PLAGUE ...get rid of 11 titres 1994

Des textes antisexistes et antimachistes réalisés avec beaucoup d'humour, exécutés par un chant mixte (encore!?) bien coordonné sur de la musique difficilement définissable (entre anarcho-punk et hardcore mélodique?). Le groupe est autrichien mais chante en anglais... ça ne vous empêchera pas d'apprécier entre autres *Carsexuals* comme il se doit...

CD disponible contre 48F port compris à: Subversion et contre-culture c/o SCALP REFLEX / 21 ter, rue Voltaire / 75011 Paris.

*UNHINGED *tape* 5 titres 1995

Bruyant, certes, mais tellement féérique, UNHINGED nous laisse ici presque pétrifiés à l'écoute d'autant de puissance émotive... les voix de Manue et Mireille y sont pour quelque chose, l'étonnante clarté de la musique également, surtout quand on sait que celle-ci se rapproche assez du crustcore le



plus démentiel (que l'on aurait saupoudré d'une grosse pincée d'émocore... avec un peu de tofu ça passe très bien); textes révoltés et poétiques, énervés et politiques.

K7 disponible contre 10F+port à: Nabate / BP 92 / 4000 Liège 1 / Belgique.

• C.A.L.M.

Le Collectif d'Actions Libertaires Multilatérales désire «créer, ou recréer, des liens solides entre chaque individu désireux de mettre en place une alternative à notre société de consommation capitaliste»; à l'adresse du CALM sont disponibles, entre autres, des autocollants, des tracts et des affiches. - C.A.L.M. / BP 281 / 57108 Thionville cedex.

• Le Kiosk

Le Kiosk est un info-shop ouvert en liaison avec le Centre International de Cultures Populaires. On peut y trouver toutes sortes d'infos sociales, militantes et contre-culturelles (débat, manifs, meetings, concerts, actions, ...). Y sont en diffusion des livres, brochures, zines, disques, cassettes, tee-shirts, affiches, etc.

Ouvert du mercredi au samedi, de 14h à 19h, le Kiosk se situe dans le passage Dumas, non loin du 21 ter, rue Voltaire, dans le XIème, à Paris.

• Subversion et contre-culture

Petit catalogue de distribution de matos alternatif (revues, zines, livres, disques, cassettes, affiches, etc.), *Subversion et contre-culture* est mis en oeuvre par des militants du SCALP REFLEX Paris dans le but de connaître et faire connaître un maximum de cultures parallèles, subversives et antiautoritaires; cela dans une optique de non-profit permettant une communication réelle rompant avec les rapports de façade idole/public ainsi qu'avec la valorisation de la culture par l'argent. Pour recevoir le catalogue de distribution, envoyez un timbre à 3F50.

Subversion et contre-culture c/o SCALP REFLEX / 21 ter, rue Voltaire / 75011 Paris.

L'EMPEREUR TOM@TO KETCHUP



CHRISTIANE OLIVIER
LES ENFANTS DE
JOCASTE

Editions Denoël - collection *Mediations*.

Ce livre de Christiane OLIVIER date de 1980. 15 années plus tard, il n'a rien perdu de son actualité. Christiane OLIVIER est féministe et psychanalyste. A partir de son travail, l'écoute de nombreuses femmes, elle essaye de construire une autre psychanalyse que celle créée par un homme (Freud) pour les hommes, et qui a contribué très fortement à enfermer les femmes dans leurs rôles d'épouses et de mères.

Le complexe d'Œdipe, analysé par Freud, ignore totalement le rôle de la femme, de la mère. Jocaste, femme de Laïos et mère d'Œdipe est absente de l'analyse de Freud.

Christiane OLIVIER en vient à étudier le rapport dominant/dominé, que dénoncent les femmes tant sur le plan familial que social, là où il s'est joué pour la première fois dans la vie de la femme. Pour l'auteur, il ne s'est pas joué avec l'homme, mais avec l'AUTRE femme : la MERE. Et elle pose la question : "Ne faut-il pas réétudier le rapport mère-fille, si l'on veut comprendre quelque chose à ce qui se joue plus tard vis-à-vis de l'homme ? Car ce qui est vécu n'est alors que REPETITION, mais répétition de quoi au juste ?" Parce que Christiane OLIVIER refuse que l'Œdipe de l'homme régit sa vie

de femme, parce qu'elle refuse que l'homme règle à sa place le passif accumulé avec la MERE, elle a écrit ce livre.

Un livre qui, sans culpabiliser les hommes et les femmes, remet à leur place les hommes et leurs fantasmes.

Un livre dont la lecture nous renvoie à notre passé, notre enfance, et pour ceux et celles qui ont des enfants, à notre attitude vis-à-vis d'eux.

Un livre, qui nous oblige à reposer la question des rôles des parents et donc du couple, de la famille.

Un livre que j'ai beaucoup aimé, à lire et à relire.

LE REVEUR

EMMA GOLDMAN
L'EPOPEE D'UNE ANAR-
CHISTE

Editions Complexe - Collection *Historiques*
 Bruxelles, 1984. (316 pages)

Ecrite entre 1928 et 1932, *Living my life* est l'autobiographie d'Emma Goldman (1869-1940); rédigée en anglais, sa version intégrale en français compterait plus de 1200 pages... *L'épopée d'une anarchiste* n'est donc qu'une sélection, plutôt réussie, des nombreux événements qui ont fait partie de la vie d'Emma Goldman. Traduit et mis en oeuvre par Cathy Bernheim et Annette Lévy-Willard en 1979, l'ouvrage français encadre les années les plus intenses de la révolutionnaire d'origine juive russe dans une période qui semble former un parcours sans fin, puisqu'il commence par le départ d'Emma, fuyant la Russie tsariste pour rejoindre la "Terre Promise"; pour finir en 1921, quittant de nouveau la Russie, pourtant passée par une révolution tant attendue...

La vie d'Emma aura été entièrement consacrée à "la Cause". En luttant pour l'émancipation des femmes, des minorités et des marginaux, Emma Goldman n'est pas une révolutionnaire "banale". Elle vit pleinement, s'exprime ouvertement sur des sujets tels que la liberté de l'amour, le plaisir sexuel, l'homosexualité, l'avortement, et la contraception, la prostitution, le mariage, la prison, l'Etat, etc.. Autant de prises de positions en avance sur leur temps qui lui permettent d'établir une analyse très juste de la société patriarcale, encore valable aujourd'hui...

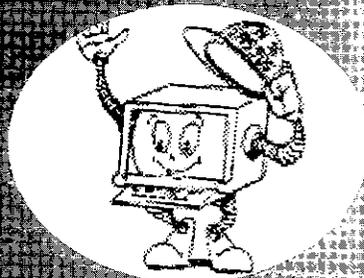
Le récit de *L'épopée d'une anarchiste* est enflammé par un désir de liberté totale, parfois décousu mais toujours captivant ; on est porté par la force, l'amour et la sensibilité d'Emma Goldman, dont l'épopée aura été "vécue dans l'amertume et dans la joie, dans le plus noir désespoir ou dans le plus fervent espoir".

L'EMPEREUR TOM@TO KETCHUP

Pour tout savoir sur No Pasaran !

3615 ASSOS
+ mot-clé NOPA

Vous trouverez :
- présentation complète
- No Pasaran !
- sommaire de chaque numéro
- les articles
- les adresses
- les associations
- un cahier d'adresses



Libertad

3615
Libertad

L'Observatoire des Libertés publiques s'est constitué le 6 avril 1994. A contre courant de l'opinion publique de ce pays, plutôt sensible à l'idéologie sécuritaire, nous estimons que le moment était venu d'être très attentif aux dérives de plus en plus nombreuses de la police qui nous a conduits à publier régulièrement notre bulletin intitulé *Que fait la police ?*. Avec cette nouvelle étape que représente le 3615 Libertad, nous sommes rejoints dans notre effort d'information par le réseau No Pasaran !, en espérant que d'autres associations suivront cet exemple.

REFLEX^{es} ET NO PASARAN ! SONT SUR LE RÉSEAU DES RÉSEAUX.
RETROUVEZ DES ARTICLES ET LES SOMMAIRES DES ANCIENS NUMEROS, DES INFOS...



DEPUIS LE 10 SEPTEMBRE

LE PREMIER SERVEUR ALTERNATIF EN FRANÇAIS SUR INTERNET

http : // www.anet.fr/~aris/

RETROUVEZ NO PASARAN ! • REFLEXES • CRIDA • EUROPEAN COUNTER NETWORK • FREE MUMIA • MIKE LE NUKE • ETC.
SAMIZDAT

ABONNEMENT

No Pasaran !

21^{er} rue Voltaire 75011 Paris

- | | | | | | |
|-----------------------------|----------|--------------------|------------------------|---------------|----------------------|
| • REFLEXes (6 numéros) | 100 frcs | 150 frcs (soutien) | 200 frcs (institution) | | |
| Diffusion : | | | | 3 exemplaires | 5 exemplaires |
| | | | | 240 francs | 400 francs |
| • No Pasaran ! (10 numéros) | | | | 50 francs | 100 francs (soutien) |
| • REFLEXes + No Pasaran ! | | | | 140 francs | 250 francs (soutien) |

Ajouter 20 francs pour l'international

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Pays : Téléphone (facultatif) :

Chèque à l'ordre de REFLEX
écrivez-nous pour demander un catalogue
du matériel disponible
(autocollants, T-shirts, badges, livres...)

Marcos est gay à San-Francisco,
noir en Afrique du sud, asia-
tique en Europe, chicano à
San-Isidro, anarchiste en Espagne, pales-
tinien en Israël, indigène dans les rues
de Cristobal, banda de voyous à Neza,
rocker dans la cité universitaire, juif
en Allemagne, ombudsman (défen-
saur du paupre) à la Sedena, fêmi-
niste dans les partis politiques, com-
muniste dans l'après guerre froide,
prisonnier à Cintalapa, pacifiste en
Bosnie, Mapucha dans les Andes,
professeur dans la C.N.T.E., artis-
te sans galerie ni portefeuille,
maître de maison un samedi
soir dans n'importe quelle colonie
de n'importe quelle ville de n'importe
quel Mexique, de la fin du XXe
siècle, gréviste à la C.T.M., journaliste
bouche-trou dans les pages inté-
rieures, machiste dans le mouvement
féministe, femme seule dans le métro à
22 heures, retraité qui fait le piquet au
Zòcalo, paysan sans terre, éditeur margi-
nal, médecin sans cabinet, ouvrier non-
conforme, dissident du néolibéralisme,
écrivain sans livres ni lecteurs, et, pour
sûr, zapatiste du sud-est mexicain. ★

